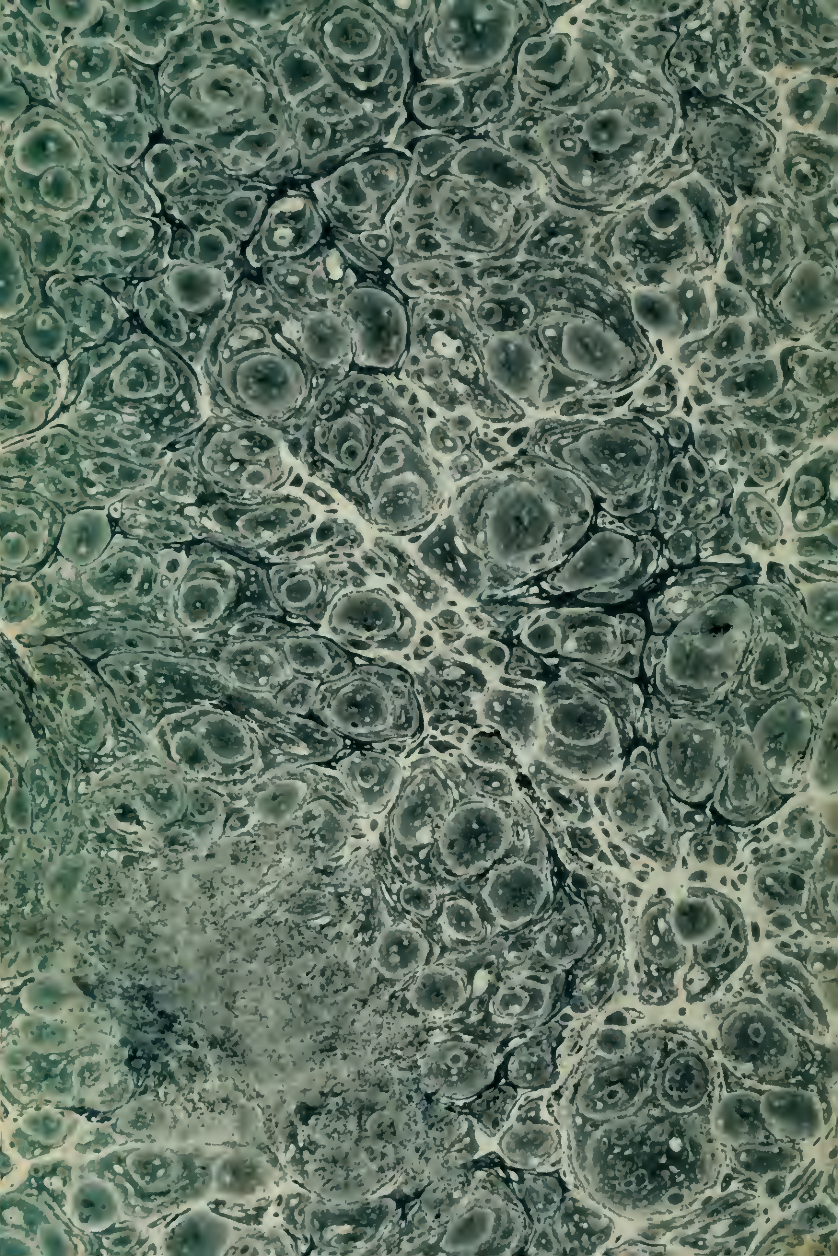
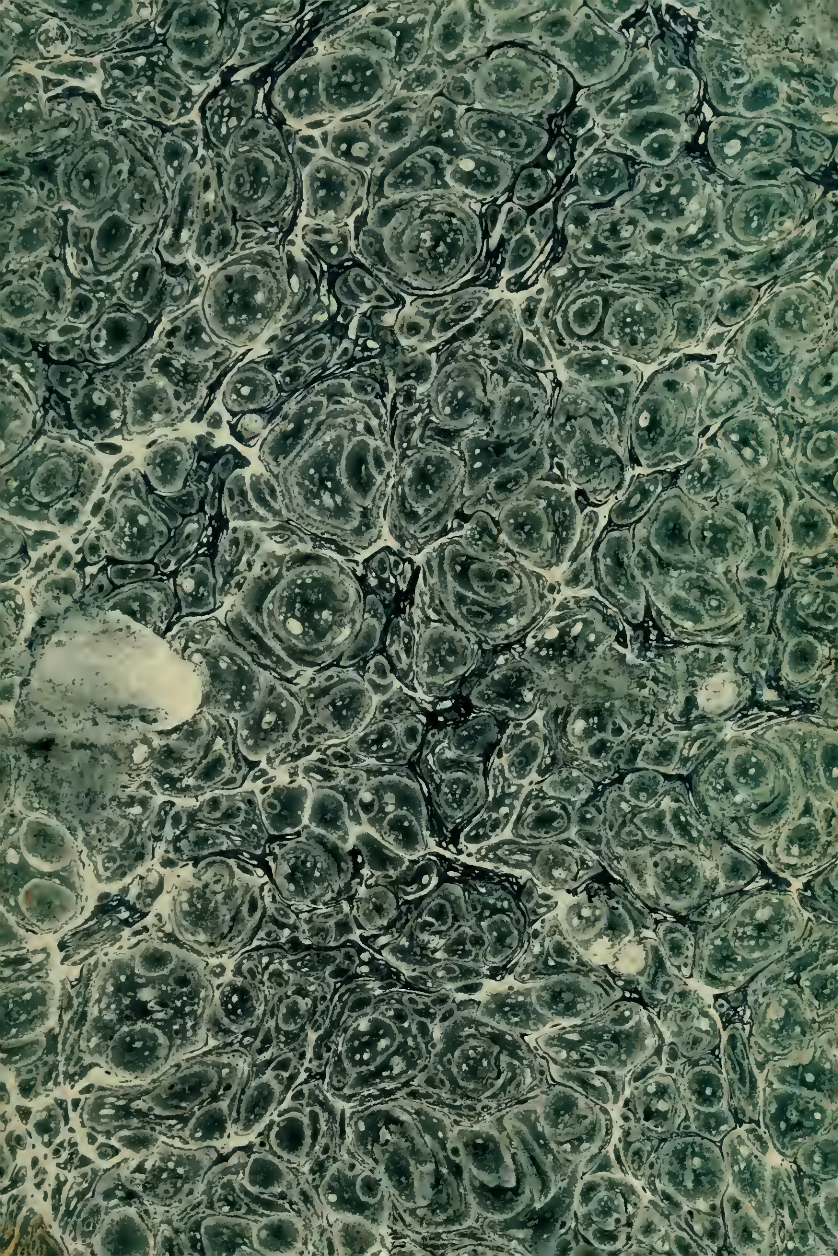






IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



T. 2.



Je sais ce qu'une mere comme vous peut faire d'une fille comme moi.

LE POÈTE,

OU

MÉMOIRES D'UN HOMME DE LETTRES,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée d'une notice biographique, et de la clef des noms des principaux personnages.

AVEC PORTRAIT, ET FIGURES A CHAQUE VOLUME.

Homo sum,
Et nihil humani à me alienum *fuit.* TER.

TOME SECOND.

PARIS,
ÉMILE BABEUF, LIBRAIRE,
RUE SAINT-HONORÉ, N°. 108.

1819.


LIBRARY
APR 11 1968
UNIVERSITY OF

LE POÈTE.

CHAPITRE PREMIER.

Disparition de ma sœur. — Le grenier. — L'enfant prisonnier. — La dévote. — Le dîner imprévu.

Ce qu'éprouva ma mère à ces terrassantes paroles, loin de pouvoir s'exprimer, ne peut pas même être conçu. M. de Senneval en fut tellement étourdi, qu'il resta muet, les yeux fixes et la bouche béante : quant à moi le néant s'était ouvert sous mes pas; je n'étais plus à l'existence.

« Sortez, » dit ma mère hors d'elle-même, et la jetant à la porte qu'elle ouvrit en fureur. « Catherine ! » — « Madame. » — Montez vite. » — « Me voilà. » — « Menez cette mégère dans sa chambre, et enfermez-la à double tour » — « Madame, la serrure ce matin... » — « Dans la vôtre, et qu'elle soit sévèrement surveillée. » Ma sœur, en sortant, me lança un regard où était écrit en toutes lettres : *silence, ou tremble.*

On m'interrogea, comme elle l'avait prévu ; mais sans rigueur, et avec le ton de la confiance. Je dis l'exacte vérité, parce que je ne pouvais, en la disant, compromettre que moi. J'avouai donc que j'avais rendu des lettres, mais que j'avais vu ce qu'elles contenaient, que ce n'était que les expressions toutes naturelles d'un attachement vif et réciproque ; que du reste on ne m'avait mis dans la confidence d'aucun projet, et qu'on avait bien fait, parce qu'à coup sûr je ne me serais prêté à rien (ce qui était vrai) ; que je les avais même avertis tous deux bien des fois d'être prudens, et que j'étais bien innocent de tout ce qui venait de se passer, puisque sans cet esclandre je l'ignorerais encore.

Mon air de candeur et de sincérité n'eut pas de peine à persuader mes juges de mon innocence. On me permit de me retirer, en me conseillant de ne me mêler jamais à l'avenir de semblables intrigues qui, comme je le voyais, finissaient toujours mal ; que d'ailleurs il y avait un vernis humiliant attaché à de semblables complaisances. On me pardonna, on m'embrassa même ; et je sortis fort content d'en être quitte à si bon marché, mais tremblant pour ma sœur.

Ce n'était pas sans raison. La vengeance que l'on tira d'elle fut terrible : je ne la connus que long-temps après, et j'en frémis encore.

Le lendemain ma mère se leva de bonne heure, et partit avec ma sœur pour Paris, où elle resta deux jours, au bout desquels elle revint seule. Sophie avait disparu : mes parens seuls savaient ce qu'elle était devenue, et leur secret fut long-temps gardé. Je ne l'apprendrai à mes lecteurs que lorsque je serai arrivé à l'époque où je le sus moi-même : j'ai dans cet intervalle assez de choses qui me concernent à rapporter.

Commençons par une anecdote assez bizarre, et que bien des gens n'auront nulle peine à croire.

La disparition de ma sœur, les absences continuelles de ma mère, le silence absolu de Senneval, dont j'ignorais même le sort depuis la fatale catastrophe qui coupa si brusquement le fil de ses amours naissans ; la privation des visites de Manon, qui n'était point entrée chez ma tante ; tout cela réuni me rendait bien ennuyeux le séjour de la campagne. Il est vrai que, quand elle était à la maison, ma mère

était d'une joie qui ne se démentait point; mais la cause même de cette joie, cause que je ne devinais que trop, me forçait à des réflexions tristes et chagrinantes. Il n'y avait donc guère que les dimanches, où l'affluence de la société, la gaieté des bons amis, la bonne chère, la belle humeur de mon père, venaient un peu faire trève à ma mélancolie. Un incident, auquel j'étais loin de m'attendre, vint à mon secours, et me procura une distraction qui me rendit la campagne plus agréable, mais qui dura peu.

Un matin que j'étais monté dans les greniers, pour y chercher quelques petites planches dont j'avais besoin je ne sais pourquoi, j'entends dans un grenier voisin des gémissemens, des sanglots redoublés. Je distingue quelques paroles telles que: « Mon Dieu, mon Dieu! que je suis donc malheureux! mon Dieu, ayez pitié de moi. » Et tout cela était entrecoupé de soupirs et de larmes qui paraissaient bien amères. La voix semblait celle d'un jeune garçon à peu près de mon âge. La pitie que cet enfant demandait à Dieu s'empara sur-le-champ de moi. Je m'approchai de la porte de communication, qui était con-

damnée, mais à travers laquelle on pouvait s'entendre, et même se voir un peu par quelques trous. J'aperçois en effet un jeune garçon assis à terre, tout en pleurs, mal vêtu et contrefait, dont la figure cependant était spirituelle et assez intéressante. Je frappe à la porte; je lui demande ce qu'il a. Il me demande lui même qui est-ce qui lui parle. Je le lui dis, et je continue mes questions sur ce qu'il fait là. Le pauvre petit a peur que je ne sois un espion, et me le dit franchement. Je le détrompe, en l'assurant qu'au contraire, je voudrais pouvoir le consoler, si cela m'était possible. Il me raconte alors qu'il est le fils de madame De.., femme du propriétaire qui nous louait, et qui logeait au fond de la cour; que sa mère, qui l'avait eu d'un premier mari, n'avait jamais pu le souffrir; qu'elle l'avait tellement maltraité dès son enfance, qu'il en était incommodé pour le reste de ses jours; et m'ayant demandé si je pouvais le voir par la serrure, sur ma réponse affirmative, il se leva. Je vis alors qu'il était bossu, que ses cuisses et ses jambes étaient torses, enfin dans un état affreux. Ce spectacle me fit saigner le cœur. Je me mis à pleu-

rer avec lui, et voulus savoir ce qu'il avait fait à sa mère. « Rien, me dit-il, que je sache. Elle ne saurait me voir, et m'enferme tous les jours ici au pain et à l'eau. » Je ne l'avais jamais entendu, parce que c'était la première fois que je montais au grenier. « Laissez-moi faire, lui dis-je, et consolez-vous; je vais aller trouver madame votre mère, et je lui demanderai votre grâce avec tant d'instances, qu'elle ne pourra me la refuser. » Il me remercie beaucoup, et me dit que, si je l'obtenais, je serais plus heureux que son beau-père, homme sensible, qui avait de l'amitié pour lui, et qui ignorait les trois quarts de ce qu'on lui faisait souffrir. « Comment! lui dis-je, il ne sait pas qu'on vous enferme tous les jours ici au pain et à l'eau? » — « Non; il ne le sait pas tous les jours : on lui dit quelquefois que je l'ai mérité; alors il prie pour moi; on fait semblant de lui céder, en m'accablant d'injures et de menaces; mais cela n'est que différé. » — « Mais, est-ce qu'il ne voit pas que vous n'êtes point à la maison? » — « Il n'y est presque jamais lui-même : il est, je crois, quelque chose dans le change, et ses affaires le retiennent

presque continuellement à Paris. » — « Allons, dis-je, ne perdons pas de temps. Soyez tranquille, mon petit ami; je cours chez madame votre mère, et je ferai tant que je viendrai à bout de la fléchir. » Cela dit, je pars.

Je n'étais point effronté, pas même hardi; cependant ce pauvre enfant m'avait tellement ému, que je m'armai de courage, et me fis annoncer à madame De...., comme ayant quelque chose de pressé à lui commniquer. On me fit entrer. Madame était seule sur un sopha, et me reçut parfaitement bien.

Il faut, avant de rendre compte de notre conversation, que je dise un mot de cette mère que je venais essayer d'attendrir.

Madame De.... était une femme d'environ trente-six à trente-huit ans, d'un blond fade, mais d'une blancheur éblouissante. Elle était de la taille ordinaire de son sexe, et d'un embonpoint vraiment attrayant. Propre à l'excès, et d'une recherche de dévote dans sa toilette : aussi était-elle dévote, avec tout le raffinement qu'on peut mettre à cette pieuse momerie. Elle avait dans l'œil quelque chose de fixe et de si

pénétrant, qu'il était impossible d'en soutenir long-temps le regard. Sa figure n'était point mal au détail; mais l'ensemble offrait quelque chose de sévère, même de barbare, qui resserrait le cœur et inspirait un éloignement involontaire. Du reste, plus d'apprêts et de jargon que d'esprit, plus de grimaces pudiques que de véritable pudeur, et plus d'ostentation que de sincérité dans sa dévotion : voilà ce que j'ai pu voir par la suite.

Son logement était un vrai boudoir : je n'ai jamais vu rien de si élégant, de si *adroitement* distribué, de si précieusement meublé. En y entrant, on se sentait comme enveloppé dans une atmosphère sauve : il n'y régnait jamais qu'un demi-jour voluptueux, qui se trouvait artistement dirigé sur la chaise longue qu'elle ne quittait point, même pour saluer (un léger coup de tête en faisait l'affaire); et cette douce clarté donnait à sa peau, déjà très-belle, un éclat dont il était fort difficile de ne pas être ébloui. Aussi mes quatorze ans furent-ils électrisés par ce charmant aspect, et j'en oubliai presque le sujet qui m'amenait.

« Approchez, mon enfant, » me dit-

elle avec une voix de sirène. Je m'approchai avec plus d'embarras et de timidité que je ne croyais. Je ne perdis cependant pas contenance, au contraire : un coup d'œil tout-à-fait encourageant me raffermit, et me voilà prêt à parler. « Vous avez donc quelque chose à me communiquer, mon petit voisin? — « Oui, madame, et de bien important. » — « Voyons, bel enfant, de quoi s'agit-il?.... Mettez-vous donc là. » Elle me faisait une petite place à côté d'elle sur la chaise longue. J'allai m'asseoir au bout contre ses pieds. Elle insista, et il fallut prendre place auprès d'elle, si je voulais être écouté. J'allais commencer, lorsqu'il lui prend fantaisie de jouer avec mes cheveux, que j'avais assez beaux. « Quel âge avez-vous, mon ami? » — « Quatorze ans dans quelques jours, madame. » — « Ah, ah! vous êtes donc du mois de septembre? » — « Je suis né la nuit du 15 au 16. » — « Cela est particulier : je suis du dix-huit du même mois. » — « Madame, j'ai pris la liberté de venir vous interrompre.... » — « Vous ne m'interrompez point, mon voisin. Je suis seule, absolument seule, et votre visite ne peut que me faire plaisir. Vous dites donc

que?... » — « Je dis, madame... » — « Ah, petit fripon ! voulez-vous bien mettre une épingle à votre jabot (j'avais le col ouvert, et je n'y pensais pas; mais une dévote pense à tout). Attendez que je vous attache l'épingle moi-même (et je sens ses doigts potelés se promener doucement sur mon cou et sur ma poitrine, et le cœur me bat). Que je suis étourdie ! il a raison, le cher ami, de rester à son aise : il fait une chaleur assommante. Voyez un peu comme il est en sueur, ce pauvre enfant ! » Et la dévote me passait pieusement la main sur le sein, en descendant jusqu'aux hanches, pour s'assurer des progrès de la chaleur. J'étais alors fort sensible aux attouchemens le long des côtes, siége ordinaire d'un chatouillement qui provoque le rire convulsif. La main de madame De... fit son effet dans sa promenade, et me procura des sensations qui lui persuadèrent que j'étais chatouilleux. Très-certainement, j'étais au moins dans une émotion dont il fut très-facile à la dévote de s'apercevoir; et je n'eus pas de peine à voir moi-même qu'elle était aussi très-agitée. « Comme il est blanc ! comme il est frais ! « disait-elle; et je ne sais pour-

quoi j'aurais voulu pouvoir dire aussi savamment : « Comme elle est fraîche ! comme elle est blanche ! » Avec tout cela, je ne trouvais pas encore le moyen de placer un mot en faveur de mon protégé, et je ne savais plus comment m'y prendre pour y arriver, tant la dame m'avait dépaysé. J'allais enfin prendre mon élan, et la supplier tout de bon de m'écouter, lorsqu'on fit du bruit à la porte. « Qui est-là ? » — « C'est moi., madame. » — « Que voulez-vous?... C'est mon jardinier, » me dit-elle tout bas. — « J'vouderions ben dire un mot à madame, avec sa permission. » — « Un instant. » — « Ça suffit. » — « On ne peut pas être un instant tranquille... Êtes-vous seul chez vous, mon petit ami? » — « Oui, madame. » — « Si vous étiez bien aimable, vous viendriez sans façon manger une côtelette avec moi. Je suis seule aussi ; je m'ennuie, et je ne courrais pas ce risque-là avec vous. » — « Mille graces, madame. » — « Et puis vous avez à me parler. » — « Oui, madame. » — « Eh bien! après le dîner, nous aurons tout le temps. Promettez-vous ?... Allons, oui; je vous attendrai à une heure et demie au plus tard, n'est-ce

pas ? » — « Madame, c'est trop de bonté. » — « Voilà qui est dit ; donnez-moi la main. » Je l'aide à se lever de dessus la chaise longue ; et elle approcha sa main si près de mes lèvres, que je ne pus m'empêcher de les y porter, même un peu fort (elle avait la main superbe). Un joli petit soufflet bien caressant et accompagné d'un : « Qu'est-ce que vous faites donc, jeune homme ? Ah çà, à une heure, entendez-vous, sans faute. » — « J'obéirai, madame. » Elle ouvre, joint son jardinier, et moi je grimpe lestement vers mon prisonnier, et j'eus la présence d'esprit de lui dire que des importuns survenus m'avaient empêché de m'expliquer avec madame sa mère ; mais qu'elle avait bien voulu me faire l'honneur de m'inviter à dîner, que j'avais accepté, et que nous étions convenus qu'après le repas elle entendrait ce que j'avais à lui dire ; qu'en conséquence j'espérais, dans quelques heures, lui porter de bonnes nouvelles. En attendant, je m'étais aperçu qu'il y avait une chatière bouchée et facile à rouvrir à la porte de communication condamnée. Je l'en avertis. Il poussa de son côté, j'opérai du mien, et en un instant la chatière fut

ouverte. Je profitai de cette facilité pour lui faire passer quelque chose de plus nourrissant que du pain et de l'eau : ce qui fut fait en deux petits voyages. Je ne puis rendre les mille et mille bénédictions que me donna ce pauvre garçon, et je le quittai au moins aussi content de lui avoir fait un peu de plaisir, que lui d'avoir trouvé un consolateur au moment où il s'y attendait le moins.

Je me suis consulté long-temps pour savoir si je mettrais au jour mon aventure avec la dévote. Si d'un côté je me disais : j'ai promis la vérité; de l'autre je me répondais : toutes vérités peuvent n'être pas bonnes à dire. Enfin, entraîné par la singularité de l'anecdote, le piquant de la série des faits, je me suis déterminé à écrire, et voici mon dernier mot sur ce genre d'aventure. Il faut regarder mon livre comme un vaste jardin où se trouvent rassemblés des fleurs et des fruits de toute espèce. Chacune de ses productions à son étiquette. Voyez, choisissez celles qui vous conviennent, et laissez celles dont vous ne vous accommoderez pas : on ne vous induit point en erreur; vous êtes avertis; maintenant c'est votre affaire.

Me voilà rassuré, et je commence. Cette première conversation du matin, ces éloges, ces caresses, ce ton mielleux, ces charmes assez entrevus pour inspirer l'envie de les connaître mieux, tout cela, convenons-en de bonne foi, plus encore que le désir d'obliger mon jeune captif (désir qui subsistait néanmoins toujours); tout cela, dis-je, avait mis un certain trouble dans mes idées, et répandu dans mes sens, naturellement irritables, une agitation inquiète, dont j'aurais en vain cherché à me défendre. J'attendis l'heure indiquée avec une vraie impatience; je m'occupai, dans l'intervalle, à soigner ma toilette avec une petite satisfaction intérieure, mêlée cependant d'un peu de défiance. Je sentais un secret besoin de plaire, et j'avais peur de ne pas assez réussir. O Manon, pauvre Manon! s'écrie déjà quelque âme charitable qui voit venir la dévote, et qui tremble du fatal dîner. Hélas! il est bien vrai que Manon court de gros risques. Qu'on est malheureux, à quatorze ans, d'avoir un sang bouillant, impétueux, et de se trouver aux prises avec toutes les tentations de l'enfer, présentées sous l'aspect enchanteur des bien-

faits du ciel ! O Manon, ma chère Manon ! pourquoi es-tu absente ? pourquoi n'es-tu pas là pour te défendre, et me sauver de moi-même ? Laissons des regrets superflus. Ne t'inquiète pas, va, ma petite Manon ; quoi qu'il arrive, sois bien sûre que je t'aimerai toujours.

Enfin l'heure sonne. Je me présente timidement. On me rassure par l'accueil le plus obligeant ; on m'accuse en riant de coquetterie sur l'élégance de ma parure. Bref, on me trouve charmant, et l'on se met à table.

« Pourquoi donc, étant si voisins, nous voyons-nous si peu ? » me dit d'un ton affectueux madame De... — « Hélas ! madame, je l'ignore ; au reste, mon père, comme monsieur votre époux, est toujours à Paris occupé de ses affaires, ma mère ne reste guère à la campagne, qui paraît, quand elle y est seule avec moi, ne pas lui plaire extrêmement. Elle n'a pas comme vous le goût de la solitude, et tout cela s'oppose sans doute à un rapprochement qui cependant ne pourrait nous être qu'infiniment agréable. » Madame De.... semblait m'écouter avec une attention mêlée de plaisir. Je m'aperce-

vais qu'elle me fixait avec une sorte d'intérêt. Je baissais les yeux, je rougissais, et il se passait en moi je ne sais quoi d'indéfinissable. Je mangeais peu, elle de même, la conversation tombait presqu'à chaque mot, et nous avions vraiment l'air d'être peu à notre aise. Enfin, pour la renouer, je m'avise de lui demander la permission de lui expliquer les raisons qui, le matin, m'avaient conduit vers elle : elle me l'accorde. Je lui raconte ingénument ce que j'avais vu, et je lui demande avec ardeur la grâce de son malheureux fils. Je l'observais pendant mon discours. Son visage changeait à chaque mot d'une manière étrange. Tour à tour elle fronçait le sourcil, se mordait les lèvres, pâlissait, rougissait, et s'agitait violemment sur son siége. Enfin, après un assez long silence : « Ce misérable vous a dit sans doute bien du mal de moi? » — « Aucun, madame : il se plaint seulement de n'avoir pas eu le bonheur de mériter votre tendresse. » — « Vous ne savez pas quel est le monstre pour qui vous vous intéressez. Au reste votre démarche prouve la bonté, la candeur de votre âme, et à votre considération, je pourrai ralentir les effets d'une

trop juste colère ; mais c'est à des conditions. Vous, qui venez solliciter une grâce, sachez que j'en ai quelques-unes moi-même à vous demander. » — « Madame, serais-je assez heureux ?..... — « Achevons de dîner : vous saurez tout. »

CHAPITRE II.

Suite de l'histoire de la dévote.

Tout est curieux, tout est digne de remarque chez les dévots, parce que tout est frappé chez eux à un coin de mysticité qui a quelque chose à la fois d'imposant et de stimulant. Ils ne font rien, ne disent rien comme les autres. Leurs appartemens sont des oratoires, des sanctuaires ; leurs moindres actions des cérémonies religieuses en apparence ; leurs plus simples discours des inspirations. C'est toujours l'esprit d'en haut qui les dirige ; c'est à son souffle seul qu'ils obéissent ; en un mot, c'est toujours au ciel qu'ils empruntent tout ce dont ils ont besoin pour tromper et subjuguer la terre.

Des armes de cette trempe, dans les mains d'une femme adroite et exercée au

pieux manége, devaient avoir une grande action sur un enfant simple, crédule et sans expérience; aussi, comme on va le voir, la béate madame De... fit-elle de moi tout ce qu'elle voulut, à sa grande satisfaction; et, disons la vérité, à la mienne.

Mortels profanes, je ne devrais peut-être pas vous initier à des mystères qu'on m'avait fait jurer de couvrir du voile impénétrable d'un éternel silence. Mais je suis emporté loin de mon serment par une puissance supérieure à celle qui l'exigea de moi. Rien ne me force plus à me taire, et tout m'invite à parler. Il en est peut-être encore, de ces êtres audacieux, qui, sous le manteau de la dévotion, savent allier tous les contraires; qui semblent ne s'être dépouillés de toutes les passions, que pour les satisfaire avec plus de sûreté, plus de tranquillité, plus de raffinement; de ces êtres si bien peints d'un seul trait par ces vers d'un de nos plus grands poëtes parlant de l'hypocrisie :

Le ciel est dans ses yeux : l'enfer est dans son cœur.

Et s'il en existe encore, il ne sera pas inutile de les peindre si fidèlement, qu'il soit impossible, en les rencontrant, de ne pas les reconnaître.

Le dîner fini, madame De.... me propose un tour de promenade dans son jardin; mais, avant d'y entrer, n'oublions pas de dire que ce dîner très-délicat et très-recherché avait été composé de choses extrêmement échauffantes, et terminé par une tasse de café très-fort et un verre d'une liqueur de dévote, c'est-à-dire, faite pour incendier le corps le plus froid et le plus engourdi. Hélas, mon Dieu! avais-je donc besoin de cela? O madame De...! mes quatorze ans et vos charmes ne suffisaient-ils pas? mais on voulait être sûr de son coup.

Ceci dit, nous voilà dans un charmant jardin. On a pris mon bras; car on ne marche pas facilement. La chaleur, un certain embonpoint, le peu d'exercice, tout cela rend un peu pesant. Nous faisons quelques tours en silence, main dans la main. Je sens la mienne serrée de temps en temps; j'ose répondre au doux signal, non sans une palpitation, une émotion qui se fait remarquer. Enfin un bosquet extrêmement touffu, garni de toutes sortes d'arbrisseaux odorans, nous offre, avec son ombrage, un lit de gazon bien frais et bien commode. C'est ici qu'il faut redoubler

d'attention pour écouter les pieux mensonges que l'insinuante dévote va prodiguer pour arriver à son but par des chemins à elle, chemins un peu plus longs, mais qui rendent aussi la fin de la carrière si délicieuse, qu'il faut être vraiment devenu plus qu'un mortel pour en supporter l'enchantement et les ravissantes douceurs.

« Voyez, mon bel ami, si personne ne nous écoute, ou ne peut nous entendre : j'ai de grandes choses à vous confier. » Je sors et je reviens sans tarder. « J'ai jeté un coup d'œil sur le jardin, madame, je n'ai aperçu que votre jardinier qui travaille fort loin. » — « A merveille. Approchez-vous bien de moi, là, comme cela ; donnez-moi votre main. » J'obéis : elle la prend dans les deux siennes, me fixe, soupire et me parle en ces termes :

« Vous croyez sans doute tout simple, tout naturel ce qui arrive aujourd'hui entre nous, n'est-ce pas, mon enfant? » — « Je n'y vois rien d'étonnant, madame, que l'excès de vos bontés, desquelles j'étais loin de me croire digne. » — « Charmante ingénuité ! dit-elle en me baisant au front. Écoutez-moi bien, jeune homme. Vous n'ignorez pas sans doute qu'il est au ciel

un être tout-puissant dont le regard et la bonté s'étendent sur tout ce qui respire, embrassent tout l'univers, et sans l'ordre et la permission duquel rien n'arrive sur la terre? » — « Non-seulement je ne l'ignore pas, madame; mais quand même, dès l'enfance, on ne m'aurait pas enseigné ces grandes vérités, mon cœur me les aurait apprises de lui-même; et dès que j'ai pu me connaître, j'ai senti le besoin de ce père universel; ses bienfaits renaissans m'ont convaincu de son existence, m'ont pénétré de reconnaissance, et je lui renouvelle entre vos mains le serment de l'adorer jusqu'à mon dernier soupir. »

Je m'interromps un moment pour dire en bref que telle fut, telle est, telle sera constamment ma profession de foi.

« C'est un ange, s'écria madame De... en me fixant avec plus d'ardeur que jamais: mon songe ne m'a point trompée. » — « Votre songe, madame? » — « Oui, mon enfant: cette nuit vous m'êtes apparu en songe. Laissez-moi poursuivre sans m'interrompre. (Le rusé serpent qu'une dévote!) Pour bien me faire comprendre, il faut que je vous raconte bien des choses qui vous sont absolument inconnues: soyez

attentif, et n'en perdez pas un mot. (Je devins tout oreilles.) D'abord vous me connaissez peu : je dois vous apprendre ce que je suis. Élevée par une mère extrêmement pieuse, j'ai sucé les principes et l'amour de la religion avec le lait. J'avais même formé le projet de me consacrer entièrement à Dieu dans une de ses maisons qu'habitent, ou que doivent habiter la paix et l'innocence. Je le désirais d'autant plus, que je ne pouvais me dissimuler que j'étais née avec des ennemis inséparables de moi, et que je ne pouvais dompter que dans le silence des cloîtres et dans l'exercice habituel de la pénitence. Ces ennemis intérieurs n'étaient rien autre chose que mes passions que j'eus toujours brûlantes, et dont le monde et ses vains plaisirs ne me faisaient qu'attiser le feu dévorant.

» Mais, avant de céder à mon penchant, il fallait obéir à ma mère. Des raisons d'intérêt, de convenance, que sais-je, moi? la déterminèrent à me marier. J'étais fille unique. Victime de l'autorité maternelle et de la soumission filiale, je me laisse conduire à l'autel. Le ciel sans doute n'approuva pas ce premier lien dont le seul fruit bien amer fut ce petit misérable auquel vous ne vous

intéressez que parce que vous ne le connaissez pas. Bref, en m'enlevant mon premier époux, le ciel, pour m'éprouver, me laissa ce fléau : je me soumets.

» Je ne fus pas long-temps dans cet état heureux du veuvage, que j'avais souhaité, je l'avoue. Ma mère revint à la charge, me présenta un nouvel époux, c'est celui que vous connaissez, homme doux, plein de probité, mais dont les penchans sont tellement contraires aux miens, qu'à force de représentations, j'ai obtenu de lui qu'il ferait de Paris son séjour ordinaire, et me laisserait à la campagne, vaquer en paix aux exercices de ma religion et au soin de mon salut. » — « Pardon, madame, il a donc de bien grands défauts ? » — « Le ciel me préserve de dire le moinde mal de lui; je n'ai qu'un reproche à lui faire, et vous êtes si jeune que ne sais comment vous expliquer cela. » — « Essayez, madame. » — « Mon Dieu ! Je cherche.... Savez-vous à peu près ce que c'est que le mariage ? » — « Non, pas trop, madame. (Il fallait mentir là, ou jamais.) — « Eh bien ! voyez vous, voilà la difficulté. » Et ses yeux s'allumaient, et sa poitrine se haussait, se baissait avec une agitation incroyable, et

elle me serrait la main très-fortement. « C'est, en deux mots... tenez... oui, c'est cela, un mari a le droit d'être sans cesse avec sa femme, la nuit comme le jour. » — « Ah, ah! » — « Oui; et la nuit, si un mari veut rappeler à sa femme les engagemens qu'elle a pris en s'unissant à lui, elle ne peut s'y refuser. Or, ce sont de très-singuliers engagemens qu'on fait prendre aux femmes dans le mariage : vous saurez cela un jour. Au fait, ils s'accordaient très-peu avec la pureté qu'exige le commerce sublime de la créature avec son créateur. M. B... était un homme terrible, exigeant au dernier point; pas un instant de relâche avec lui. Je me suis crue obligée en conscience de lui faire mes observations, de lui faire entendre que c'était ici l'histoire de Pénélope, qu'il défaisait la nuit ce que j'avais tant de peine à faire le jour; que mon salut devait lui être plus cher qu'une satisfaction passagère. Enfin il a entendu raison, et nous vivons ensemble dans la plus grande union, en ne nous voyant presque jamais. J'avais pour me conduire dans l'épineux chemin du ciel, un saint religieux de l'ordre de Saint-François. » — « Ah! oui, madame, je sais; n'est-ce

pas ce père capucin que je voyais venir assez souvent chez vous? » — « Lui-même. » — « Il était bien laid. » — « On n'a pas besoin d'être beau pour servir Dieu, mon enfant. Cet homme était un ange sur la terre, il m'avait habituée à certaines pratiques de religion, à certains exercices de pénitence que je ne puis plus continuer depuis son départ. Il vient d'être élu gardien d'un des couvens de son ordre en province; il me défendit de faire aucun choix jusqu'à ce qu'il m'eût donné de ses nouvelles : ce bon père ne me les a pas fait attendre. » — « Il vous a écrit, madame? » — « Il n'est parti que d'hier, il n'aurait pas eu le temps; non, mon ami. Ce saint homme m'est apparu cette nuit en songe : et voilà ce que j'avais d'essentiel à vous raconter, puisque la chose vous regarde personnellement. C'est ici que vous allez reconnaître le doigt de Dieu. » Un grand silence, un grand soupir plein de componction, un saint regard lancé vers le ciel, et ensuite le songe mystérieux que vous allez entendre.

« Vous concevrez sans peine, mon enfant, que la perte de mon sage directeur m'affligea beaucoup. La promptitude de son départ ne lui avait pas permis de me

donner les dernières marques de sa bonté paternelle en vaquant à nos pieux devoirs. Je me suis mise hier au lit, l'âme affaissée, l'esprit inquiet, la conscience agitée, et le sommeil si doux, si facile et si pur, dont je jouis ordinairement, se fit très-difficilement passage jusqu'à moi. Je m'assoupis enfin de fatigue et d'abattement. A peine mes yeux étaient-ils fermés, qu'une vision inattendue me présente le père Théotime, qui, dans un nuage brillant et entouré de l'auguste auréole des saints, paraît descendre vers moi du haut du ciel entr'ouvert, et s'arrêtant devant moi à une distance convenable, me tint ce discours, dont je n'ai pas perdu un mot.

« Fidèle à ma parole, je viens, ma fille, » vous indiquer le nouveau compagnon » que vous devez vous associer dans la » route où je ne dois plus vous servir de » guide. Le nuage qui m'environne le cou» vre de son ombre; mais fixez les yeux » sur ce nuage. » J'obéis. Les vapeurs condensées qui le formaient se divisent, et je vois dans son centre découvert un bel enfant qu'aucun vêtement ne voilait à mes regards, et tel qu'on nous peint les anges : c'était vous, mon ami, c'était vous-

même. Saisie d'étonnement, je m'écrie : Un enfant, mon père ! » — « Un enfant, répond » le saint homme. Il faut être pur, ma fille ; » pour suivre la carrière où le ciel vous a fait » la grâce d'entrer et pour y marcher avec » vous ; mais il est deux sortes de pureté, » celle qu'on acquiert par la renonciation » absolue aux vains plaisirs du monde. » Cette pureté est celle que vous et moi » avons essayé d'obtenir, après avoir payé » long-temps le tribut à Satan, à ses pompes » et à ses œuvres. L'autre pureté est celle » d'un être innocent qui, dans un âge en- » core tendre, n'a pas été souillé par le » contact impur des vices et de la corrup- » tion du siècle. Tel est l'enfant que je » vous désigne. » — « Mais où le rencon- » trer, mon père ? » — « Pour vous prou- » ver qu'il ne faut point ranger cette vision » dans la classe des songes ordinaires, » l'enfant viendra demain s'offrir à vous de » lui-même. Croyez à mes paroles. Initiez- » le aux grands mystères, et que la bar- » rière du silence le plus impénétrable » s'élève entre le monde et vous. Obtenez » de l'enfant le serment d'un secret invio- » lable : il le fera et il le gardera. Tel est » l'ordre d'en-haut. Obéissez tous deux, et

» des plaisirs ineffables seront votre ré-
» compense. Craignez tout au contraire,
» si vous manquez de foi, d'obéissance
» et de discrétion. » A ces mots, le nuage se dissipe; mon œil ouvert ne distingue plus rien, et mon esprit reste dans une extase qui ne m'a quittée qu'aux premiers rayons du jour.

» Maintenant, mon cher enfant, jugez de ma surprise et de ma joie, lorsque ce matin, de votre propre mouvement, vous êtes venu demander à me voir, et que j'ai reconnu en vous celui que j'avais vu en songe. D'après cela, vous devez expliquer sans peine l'accueil caressant que je vous ai fait, et les témoignages d'affection que je vous ai donnés. Vous savez tout ce qu'il m'importait de vous apprendre jusqu'à ce moment; mais pour que je puisse passer outre, et vous associer à moi, j'ai besoin du serment qu'a exigé le père Théotime : consentez-vous à le faire, et à le garder si vous le faites? » — « Quel est ce serment, madame? » — « Il est bien simple, mon ami, et consiste à promettre le secret le plus inviolable sur tout ce que vous verrez, sur tout ce que vous entendrez, et sur tout ce qui pourra se passer

entre nous. Théotime vous promet des plaisirs ineffables si vous obéissez : il fait de sévères menaces dans le cas contraire. Vous êtes encore le maître de consentir ou de refuser. Je vous laisse le temps de la réflexion. Je vais m'enfermer un instant dans mon oratoire. Dans un quart d'heure je reparaîtrai à cette porte que vous voyez d'ici. Dès que vous me verrez, vous vous avancerez vers moi, et je vous introduirai dans un sanctuaire, si vous êtes disposé à faire le serment exigé. Si vous croyez devoir vous y refuser, vous vous éloignerez en me voyant; je saurai ce que cela voudra dire : je me renfermerai, et vous serez libre de retourner à votre demeure, où vous aurez soin de ne rien révéler de ce qu'une puissance supérieure m'a ordonné de vous confier. »

A ces mots elle se lève, me baise au front, sur les deux yeux, et colle ses lèvres brûlantes sur les miennes. Je crus même sentir quelque chose d'actif qui les entr'ouvrait, et je pensai perdre connaissance. Elle s'éloigna, se retourna vingt fois avant d'arriver à cette porte, qui était justement en face du bosquet où elle me laissait, s'y arrêta encore un instant à me regarder, m'en

voya quelques baisers avec la main, et enfin disparut à mes yeux.

Avec un peu plus de calme et d'expérience, il m'eût été facile de juger la pureté et les intentions de la pénitente du père Théotime. Mais j'étais très-novice en dévotion d'une part, et très-ému de l'autre par ces baisers, par ce songe angélique, par ces *plaisirs ineffables* si affirmativement promis. En conséquence j'employai le quart d'heure de réflexion qui m'était accordé à convenir avec moi-même que je ferais le serment. Les épreuves auxquelles j'allais être soumis ne devaient pas être mortelles puisqu'on me faisait jurer de n'en rien dire après les avoir subies. Dès que j'en reviendrai, voilà qui va le mieux du monde. Il me semblait que ce n'était pas tout-à-fait pour me tuer que l'on m'avait tant caressé. Mes jeunes expériences avec Manon m'avaient bien souvent fait désirer de me trouver tête à tête avec d'autres femmes aimables. Mon sang était dans une fermentation habituelle que la belle peau, les attouchemens, les discours singuliers de ma dévote, avaient singulièrement augmentée. Je pris donc le parti de m'abandonner à mon sort, et je com-

mençais même à sentir de l'impatience, lorsque madame De.... se montra sur le seuil de la porte. Sur-le-champ je me mis en marche, et je hâtai même le pas pour arriver plutôt à elle. Cet empressement lui sembla apparemment de bon augure, car elle ne put tenir en place, et fit elle-même quelques pas au-devant de moi. Nous entrâmes; la porte se ferma, j'entendis le cri aigre des verroux; je dis j'entendis, car je me trouvai dans la plus profonde obscurité.

« Suivez-moi, » me dit à voix basse madame De... Elle me prend la main et m'entraîne après elle. Je sentis que nous marchions sur des tapis extrêmement doux. Nous faisons quelques pas dans les ténèbres; une odeur forte d'encens remplissait et parfumait cette solitude : c'en était une absolue pour nous. Le monde avait disparu; un silence imposant et profond nous environnait et le mystère semblait nous recevoir dans le plus secret et le plus religieux de ses asiles.

Ma conductrice s'arrête enfin, et me dit d'une voix douce et pénétrante : « Vous venez donc en ce sanctuaire avec la résolution d'y faire le serment qu'on exige? » — « Oui, madame, » dis-je en tremblant.

— « Pourquoi trembler? Faites ce serment solennel; qu'il vous soit à jamais sacré. Il ne vous arrivera aucun mal. » — « Daignez me le dicter, » repris-je avec un peu plus d'assurance. A peine eus-je prononcé ces paroles, que je me trouvai seul dans la nuit la plus épaisse. J'y restai quelques instans, fort incertain de la suite de cette aventure, et passablement inquiet. Tout à coup j'entends à une certaine distance, et comme venant d'en haut, les sons harmonieux d'un orgue qui paraissait très-habilement touché.

Si le lecteur est curieux de savoir la fin de cette mystérieuse histoire, il la trouvera dans la suite avec tous ses détails, et des circonstances faites peut-être pour appeler et fixer son attention.

CHAPITRE III.

Suite de l'histoire de la dévote.

Ces sons angéliques de l'instrument que j'aime encore le mieux, et qui à cet âge me transportait, sans exagération, au quinzième ciel, me plongèrent dans une extase voluptueuse, dont j'essaierais en vain de donner la plus légère idée.

Que devins-je lorsqu'une voix flûtée, vaporeuse, une de ces voix qui vont à l'âme, se mêlant au jeu de musette de l'orgue, me fit entendre, sur un noël qui courait alors, les paroles suivantes :

Si notre ardeur est mutuelle,
Enfant charmant (1),
Je te promets d'être fidelle,
Et fais serment
De te chérir toute ma vie
Si tendrement,
Que tu n'auras jamais l'envie
D'être inconstant.

Assurément ces paroles, qui dans le temps couraient les rues, n'étaient pas merveilleuses. Je les savais par cœur comme tout le monde, et je n'y avais jamais attaché une grande idée. La circonstance me les rendit non-seulement toutes nouvelles, mais même tout-à-fait intéressantes. L'air me parut ce qu'il est réellement, plein de grâce, d'onction, et de la plus touchante simplicité, comme de l'harmonie la plus analogue à la partie du chant : il

(1) Il y a dans le texte : *Mon cher amant*. La dévote changea ces mots en faveur de mon âge.

est vrai qu'il était parfaitement exécuté.

J'étais tout à mon émotion, lorsque l'orgue et la voix se turent un instant; mais l'instant d'après j'entendis : « Si cet air et ces paroles vous sont connus, répétez-les sans crainte : voilà tout le serment qui vous est demandé. »

A ces mots, j'oublie les ténèbres qui m'environnaient; toutes mes inquiétudes s'enfuient, et, faisant place à la plus douce confiance, me laissent la faculté de chanter comme on l'ordonnait, avec quelques changemens que je joins ici, et que l'on reconnaîtra sans peine.

Ah! si d'une ardeur mutuelle,
Objet charmant,
Vous désirez qu'un cœur fidèle
Fasse serment,
Je le fais pour toute ma vie
Bien tendrement,
Et je perds à jamais l'envie
D'être inconstant.

On sera moins surpris de cette parodie subite, quand on saura deux choses; la première, que dès l'enfance j'étais un versificailleur impitoyable; la seconde, que j'étais véritablement inspiré par la situation

mystérieuse, par l'orgue, mon instrument favori, par les désirs violens que me faisaient éprouver des charmes réels, et par l'impatience, en un mot, de voir finir cette étrange aventure.

A peine avais-je prononcé mon serment, que la voix me commanda de le répéter. J'obéis. Que l'on juge de mon ravissement, lorsque je m'entendis accompagner en duo par la voix et avec la flûte d'orgue. Je ne me rappelle pas d'un enchantement pareil dans tout le cours de ma vie.

Ce délicieux concert terminé, une porte s'ouvre devant moi. Je vois un appartement éclairé d'un jour extrêmement doux et presque égal; mais on ne faisait que distinguer la lumière, sans apercevoir où était son foyer. Ses rayons annonçaient seulement qu'elle venait d'en-haut. Je restais immobile à la porte, lorsque la voix me donna l'ordre de m'avancer jusqu'à une espèce d'alcove fermée de rideaux de taffetas bleu céleste, qui était au fond, en face de la porte.

« Promettez-vous la plus entière soumission aux ordres que vous allez recevoir? » — « Oui, s'ils n'offrent rien d'impossible. » — « Soyez sans inquiétude.

Tournez vos regards à gauche ; au-dessous d'un tableau qui représente la Magdeleine, vous verrez une clef qui vous indique une armoire. » — « Je la vois. » — « Ouvrez l'armoire : la première chose qui va frapper vos yeux est un instrument de pénitence. » — « Ciel ! une discipline ! » — « Armez-en courageusement vos mains pieuses, pour en faire l'usage qui va vous être prescrit : que rien ne vous effraie, que rien ne vous arrête ; soyez sans pitié, et souvenez-vous que c'est par les plus grandes peines qu'on arrive quelquefois aux plus grands plaisirs. » J'hésitais, et gardais le silence « Vous ne répondez rien, » continue la voix (car je ne voyais encore personne). « Madame !... »—« Allez-vous, dès le premier pas, manquer à votre promesse ? Prenez garde aux suites de votre désobéissance. » — « Mais, Madame, que faudra-t-il donc que je fasse de cet arme effrayante ? » — « Rien que de juste. Est-elle dans vos mains ? » — « Je n'ose... » — « Obéissez, ou frémissez. » La voix douce devint un peu sévère en prononçant ces mots. « Êtes-vous armé ? — « Oui, madame, puisque vous le voulez absolument. » — « Il suffit. Avancez près

de ces rideaux : ils vont s'ouvrir. Frappez impitoyablement le premier objet qui se présentera devant vous. »

A ces paroles, les rideaux, enlevés par une mécanique invisible, se séparent et me laissent voir... Ah, grand Dieu! comment peindre, quelles expressions rendront fidèlement le trouble, le délire où me plongea tout à coup le spectacle le plus imprévu!

Figurez-vous, au bas d'un prie-Dieu, une créature céleste à genoux, la portion supérieure du corps vêtue et inclinée jusqu'à terre, sur laquelle sa tête était posée, et le reste de ce corps d'albâtre exposé sans aucun voile à mes regards, et se présentant, dans l'attitude la plus commode et la plus enchanteresse, aux coups de l'arme terrible dont mes mains s'étaient chargées à regret.

« Point de pitié, point de faiblesse, me dit avec fermeté madame De.... Frappez cette chair impure, frappez ce corps immonde et coupable, qui ne mérite aucun ménagement. »

« Qui, moi? Juste ciel! m'écriai-je, en jetant avec indignation loin de moi l'odieuse discipline; que ma main barbare

profane et meurtrisse le chef-d'œuvre le plus parfait de la nature ! Oh ! que tous les abîmes s'entr'ouvrent à la fois pour m'engloutir si jamais j'obéis à des ordres aussi cruels; cédons, cédons plutôt à la voix de cette nature divine, qui me crie impérieusement d'adorer ce qu'elle fit si adorable. Ce ne sont point des instrumens de supplice qui doivent tourmenter ces membres délicats, ce sont des baisers de flamme, ce sont les plus ardentes caresses qu'on doit leur offrir en hommage, et dont je vais les accabler avec tout l'amour qu'ils ont allumé dans mes sens. »

Je ne m'en tins pas à de vaines exclamations; j'étais hors de moi; tout ce que le désir a de feux dévorans était passé dans mes veines. Je me précipite sur ce corps enchanteur, qui, dans une parfaite immobilité, restait en proie à mon délire : mes yeux, mes mains, ma bouche ne pouvaient se rassasier de contempler, de palper, de savourer tant de charmes. Enfin, n'étant plus maître de mes transports, et profitant de la délicieuse position que gardait mon adorable pénitente, je me prosterne moi-même à genoux devant cet autel de volupté; et, entraîné par une fureur d'amour

qui m'enlevait à moi-même, je cherche un sanctuaire, je le trouve; j'ose y pénétrer; l'encens s'allume, le sacrifice s'achève; et deux victimes, frappées du même coup, perdent ensemble la connaissance et le sentiment dans une extase dont la source ne peut être que céleste.

Cet anéantissement délicieux fut suivi d'un réveil plus délicieux encore. J'avais été vraisemblablement plus long-temps que madame De.... à reprendre mes sens, car à mon retour à la vie je me trouvai dans ses bras, qui me serraient étroitement. Sa bouche était collée sur la mienne, et c'est à la nature des baisers voluptueux qu'elle me prodiguait que je dois attribuer la fin de ma douce léthargie.

Je ne fus pas plutôt rendu à moi-même que je me sentis impérieusement le désir de me rendre à elle. Par un moyen fort simple qu'elle m'expliqua, le prie-Dieu s'était changé en une espèce d'estrade qui formait un lit de repos très-commode: mais ce ne fut point le repos que nous y cherchâmes. Les flambeaux de l'amour ne tardèrent pas à se rallumer, et ma sensible dévote ne dut pas être peu surprise de trouver tant de zèle et tant de ressources

dans un sacrificateur de quatorze ans, pour la célébration répétée des mystères d'amour.

La prudence et la politique vinrent cependant enfin à mon secours. Madame De..., connaissant le prix de la nouvelle acquisition qu'elle venait de faire, crut, en femme économe, devoir m'arrêter après la quatrième libation, malgré mes instances pour ne pas interrompre si tôt d'aussi charmantes cérémonies.

« Nous ne nous disons pas un éternel adieu, me dit-elle, mon cher enfant; nous allons même nous occuper des mesures nécessaires pour rendre aussi fréquens qu'il sera possible des rapprochemens, dont je sens trop vivement le besoin, pour pouvoir consentir jamais à m'en voir privée. Maintenant, mon bel ange, il faut penser à réparer un peu vos forces, et nous avons ici tout ce qu'il faut pour cela. »

En effet, elle ouvrit une armoire où se trouvait abondamment de quoi faire une excellente collation. Une table fut bientôt dressée, et la douce lumière qui éclairait cette pièce répandit sur notre petit repas un demi-jour tout-à-fait voluptueux.

L'amour fait en peu de temps beaucoup

de chemin avec les dévotes. Madame De... voulait partager avec moi tout ce que je mangeais, tout ce que je buvais, avec l'attention de choisir les endroits où mes lèvres s'étaient posées. Enfin, quand nous eûmes assez complétement satisfait nos appétits, qu'avait stimulés la scène active de la discipline, madame De...me proposa un tour de promenade. J'aurais bien voulu reprendre le chemin du prie-Dieu plutôt que celui du jardin; mais on s'y opposa formellement, en m'accordant néanmoins les plus doux baisers, et la permission de parcourir encore quelques instans des beautés dont le souvenir n'a pu s'effacer de ma mémoire. Elle-même ne dédaignait pas de prodiguer d'aimables caresses à quelques parties très-sensibles de mon jeune individu : mais, s'apercevant que ce jeu innocent rallumait réciproquement un incendie qu'elle ne se proposait pas d'éteindre, comme je l'aurais désiré, elle y mit un terme en m'embrassant tendrement, et s'échappant doucement de mes bras! « Soyons sages, mon cher enfant, » me dit-elle, et elle se hâta d'ouvrir la porte du jardin.

Il était à peu près six heures : la soirée était belle, et conséquemment la prome-

nade. je portais sur ma nouvelle amie des regards enchantés. Les délices dont elle venait de s'enivrer avaient répandu sur tout son être je ne sais quoi de rayonnant. Son teint, en général peu animé, s'était revêtu de couleurs vives et fraîches, qui contrastaient merveilleusement avec l'extrême blancheur de sa peau. Sa démarche, sans perdre de sa noblesse, avait plus de légèreté, sa taille quelque chose de plus svelte; une ardeur pénétrante brillait dans ses yeux; enfin, je commençai dès lors à m'apercevoir de ce que l'expérience m'a souvent confirmé depuis, qu'une belle femme devient réellement cent fois plus belle quand elle a pu boire à longs traits le doux nectar d'amour.

Après avoir joui quelques instans du plaisir de la contempler dans ce nouvel éclat, dont j'avais le petit amour-propre de penser que j'étais un peu la cause, je crus qu'il était temps de parler de mon prisonnier. « Nous allons faire un tour, me dit cette mère toujours sévère, mais un peu apaisée; ensuite vous pouvez être sûr que je l'enverrai délivrer à cause de vous; car c'est un monstre que je ne saurais trop punir. » — « Sans oser, lui

dis-je, vous demander aucun détail sur ses torts envers vous, je me bornerai à vous proposer un moyen tout simple pour n'avoir plus sous les yeux un objet qui les blesse. » — « Et ce serait? » — « De le mettre au collége, ou dans quelque pension. » — « J'y avais déjà songé ; mais, comme cet enfant n'est point de M. De.... qui n'est pas grand ami de la dépense, j'ai craint, par délicatesse, de lui en faire la proposition ; cependant je sens que vous avez raison, et je lui en parlerai à son premier voyage. »

Pour ne plus revenir sur cette pauvre victime de la haine maternelle, je dirai en peu de mots qu'en effet elle le délivra, le traita un peu moins mal pendant quelques jours qu'il resta encore à la maison, et qu'elle obtint sans peine de son mari, le meilleur des hommes, de le mettre en pension je ne sais où; mais, quelque part que ce fût, je crois toujours lui avoir rendu un grand service en l'éloignant d'une mère qui l'avait tellement pris en horreur, qu'il aurait fini tôt ou tard par succomber aux mauvais traitemens dont elle l'accablait. Quoi qu'il en soit, je ne l'ai jamais revu, ni à la maison, ni ailleurs.

En suivant le cours de notre promenade, madame De.... curieuse de savoir l'effet de tous ses procédés successifs avec moi; jalouse de pénétrer si j'étais dupe ou non de son père Théotime, de sa vision et de sa dévotion, me fit mille questions plus insidieuses les unes que les autres. On ne saura peut-être pas fâché d'avoir un échantillon de ce très-singulier entretien.

« Que pensez-vous de tout ce qui m'arrive aujourd'hui, mon jeune ami? »—« Je pense, madame, que vous devez être bien heureuse, si tout ce qui vous est arrivé aujourd'hui vous a fait le même effet qu'à moi. » — « Charmant! Convenez que ce songe a dû vous étonner un peu. » — « Beaucoup, madame. Je vous assure, continuai-je en souriant, que je ne me serais guère douté que le père Théotime me connût assez d'une part pour me désigner si bien, et de l'autre me voulût assez de bien pour me conduire ainsi en un instant au comble du bonheur. » — « Cette réponse, me dit-elle en rougissant un peu, mais en souriant aussi, m'annoncerait que vous doutez un peu de la vérité de mon songe. » — « Nullement, madame. » —

« Il est vrai, mon enfant, ce songe expressif, et je vais vous en dévoiler le mystère. Au point où nous en sommes, ajouta-t-elle en me baisant ardemment, après avoir regardé autour de nous si quelque indiscret n'était pas à portée de la voir; au point où nous en sommes, je vous dois quelques aveux qui vont servir à vous expliquer bien des choses. Le premier, qui m'eût été pénible il y a quelques jours, devient maintenant tout simple; c'est que je vous ai aimé dès l'instant que je vous ai vu. » — « Que de bonté, madame ! » dis-je en lui baisant tendrement la main. — « Je ne fus que juste. Souvenez-vous de la première fois que vous vîntes nous faire la visite d'usage avec vos chers parens. Vous ne remarquâtes pas l'impression que me firent votre petite mine écolière et fraîche, votre air vif, gai, et pourtant annonçant beaucoup de sensibilité; votre petite tournure aisée, votre œil doux et malin, surtout votre conversation spirituelle et fine. Je me disais tout bas en vous fixant avec une ardente attention : Combien d'hommes faits, de galans à prétentions, qui se croient merveilleux, n'ont pas pour plaire la millième partie

des grâces naïves, des charmes naturels et sans apprêts de cet aimable enfant ! » — « Vous vous disiez cela tout bas, madame? » — « Oui, mon bel ange, et j'ai bien du plaisir à pouvoir enfin vous le dire tout haut. Ajoutez à tout ce que je vous trouvais d'agréable, ce joli soin de votre petite personne, cette toilette si propre, si élégante dans sa simplicité; ces beaux cheveux châtins arrangés sans art, mais avec tout plein de goût (c'est une de mes folies à moi que les beaux cheveux); enfin tout votre ensemble intéressant me frappa au point que, depuis ce jour, je vous confesse que je n'ai cessé de m'occuper de vous. Quelques-unes de mes fenêtres donnent, comme vous savez, sur votre jardin; mon bonheur était d'y rester constamment à épier l'heure où vous y viendriez jouer. Je vous adressais même quelques paroles sur vos amusemens, sur la beauté du temps, sur le charme de la campagne : vous en souvenez-vous? » — « Parfaitement, et avec bien de la reconnaissance, madame. » — « Vous me répondiez toujours avec une extrême politesse, et je me retirais, désolée de ce que vous n'étiez que poli, et cherchant en vain les moyens de

vous attirer à la maison. J'avais envoyé souvent des fruits à vos parens, dans l'espoir qu'un jour ou l'autre ils vous chargeraient de m'apporter leurs remercîmens; non, ils m'envoyaient d'autres fruits par leur jardinier : j'étais au désespoir. Enfin, pas plus tard qu'hier, ayant appris que le temps des vacances s'écoulait, et que vous pourriez bien retourner au collége sans que j'eusse le plaisir de vous voir, hier j'avais formé la résolution de vous écrire sur votre jolie voix que j'entendais souvent dans le jardin, et de vous inviter à venir chanter avec moi. C'était le prétexte assez naturel auquel je m'étais arrêtée, lorsqu'un heureux hasard vous a envoyé ce matin vers l'amie sensible qui ne craindra pas de vous répéter ni de vous prouver tout ce qu'elle vient de vous dire. A présent vous concevez sans peine que, toujours occupée de vous, j'ai dû souvent rêver de vous; et tous mes autres aveux relatifs à ma conduite tenant immédiatement au premier que vous venez d'entendre, vous ne devez plus être surpris de tout ce qui est arrivé, et de la manière dont cela est arrivé. » Une flamme dévorante avait circulé par tout mon corps pendant ce discours si flatteur.

le jour était absolument tombé : nous étions près du bosquet qui nous avait déjà prêté son ombre. J'y entraîne ma belle en silence ; et, malgré toutes ses observations, toute sa résistance, je la contrains à recevoir deux fois encore les adieux brûlans du plus ardent amour ; ensuite nous nous séparons, et rendez-vous au lendemain.

CHAPITRE IV.

Nuit pénible. — Vision étrange. — Sa confirmation. — Suite de l'histoire de la dévote.

Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais rentré à la maison ; j'avais à peine eu le temps de raconter à Catherine et à la jardinière la bonne action et le bon dîner que j'avais faits, sans cependant dire un seul mot du dessert, quand on frappa très-fort à la porte du dehors. La jardinière, Catherine et moi, nous y courûmes tous trois. C'était ma mère qui arrivait en voiture, conduite par M. De...qui, après mille politesses réciproques, nous laissa et se retira chez lui, où certainement on ne l'attendait guère.

Après les premières caresses entre ma

mère et moi, je crus lui devoir le même récit que je venais de faire à nos femmes. Cela aurait pu se savoir; d'ailleurs, s'il y avait du mystère, les intéressés seuls en étaient instruits et dépositaires. Il y avait peu d'apparence qu'ils pensassent à toucher jamais cette corde délicate. Ma mère fut enchantée de ma conduite, et m'en félicita sincèrement. Nous soupâmes de bonne heure et de bon appétit, et après une courte conversation, chacun fut se reposer.

J'en avais sans doute plus besoin que personne, après ce que je viens de raconter. Cependant j'eus beaucoup de peine à trouver le sommeil, et c'est ici un trait de caractère que j'avais oublié tout net en faisant mon portrait; il est pourtant tellement essentiel, qu'il a bien souvent et bien douloureusement influé sur les principaux événemens de ma vie. Quelle fut la cause de mon insomnie? tout simplement, la jalousie. Jamais je n'avais senti encore l'atteinte de cette dangereuse passion; jamais ma liaison avec Manon n'en avait été troublée. L'arrivée d'un mari, qui probablement va coucher avec sa femme, met ma jeune cervelle aux champs.

A présent que, grâces aux sages leçons de madame De..., je sais ce que c'est que les engagemens des femmes avec leurs époux dans le mariage, je ne doute pas un instant de ce qui va se passer; et il me semble qu'en jouissant de ses droits, M. De... va usurper tous les miens. Enfin cette folie me tourmenta au point que j'en vins, je crois, jusqu'à détester un digne homme que j'avais toujours aimé jusque-là, et qui aurait eu bien autrement le droit de m'en vouloir, s'il avait pu savoir ce qu'il a toujours ignoré, j'espère.

Je m'endormis enfin, mais d'accablement et de lassitude. Or voici ce qui m'arriva dans cette très-singulière nuit. Ce que je vais raconter me fera soupçonner d'un secret penchant à la superstition. On pensera tout ce qu'on voudra; d'ailleurs je m'expliquerai franchement sur quelques-unes de mes opinions, comme sur tout le reste.

J'ai oublié de parler jusqu'à présent, je ne sais pourquoi, d'un bon gros réjoui de Champenois, nommé Antoine, qui était à la maison depuis trois ans à peu près, et avait dix-huit ans à l'époque que je cite. Ce garçon était extrêmement robuste pour

son âge. On l'employait aux commissions, aux transports de provisions de Paris à la campagne, de la campagne à Paris. Il travaillait au jardin, avait soin du cheval, de la basse-cour, etc. Enfin c'était un trésor pour l'utilité. Ajoutez à cela qu'il était doux, complaisant, toujours de la meilleure humeur du monde, et nous nous aimions, dans toute la force du terme, comme deux frères. Ce bon jeune homme se serait vraiment mis au feu pour moi, et la justice que j'aime à lui rendre, c'est que, malgré mon extrême familiarité, jamais il ne sortit un moment de sa place.

Il y avait quelques semaines que, tourmenté de ce qu'on appelle la maladie du pays, il m'avait confié le désir ardent qu'il avait d'aller passer quelques jours dans sa famille. Il n'osait pas demander la permission à mon père; je me chargeai de sa commission, sur la promesse de revenir bien vite, et je n'eus pas de peine à obtenir la permission désirée. Il était absent depuis une vingtaine de jours, et je commençais à m'impatienter un peu de ne pas le voir revenir. Il n'avait pas même écrit, et j'étais fâché contre lui; mais ma petite colère ne durait pas long-temps.

Cette nuit donc, à peine suis-je endormi, que je crois entendre un bruit sourd autour de moi, comme la conversation de gens qui se parlent bas. J'écoutais, et n'entendais qu'un murmure confus. Pendant ce temps, je crus sentir quelque chose de pesant qui s'appuyait sur mon estomac. Cela ressemblait à un coude plié, avec lequel on me pressait très-fort. Je me mets à crier, ou plutôt je veux crier : Qui est là ? « C'est moi, me répond très-distinctement une voix basse qui semblait s'approcher de mon oreille, « c'est votre pauvre Antoine qui vient vous dire adieu, et border votre lit pour la dernière fois ; » et dans ce moment, je me sens soulevé de tous les côtés de mon lit, comme si effectivement on le bordait, et je vois très-distinctement avec son chapeau rabattu, son gilet rouge et sa veste grise ; Antoine, dont le visage dans le mouvement s'approchait du mien. Cela fait, il s'arrête devant moi les bras croisés, me fixe un instant les yeux pleins de larmes, et s'évanouit comme la fumée d'une lampe qui s'éteint.

Je m'éveille tout trempé d'une sueur froide, et je tire mes rideaux d'une main tremblante et glacée. La lune pénétrait

dans ma chambre, et sa lueur mate donnait aux objets sur lesquels elle portait, une clarté fixe et immobile qui avait quelque chose d'effrayant. Je referme mes rideaux; mais tout à coup j'entends, assez près de notre corps-de-logis, de ces cris plaintifs qui la nuit font souvent retentir les bois, et que je ne savais point alors être ceux de certains oiseaux nocturnes. Ceux-ci tout près de mon oreille, achevèrent de me glacer d'effroi. La terreur enchaîna toutes mes facultés. Je n'osais ni respirer, ni rester dans mon lit, ni en sortir, ni faire le moindre mouvement, et je demeurai quelques heures ainsi douloureusement suspendu entre l'existence et le néant.

Ce n'est pas sans raison que je raconte les événemens fantastiques en apparence de cette nuit, une des plus pénibles de ma vie. C'était la nuit du 9 au 10 septembre, et du vendredi au samedi, l'an 1760. Il était à peu près une heure et demie du matin[a], lorsqu'il me sembla qu'Antoine venait me rendre le dernier service que je viens de décrire. Je voudrais bien savoir maitenant quel sera le génie supérieur qui m'expliquera ce qui va suivre.

Tout plein de ma nocturne frayeur, je

ne manque pas, aux premiers rayons du jour, de fuir le théâtre des scènes qui m'avaient tant épouvanté, et d'aller tout courant conter non pas mon rêve, mais ma vision, à tous ceux qui, par état, se levaient dans la maison avec le soleil, tels que le jardinier et sa femme. Ces bonnes gens qui, comme on sait, nourrissent une foule de petits préjugés superstitieux, parce qu'on les en a nourris, ne manquent pas de me dire que c'était mauvais signe; et moi de les croire, et moi de pleurer par anticipation mon pauvre Antoine.

Ma mère est éveillée. Je vais tout triste l'embrasser à son chevet. Elle m'interroge; je réponds, je raconte, et je fonds en larmes involontaires. On me console, on cherche à me désabuser. La douleur d'un enfant de quatorze ans pour un rêve ne ne saurait être longue. Dans la matinée même, un autre événement la dissipa. Mais achevons l'histoire de mon Antoine.

Le dimanche formant le dixième jour d'après ma vision, mon père reçoit une lettre de Champagne, l'ouvre et la lit devant nous à voix basse : « Oh! oh! dit-il, voilà qui est particulier! » — « Qu'est-ce donc ? » dit ma mère.

De Chaumont en Bassigny, le 14 septembre 1760.

« Mes chers monsieur et dame,

« Je vous écris ces lignes, etc, pour vous
» faire savoir que notre pauvre Antoine
» est mort d'une fluxion de poitrine, la
» nuit du 9 au 10 de ce mois, entre une
» et deux heures du matin, en se recom-
» mandant à votre bon souvenir et à vos
prières. »

Un frisson mortel me saisit; je pensai tomber à la renverse : ma mère me soutint dans ses bras.

« Le pauvre garçon n'avait qu'un regret
» en mourant; c'était de ne plus vous voir,
» mes chers monsieur et dame, et surtout,
» bien pardon, excuse, monsieur votre
» petit-homme, auquel il n'a décessé de
» penser ni de parler jusqu'à son dernier
soupir. »

Mon cœur alors se gonfla tellement, qu'infailliblement j'allais étouffer sans un cri terrible qui m'échappa, et avec lequel s'échappèrent les sanglots et les larmes, ce qui me soulagea et me sauva. Je laisse aux plus savans le soin d'expliquer ce fait : je me contente de l'attester, et je reviens à mon samedi.

Occupé de mon songe d'une part, et de madame De... avec son cher époux de l'autre, je me promenais assez tristement dans le jardin, lorsque tout à coup je vois rouler devant moi une boule blanche, qui s'arrête après quelques bonds. Je regarde de tous côtés autour de moi d'où elle peut venir. Je ne vois personne: je me détermine à ramasser la boule.

C'était une de ces grosses dragées blanches de Verdun, enveloppée dans un morceau de papier qui me parut écrit. Je soupçonnai quelque mystère, et je ne me trompais pas. Voici ce que contenait l'enveloppe de la dragée :

« Je pars demain pour Paris, où je serai
» forcée de rester quelques jours. Je re-
» viendrai seule, et... je ne vous en dis
» pas davantage. Déchirez sur le-champ ce
» chiffon. Du reste, point d'inquiétude.

Je n'eus point d'inquiétude, mais bien la plus mauvaise humeur possible contre cet importun mari, qui venait m'enlever sa femme au moment même où nous venions d'entamer une douce liaison. Oh! j'enrageais de grand cœur, je l'avoue; et si tous les démons ne s'en sont pas emparés, ce n'est pas ma faute; car je le leur ai

donné mille et mille fois de bien bon cœur.

Je déchirai la lettre, je mangeai la dragée, je pestai encore un peu; et puis, réflexions faites, je pris le sage parti de me consoler et d'attendre. Le lendemain dimanche, je guettai, toute la matinée, le moment où madame De... partirait, pour avoir du moins le plaisir de la voir en passant. A l'âge que j'avais, il n'y a rien d'extraordinaire qu'un jeune homme s'amuse dans une cour, ou sur le pas d'une porte. Je pris mon texte de là. Vers les dix heures je vis le jardinier sortir en disant : « Oui, monsieur, je vas en amener eune dans la minute. » — « Une voiture, Guillaume, » lui dis-je en sautant. — « Oui, nout' voisin, j'allons à Paris pour eun'noce. » — « Ah, ah ! une noce ! tant mieux : bien du plaisir et bon voyage. » Et je rentre à la maison, bien sûr à présent de voir ma belle parce que l'arivée de la voiture m'avertira.

Guillaume tint parole, et ne tarda pas. Je me mis à mon poste sur le pas de la porte. Je vis paraître ma dévote plus radieuse à elle seule que tous les anges du paradis, dont elle cherchait et m'indiquait si joliment le chemin. J'éprouvai à sa vue

un trouble impossible à rendre. Elle-même ne laissa pas d'être saisie d'une petite émotion, dont personne au fait ne put s'apercevoir que moi. « Vous nous enlevez donc notre aimable voisine, monsieur ? » dis-je en rougissant et souriant à monsieur De...
— « Ah, ah ! pas pour long-temps, mon petit voisin. » — « Tant mieux, monsieur, on ne saurait la revoir assez tôt ; » et, comme on marchait vers le carrosse, j'osai offrir mon bras à la dame pour y monter. « Il est tout-à-fait galant, notre jeune homme, dit en riant d'un gros rire le bon demi-financier. Allons, voyons un peu comment il s'y prendra... Fort bien, ma foi ; quand il n'aurait fait que cela toute sa vie.... Ah ! ah ! mon bon ami, vous m'avez l'air d'un petit fripon qui fera un jour son chemin avec les dames. Hein ! qu'en dis-tu, madame De?... » Madame De.... me regarda, sourit, et ne répondit rien. « Juliette, dit-elle à sa femme de chambre, soyez ce soir à Paris à six heures au plus tard, et n'oubliez rien de tout ce que vous devez m'apporter. » — « Non, madame. » — « Sans adieu, Juliette, » dit lourdement le mari ; et les voilà partis.

« Vous avez une bien aimable maî-

tresse; » dis-je très-poliment à mademoiselle Juliette. — « Cela est vrai, monsieur, me répond elle, en soulevant une superbe paupière noire qui se rebaisse à l'instant ; aussi je lui suis bien sincèrement attachée. » — Ah ! et moi aussi, » m'écriai-je involontairement sur-le-champ. Je sentis mon imprudence. Je devins rouge comme le corail, et ne savais comment réparer mon étourderie, quand Juliette me répond en souriant : « Elle vous le rend bien monsieur. » — « Que dites-vous, ma chère Juliette? » — « La vérité. Mais (parlant bien bas) ce n'est pas ici la place de parler de cela. Pouvez-vous venir un instant à la maison? » — « Tout mon temps est à moi. » — « Eh bien ! venez dans un petit quart d'heure. Je vais me débarrasser de Guillaume pour toute la journée, et nous serons seuls. » — « Il suffit » ; et nous nous séparons. Guillaume, les bras croisés, assis sur la borne en dehors de la porte cochère, regardait niaisement aller la voiture. Juliette l'appelle et rentre avec lui.

Puisque je vous tiens, mademoiselle Juliette, disons quelques mots de votre appétissante petite personne : elle en vaut, en verité, bien la peine.

Mademoiselle Juliette, affligée de dix-huit à dix-neuf ans, était ce qu'on peut appeler une charmante brune. Un œil noir, superbe et décidé, sans être trop hardi; une bouche riante et fraîche, un peu grande, mais richement meublée; un nez mutin, dont la pointe s'élevait un peu vers le ciel; un joli menton; des joues rondes, rosées et fraîches comme une belle pêche; de très-beaux cheveux d'un noir de jais; des bras forts, fermes et bien conformés, terminés par de petites mains potelées; beaucoup de gorge, mais qui semblait taillée dans le marbre; le corps singulièrement bien dessiné, enrichi de ces contours si précieux aux vrais amateurs de la belle nature; en un mot, une peau dont la blancheur pouvait être plus grande, mais de ces peaux un peu animées, qui annoncent la bonne constitution, la santé, et surtout la chaleur du sang. Voilà, des pieds à la tête, le détail de toutes les parties qui composaient l'ensemble de mademoiselle Juliette.

On en rencontre de plus laides, dira sans doute quelque nouveau *Jean Barth* : je suis parfaitement de son avis.

« Souviens-toi qu'il faut que je sois avant

six heures à Paris; ainsi ne va pas me faire attendre : sois ici à cinq heures précises, entends-tu, Guillaume? » — « C'est dit, mam'selle Juliette; j'y s'rons, foi d'homme. » — « Et surtont ne te grise pas. » — « Ah! pour c'qui est en cas d'ça, vous n'avez qu'faire d'avoir peur; j'n'ons pas assez d'argent; ainsi vous voyez ben.... » Et, tout en marmottant encore quelques fagots, le bon Guillaume enfile la porte et disparaît. Je me montre, Juliette me fait signe; je me glisse dans la maison; qu'elle ferme à double tour, et nous voilà seuls. Quatorze et dix-huit! Jolie tête-à-tête! Voyons, écoutons les petites confidences de l'aimable femme de chambre.

Avant tout, je ne puis m'empêcher de la prendre fortement dans mes bras, et de lui donner un baiser significatif qui, à ma grande satisfaction, me fut énergiquement rendu. Oh! cet encouragement me mit tout d'un coup au fait de ce qui allait arriver, et d'avance j'en tressaillis de plaisir. Nous nous tînmes quelques instans serrés ainsi debout dans les bras l'un de l'autre, nous fixant langoureusement, nous baisant les yeux fermés, les rouvrant pour nous regarder et les refermer encore. Ce joli

petit jeu devait avoir des suites; mais le moment n'était pas encore arrivé. En l'attendant, ou pour le préparer, Juliette, avec laquelle j'avais passé dans le salon, et que je tenais assise sur mes genoux, me racontait de l'inclination de madame De... pour moi, ce qu'elle même m'en avait dit l'avant-veille. Elle me parla de ses combats, des conseils qu'elle Juliette lui donnait, et qu'elle était enfin sur le point de suivre, quand j'avais, par hasard, demandé le premier à paraître le vendredi dernier. Je lui demandai à mon tour ce qu'elle pensait de ce vendredi : question faite pour savoir si madame De.... l'avait mise dans sa confidence.

CHAPITRE V.

L'oratoire. — Histoire de Juliette. — Épisode. — Portrait détaillé. — Connaissance intime.

JULIETTE, sans me répondre, se lève, me prend par la main, me conduit dans la chambre à coucher, écarte un petit rideau au fond de l'alcove, soulève une petite planche qui était derrière ce rideau, passe sa main en dedans par l'ouverture de la planche soulevée, et ouvre une petite

porte si étroitement jointe avec le reste du mur, qu'il était impossible de concevoir le moindre soupçon de son existence. C'était la porte de l'oratoire, que Juliette referma après m'y avoir fait entrer avec elle.

Cet oratoire, ou plutôt ce boudoir, que je n'avais vu qu'imparfaitement, était un recueil friand de toutes les recherches de la volupté mystérieuse. Il recevait le jour par un petit dôme en forme de lanterne. C'était en petit ce qu'on voit en grand dans quelques églises. La nuit, une lampe à plusieurs branches, mais enveloppée dans un étui de fer-blanc très-poli, qui reflétait la lumière, éclairait doucement ce saint lieu, de manière qu'on jouissait toujours de la lueur sans en voir le foyer.

En entrant par la petite porte de l'alcove, on trouvait, à main gauche, un petit conduit circulaire et de plain-pied, qui rendait à la première chambre carrée dans laquelle j'étais resté, le vendredi, au milieu des ténèbres : à droite, un petit escalier circulaire aussi, parce qu'il embrassait le sanctuaire de l'oratoire, qui, comme je l'ai dit, était de forme ronde. Au mi-milieu de ce petit escalier se trouvait le

charmant buffet d'orgues qui m'avait fait tant de plaisir; et l'escalier redescendu de l'autre côté, conduisait au sanctuaire même au milieu duquel s'élevait le bienheureux prie-dieu, duquel on a vu le doux et mystérieux usage, ainsi que l'ingénieux et simple mécanisme. Pour lui donner la forme de prie-dieu, on le soulevait sur deux fortes branches de fer, dont le crochet passait dans un petit anneau de fer aussi. En détachant ces branches de l'anneau, le prie-dieu, que rien ne soutenait plus, descendait mollement se former en couchette; et comme il était moelleusement matelassé, ouaté par tout, il offrait un lit de repos extrêmement agréable. Le jour du dôme, qui tombait perpendiculairement dessus, donnait aux objets qui s'y rencontraient un charme plus aisé à sentir et à imaginer qu'à rendre. Il est vraisemblable que cette heureuse distribution de la lumière, dans certains actes de la vie, où tous les sens, jaloux les uns des autres, veulent rivaliser de jouissances, il est vraisemblable, dis-je, que l'entente, l'intelligence dans la disposition de cette lumière qui, répandue sur des objets plus que divins, en multiplie, en centuple les at-

traits, est un bienfait de quelque pieuse et bien fervente dévote.

L'escalier était soutenu sur un joli péristyle de petites colonnes cannelées, de bois peint en couleur bleu de ciel, chapiteaux et piedestaux couleur de rose, le tout à filets d'or. L'intervalle de colonne en colonne se formait en portiques : un divan ou banc circulaire régnait tout autour sous la petite voûte de l'escalier. Chaque entrecolonnade était voilée d'un rideau, derrière lequel pouvait encore se nicher quelque dévot mystère.

La porte en face du prie-dieu était à deux battans, cintrée et peinte comme les colonnes, en bleu de ciel et rose, avec filets d'or. Elle ouvrait sur la chambre carrée qui donnait elle-même sur le jardin. Cette chambre carrée n'avait rien de remarquable. Deux petites fenètres, une de chaque côté de la porte, lui donnaient le jour suffisant pour ce qui s'y passait : quelques entretiens, des collations y nécessitaient un meuble, une table, des armoires, et tout cela y était fort propre, mais fort simple. Il y avait quelques tableaux et estampes de dévotion, ainsi que dans les intervalles de la voûte de l'ora-

toire, ce que j'avais oublié de dire dans la description que je viens d'en faire, et j'avais eu tort, car on verra bientôt que ces tableaux mystiques n'étaient véritablement pas sans mystère.

Quand Juliette m'eut bien fait parcourir toutes les commodités, tous les agrémens de ce religieux séjour, je me disposai à entamer une conversation qu'il lui tardait de commencer elle-même : elle ouvrit une des fenêtres de la chambre carrée, me fit asseoir sur le sopha à côté d'elle, repoussa doucement mes petites tentatives animées, me dit, en me caressant le menton et me baisant le front, que tout viendrait en son temps, et que je devais avant tout commencer par l'entendre. J'obéis, non sans quelque peine, et Juliette s'expliqua ainsi :

« Ma confiance en un jeune homme que je connais à peine ne serait nullement excusable, si elle n'avait pour motif le sentiment qui excuse tout. Je ne sais à quoi l'attribuer, mais il est certain que j'ai éprouvé pour vous le même penchant que madame, et en même temps qu'elle. Cet aveu ne doit pas vous donner beaucoup d'amour-propre : la conquête de la femme

de chambre est bien peu de chose quand on a fait celle de la maîtresse. »

Mille baisers l'interrompirent, et lui prouvèrent que sa conquête pouvait encore faire grand plaisir au conquérant.

Encouragée par l'enthousiasme vrai de mes caresses, Juliette me les rend, et continue :

« Je ne suis peut-être pas tout-à-fait à ma place, dans l'état de servitude où m'ont réduite les malheurs d'une famille jadis plus fortunée ; mais j'ai réfléchi sur mon sort, et, le sentant plus fort que moi, je me suis décidée à plier sous lui.

» Le hasard me fit rencontrer M. De... chez une dame *comme il faut*, à laquelle j'étais adressée pour entrer à son service. Elle me loua sur mon air d'éducation et de décence, se récria que je sentais mon bien, me demanda si je savais lire et écrire, apprit avec joie que j'étais même forte dans ces deux parties ; que le linge, la dentelle, les petits talens nécessaires aux jeunes personnes, je les avais cultivés avec soin; elle me félicita beaucoup, et termina par me dire qu'il lui était impossible de me prendre ; mais qu'elle me chercherait

parmi ses connaissances une place qui, à coup sûr, me conviendrait.

» M. De.... qui avait écouté très-attentivement tout l'entretien, le menton appuyé sur sa canne, et ses gros yeux immobilement fixés sur moi, prend tout à coup la parole, et dit: « Mais, sans aller si loin, si mademoiselle veut, j'ai une condition toute prête à lui offrir, et je la crois convenable à tous égards. » — « Ah, ah! voyons, dit la dame. » — « Eh mais! je donnerai mademoiselle à ma femme, cela n'est pas plus fin que cela. » — « Comment? dit la dame; mais je n'y pensais pas, ou, pour mieux dire, j'ignorais..... Est-ce que madame De.... a besoin d'une femme de chambre? » — « Eh! mais assurément. Vous ne savez donc pas une chose? Elle m'a chassé de chez moi, ma femme, c'est-à-dire, de la campagne. Elle m'a confiné à Paris, et cela vous ne devineriez jamais pourquoi; parce que.... oh! c'est trop risible.... parce que.... elle trouve (toujours riant à se tenir les côtés), elle trouve....que je suis....que je suis trop..... trop....je ne sais en vérité pas comment diable vous tourner cela....elle trouve que je suis trop....*trop mari*, là, puisqu'il faut

vous le dire. » — « Comment, *trop mari!* dit la dame d'un air sérieux et pincé. Qu'est-ce que cela signifie, *trop mari?* » — « Cela signifie trop jeune homme, trop sémillant, trop exigeant, là, tranchons le mot: hein! vous l'entendez à présent? » — « Pas beaucoup, je vous assure. » — « Enfin, que vous l'entendiez ou non, cela n'en est pas moins vrai. Et vous, ma belle enfant, l'entendez-vous? Elle rougit et elle sourit. Allons, c'est une brave fille, je vois qu'elle est au fait. Ainsi donc, ma chère, si ma proposition vous plaît, j'ai une voiture là-bas, nous allons partir sur-le-champ, et je vais vous présenter. » Je consultai les yeux de la dame, qui m'assura que je ne pouvais rien faire de mieux. En conséquence, je partis avec M. De... pour cette maison, où j'eus le bonheur de plaire également, et dans le même sens, au mari et à la femme. » — « Également et dans le même sens! » répétai-je tout étonné. — « Oui, mon cher monsieur, également et dans le même sens. Cela vous paraît singulier, mais vous allez le comprendre.

» Quelques jours après mon entrée ici, madame m'envoya à Paris chez monsieur,

pour lui porter les légumes, les fruits et toutes les provisions dont les maisons de campagne fournissent ordinairement les maisons de la ville. M. De.... sentit une joie extrême en me voyant. Il me prit gaiement dans ses bras, m'appuya un gros baiser, badina un peu lourdement avec mon fichu, voulu rire sérieusement, fut vivement repoussé, entra en pour-parler, fit des propositions, me représenta la conduite de sa femme qui le trouvait *trop mari*, me fit sentir le besoin qu'il avait d'une petite consolation comme moi, en vint à des offres réelles, me tenta et m'arracha un demi-consentement, que je promis tout entier après deux jours de réflexion, c'est-à-dire, jusqu'à mon premier voyage. Content de ma promesse, il me laissa partir, et je revins toute rêveuse à la maison. Madame s'en aperçut, et m'en demanda la cause avec beaucoup d'intérêt. Je me gardai bien de la lui dire; mais je remarquai, pour la première fois, que madame me regardait avec des yeux extrêmement animés, et que son sein palpitait violemment. Ignorant absolument ce que cela voulait dire, je ne pouvais demander aucune explication, et je devais attendre

qu'elle vînt d'elle-même. Elle ne me fit pas languir. Apparemment que la bonne dame ne pouvait plus y tenir; car, dès l'après-dînée de ce jour, elle me fit passer dans l'oratoire où nous sommes, me tint cinquante discours plus bizarres, plus embrouillés les uns que les autres, sur la dévotion, sur l'amour du prochain, sur l'indulgence et les secours qu'on se devait mutuellement. Elle accompagnait son sermon de baisers sur mes joues, sur mon cou, sur le haut de ma gorge; vantait mes charmes, risquait des attouchemens que je souffrais par timidité d'une part, et par plaisir de l'autre; prenait ma main, la posait sur son sein, etc. En un mot, elle parvint tellement à me mettre en feu, que si elle n'eût pas procédé très-vite d'elle-même au dénoûment de cette brûlante scène, j'étais fille à en faire les avances. Elle m'épargna cette démarche embarrassante, se saisit de la discipline, m'entraîna, passionnée, dans l'oratoire; me fit mettre à genoux au prie-dieu; me souleva mes vêtemens jusqu'à l'endroit favorable à ses désirs; se jeta sur les parties qui s'offraient sans voile à ses yeux; les dévora de baisers, de caresses si enivrantes, qu'épuisée

de volupté, je perdis la force de me soutenir. Je tombai sur le côté; elle se hâta de détendre le prie-dieu; se débarrassa de ce qui l'incommodait le plus; vint s'étendre auprès de moi; donna à ses mains tout l'essor qu'elle voulut; permit aux miennes les mêmes libertés avec elle; eut la bonté de les guider dans leur route; et nous passâmes plus d'une heure dans un un tel état de délire, dans des convulsions si ravissantes, si multipliées, que l'extase se changea en léthargie, et que nous tombâmes sur le sein l'une de l'autre, dans un état tout-à-fait semblable au néant. Je ne sais combien j'y restai; je sais seulement qu'elle en sortit la première; et je me réveillai, la trouvant occupée à me faire, pour me rendre à la vie, ce qu'elle avait fait pour me la faire perdre: elle réussit aussi bien à l'un qu'à l'autre; et enfin, nous étant levées, nous cherchâmes à nous donner mutuellement les secours nécessaires pour réparer le désordre effroyable de notre ajustement; ensuite nous eûmes recours à des restaurans, dont je confesse n'avoir jamais eu de ma vie plus grand besoin.

« Vous comprenez bien que, depuis ce

moment, madame et moi nous fûmes inséparables, et les meilleures amies du monde. Il s'est établi entre nous une confiance illimitée. Elle sait toutes mes affaires, et je connais toutes les siennes. Elle m'a avoué son penchant pour vous, et m'a tellement fait votre éloge depuis avant-hier, que je l'ai contrainte à m'avouer votre initiation dans nos mystères. Je n'ai rien laissé voir que beaucoup de joie de son bonheur, mais j'ai pris tout bas une petite résolution. Il ne sera pas dit que que madame De... sera heureuse toute seule; et peut-être son joli petit ami ne dédaignera-t-il pas d'être le mien. » A ces mots, elle cache son charmant visage dans mon sein, en me liant tout le corps de ses deux beaux bras.

Il y avait une heure que le démon d'amour s'agitait et fermentait dans mes veines embrasées. N'étant plus maître d'une effervescence dont j'avais craint un résultat prématuré et inutile, au moins pour l'un des deux, je m'empare de Juliette, qui ne fait nulle résistance; elle-même court se placer à l'autel, y courbe sa tête en victime résignée, et attend, avec un doux frémissement, le trait qui va la pé-

nétrer. Elle est bientôt atteinte de ce trait, qui ne s'est pas plutôt perdu dans ce charmant abîme, que toute la rosée d'amour s'élance bouillante jusqu'au fond du calice enflammé. Elle s'y mêle à grands flots au nectar impatient qui n'attendait que sa présence pour rompre les digues qui retenaient son brûlant essor. « Ah ! dit Juliette en revenant à elle, et poussant un profond soupir, l'heureuse Juliette n'a plus rien à envier à son heureuse maîtresse. » L'heureuse Juliette ne perd pas de temps. Extrêmement curieuse, excessivement caressante, elle s'empresse de me débarrasser de tout ce qui pouvait gêner sa vue amoureuse : elle dépouille son jeune ami. A chaque découverte, un éloge, un baiser, une caresse pénétrante ; tous les petits présens que je tenais de la nature passèrent en revue tour à tour, et reçurent tour à tour un touchant hommage. Que si l'aimable et sensible Juliette s'occupait avec quelque satisfaction à détailler ainsi le bien qu'elle venait de conquérir, je prie mes bonnes amies de croire que je n'étais ni moins curieux, ni moins occupé à voyager qu'elle. Oh ! que de charmes au-dessus des éloges et du pinceau ! Ici c'est

une gorge dont la forme donne une idée de celle de Vénus ou d'Hélène : son élasticité seule disait qu'elle n'était pas de marbre : elle en avait tout le poli et toute la fermeté. Je m'embarquerais dans une entreprise trop difficile, si je voulais décrire ce corps charmant dans tous les détails de ses perfections : elles étaient innombrables, et jamais la nature n'avait été si libérale de ses divins trésors. Je m'arrêterai, avec la permission de mes lecteurs, sur une seule de ces beautés, que le ciseau et le pinceau se sont plu à retracer de tous temps avec une espèce d'acharnement érotique et de défi mutuel, à qui l'emporterait dans le rendu de cette portion si séduisante du corps des femmes. Je veux parler de ces délicieux contours de reins, des hanches, et de tout ce qui forme le prodige connu sous le nom de Vénus *Callipyge*. Si ce chef-d'œuvre eût été à refaire dans le temps dont je parle, je puis affirmer hardiment que Juliette en eût offert l'admirable modèle; et malgré cet amour singulier de madame De... pour une jeune fille, amour qui, je l'avoue, arrivait avec peine jusqu'à mon intelligence, j'ai pourtant fini par concevoir que, de quelque sexe que l'on

fût, il était en quelque façon impossible de ne pas rendre hommage à des charmes d'une nature aussi supérieure. Aussi, reprenant tous deux le cours d'une cérémonie brusquée, et plus ardens que jamais, nous épuisâmes, depuis onze heures jusqu'à une, le calice des plus inexprimables voluptés. Nous arrivâmes au dernier degré de l'anéantissement, à l'extinction absolue des forces, mais non pas à celle du désir; et nous nous promîmes bien de renouveler des entretiens dont le charme s'augmentait à nos yeux par celui de l'innocence; car, en bonne foi, nous ne voyions pas le moindre mal à tout cela; et dans le fait y en avait-il beaucoup? Nous nous aidâmes mutuellement à nous rétablir dans un état un peu présentable, et je me glissai chez moi pour aller faire ma toilette, car c'était dimanche. Juliette allait à Paris le soir, et comptait revenir le lendemain lundi au matin. Cette aimable fille avait eu la précaution de me donner un grand verre d'un certain vin de l'oratoire qui, en me rendant quelques forces, m'avait rendu aussi cette gaieté que l'on perd ordinairement avec elles: de sorte que, jusqu'à près de trois heures que la compagnie se rassem-

bla, et que l'on se mit à table, j'avais recouvré un extérieur assez ferme pour en imposer sur mes nombreuses fredaines du matin; ma mère observa seulement que j'avais l'air un peu tiré. Je rejetai cela sur l'ombre du pauvre Antoine, que je voyais toujours bordant tendrement mon lit. On voulut savoir l'histoire : elle fut contée, recontée; et on conclut en définitif que c'était le *cauchemar*. A la bonne heure, va pour le *cauchemar*; et je me mis à dévorer avec un tel appétit, que de tous les convives, les uns en furent émerveillés, les autres effrayés : ni les uns ni les autres ne pouvaient savoir que j'avais bien loyalement gagné mon dîner, après lequel, laissant tout le monde se disperser de son côté, je me coulai dans ma chambre, où je m'enfermai pour prendre un repos dont je n'avais jamais tant senti le besoin. De peur d'être troublé, j'avais prévenu ma mère, en prétextant mes deux mauvaises nuits, et j'avais sans peine obtenu son consentement.

Employons à réfléchir un peu le temps que je vais dormir. Je n'ai pas encore quatorze ans, et me voilà déjà livré aux femmes de la manière la plus prononcée

Trois femmes différentes, Manon, madame De.... et Juliette, m'ont fait connaître trois jouissances toutes différentes ainsi qu'elles. Avec Manon, volupté douce, volupté innocente et vierge, pour ainsi dire, comme elle. Oh! j'aime toujours bien Manon. Madame De.... m'ouvre une autre carrière : elle m'offre insidieusement ce qu'il m'a fallu dérober à la naïve Manon, et déjà les convulsions du délire commencent à se mêler à mes plaisirs. Survient Juliette, qui, belle, jeune, nerveuse, emportée par un tempérament de feu, franchit toutes les barrières, ne connaît plus de frein, bondit, frémit dans la carrière des jouissances, les modifie, les nuance, les multiplie, et me fait faire en deux heures plus de chemin que je n'en avais fait jusque-là. Aprésent je voudrais bien savoir ce que je deviendrai, si cela continue.

CHAPITRE VI.

Courte réflexion sur l'amour. — Retour de Juliette. — Retour de la dévote. — Entrevue nocturne.

Tandis que je suis un moment en repos, profitons-en pour répondre à certains discours que j'entendis d'ici.

« Ah çà ! mais, dit quelqu'un de mauvaise humeur, un de ces êtres atrabilaires dont le front ne s'est jamais déridé, dont le cœur ne s'est jamais dilaté au récit d'une petite anecdote galante, « est-ce pour nous entretenir de toutes ces fariboles, nous conter toutes ses folies de jeunesse, et nous dire qu'il fit de l'amour l'affaire essentielle de sa vie, que l'auteur a pris la peine de l'écrire ? »

Précisément, très-cher censeur. L'affaire essentielle de ma vie fut l'amour ; j'écris ce que je me suis imposé, et ce que j'ai promis. Je vous répète qu'il vous est très-permis de ne point me lire, mais que je me suis cru très-permis d'écrire. L'histoire de la vie d'un homme ne peut être que l'histoire de ses passions. Or, dans le nombre des passions de l'homme, quelle est celle dont les effets sont plus piquans,

plus variés, plus touchans, plus comiques ou plus terribles tour à tour, que celle de l'amour ? Quelle est la passion la plus universelle ? Tout le monde n'a pas connu l'orgueilleux délire de l'ambition ; tout le monde n'a pas traîné ses jours dégradés dans la fange de la crapuleuse et sordide avarice ; tout le monde n'a pas fait de la terre un enfer pour lui, en se livrant aux épouvantables convulsions de la frénétique passion du jeu ; tout le monde, enfin, n'a pas oublié la dignité de son être en noyant sa raison, sa réputation, sa santé, dans les bachiques et dégoûtantes orgies de la débauche : mais tout le monde a brûlé plus ou moins d'encens aux autels de ce dieu si dangereux, mais si séduisant ; si traître, mais si charmant ; si cruel, mais si doux ; tout le monde a fléchi devant lui ; les plus grands héros l'ont reconnu pour vainqueur, et s'en sont fait gloire. Permettez donc que moi qui ne me piquai jamais d'être un héros, j'aime à raconter combien de fois je lui ai rendu les armes, et que je sois aussi fier de mes défaites que César de ses victoires.

Ceci dit pour n'y plus revenir, je reprends le fil de ma narration. Tout ce qui

m'était arrivé depuis le vendredi, les plaisirs inouïs dont je m'étais énivré au charmant oratoire, et madame De.... et Juliette, tout cela ne quittait pas ma mémoire. Le passé me promettait un avenir délicieux. J'allais jusqu'à me figurer que je ne manquerais pas d'être bientôt l'heureux possesseur de mes deux belles amies ensemble ; et alors, mon imagination riche et ardente enfantait et me présentait des tableaux si enchanteurs, que je ne sais si la réalité en aurait atteint le charme.

Quelques heures de sommeil ayant parfaitement bien réparé mes forces, je fis la réflexion sage que, si je voulais être toujours en état de payer de ma personne et de satisfaire des créanciers aussi avides qu'aimables, il était essentiel de me nourrir et de me reposer en proportion.

En conséquence, les bons alimens et le sommeil devinrent mes deux grandes ressources, et je me suis aperçu qu'avec ce régime salutaire, on venait à bout de bien des choses. En effet, grâces à lui, non-seulement à cet âge, mais dans tout le cours de ma vie, je me suis toujours trouvé à la hauteur des nombreuses cir-

constances de ce genre délicat, qui se sont présentées à mon courage.

Nous avions, à une demi-portée de fusil de la maison, des voisins on ne peut plus aimables : c'étaient monsieur et madame Del...ne. Le mari était un chirurgien répandu et justement estimé dans sa profession, qui lui avait procuré plus que de l'aisance. Sa maison avait un air d'opulence très-bien soutenu par les manières distinguées et l'excellent ton de madame Del...ne. C'était une femme d'environ trente à trente-trois ans, de la grande taille des femmes, et d'un embonpoint considérable, mais qu'elle portait fort lestement. Cette dame était très-brune de peau, et cependant sa figure était si riante, si ouverte, sa bouche garnie de perles lui donnait un air si appétissant, qu'elle plaisait même aux femmes. Ce fut chez ces chers voisins que nous fûmes invités à aller souper. L'invitation fut acceptée sur-le-champ, car il était l'heure de s'y rendre. Ce repas vint à l'appui de mon plan. Il était excellent, et j'y pris des forces pour deux ou trois séances à l'oratoire. Et qu'on n'aille pas croire que c'était sur la quantité, c'était sur le choix des mets que je basais

mon opération. Dire que je fus caressé, baisé, qu'on me fit chanter la petite chanson, cela va tout seul. On a bien bu, bien mangé, bien ri. Minuit sonne. Allons nous coucher.

Le lendemain je comptais sur le retour de Juliette, et mon attente ne fut pas trompée. Elle parut vers les dix heures du matin. Je la guettais de la terrasse. Nous nous fîmes des signes qui nous indiquèrent l'instant de la réunion. Ma mère était prête à partir, et ne tarda pas à reprendre le chemin de son cher Paris. Mon père partait, comme je l'ai dit, dès la pointe du jour, et je me trouvai bientôt dans cette douce liberté qui avait tant de charmes pour moi. J'en profitai sans tarder, pour me rendre auprès de Juliette qui m'attendait. Elle n'avait qu'un instant à me donner, et devait repartir sur le champ avec des vêtemens, des chiffons que madame De.... voulait mettre ce lundi même, qui était le lendemain des noces. Madame devait revenir le mardi pour faire préparer un grand festin fixé au jeudi suivant, et auquel toute la noce devait assister. Telle était la marche des opérations jusqu'au jeudi, et il me sembla

qu'elle contrariait prodigieusement la mienne. Je ne voyais pas, au milieu de tous ces embarras, le moindre jour à une pauvre petite entrevue avec l'une au moins de mes deux belles. Je fis part de mon inquiétude à Juliette, qui en rit beaucoup, et me consola en me disant qu'il y aurait moyen de s'arranger, et que personne n'était plus que moi d'humeur de perdre un moment de bonheur.

Comme nous n'en avions pas beaucoup de ces doux momens, je fis sentir à Juliette qu'il serait prudent d'en profiter. C'était son intention. Je l'aidai à la hâte à faire le paquet de madame; ensuite nous passâmes à l'oratoire, où Juliette me dit en riant qu'elle comptait sur ma sagesse, et que ma ferveur de la veille suffisait pour lui en répondre.

« Commencez seulement, belle pénitente, par vous souvenir du lieu dans lequel vous êtes. Voici l'arme (c'était la discipline); préparez-vous à subir l'épreuve accoutumée, et mettez-vous dans la position indiquée par le recueil des mystères de ce séjour. » Elle obéit, et me demanda si elle devait elle-même écarter les voiles qui la dérobaient à mes regards. Je lui ré-

pondis que cela devrait être fait, qu'elle savait les règlemens. Alors elle souleva d'une main prompte tout ce qui formait un intermédiaire importun, et je revis ce que la nature avait pris plaisir à mouler de plus parfait.

L'orgasme de l'amour le plus fougueux s'empara de moi à cet aspect enchanteur. Je ne voulus cependant pas précipiter un instant qui n'arrive toujours que trop tôt, et amène le regret avec lui. Je me jetai avec impétuosité sur les charmes divins qui m'étaient si libéralement présentés; je les couvre de baisers calcinans; j'excite chez l'ange qui se livrait à moi les sensations les plus vives; je me plais à jouir du désordre que je fais naître; je suis tous les mouvemens, je recueille tous les soupirs, je laisse mon athlète succomber quelquefois dans la carrière, et y mourir pour y ressusciter. Enfin, quand j'ai savouré avec transport le spectacle de ceux que mes ingénieuses caresses avaient provoqués je pense à payer à mon tour le doux tribut qu'attendait impatiemment ma sensible compagne. Je lui conserve son adorable attitude; je m'élance dans le temple d'amour; et, malgré mes efforts pour retarder le sacrifice, il fallut per-

mettre à mon âme de s'enfuir de moi pour aller se rejoindre à celle de mon agissante victime qui accorda délicieusement encore un nouvel hommage à la volupté.

Ainsi nous employâmes le peu de temps qui nous était accordé. Il fallait que Juliette retournât sur-le champ près de sa maîtresse. « Quel dommage, me dit-elle que nous ne puissions pas rester ensemble davantage ! je vous aurais fait voir de bien jolies choses. » — « Plus jolies que celles que je viens d'admirer ? » lui dis-je. — « Dans le même genre; mais elles manquent de la vie qui animait celles dont vous parlez. » — « Ah voyons donc, ma chère Juliette. » — « Non, non, impossible, il est trop tard ; une autre fois que nous aurons plus de momens à nous. » — « Mais qu'est-ce enfin? » — « Ce sont des images, bel enfant. » — « Ah bien ! voyons-en une seule. » — « Méchant ! vous serez cause que je serai grondée ; je m'en veux à présent de vous en avoir parlé. » Tout en disant cela elle détacha un de ces tableaux de sainteté qui tapissaient l'oratoire. Elle tira du bord supérieur un petit morceau de bois qui se glissait dans une rainure. Un petit anneau de faveur rose se

fit voir : elle tira avec lui le carton qui couvrait le derrière du tableau, et le carton ôté laissa voir l'estampe la plus expressive, la plus nue que j'eusse jamais vue. C'était seulement la chaste scène où le père Girard, fameux jésuite, transporte la belle Toulonnaise la Cadière au ciel par un chemin vraiment céleste, quoique très-terrestre. Rien n'était comparable à la perfection de cette gravure incendiaire. Les formes superbes de la béate, le lascif de son attitude, la vérité de son extase, l'action énergique, l'ardeur luxurieuse du moine imposteur, tout était rendu avec un art bien fait pour obtenir le suffrage flatteur d'une connaisseuse, c'est-à-dire d'une dévote. J'étais à l'âge où ces sortes de peintures jettent dans tous les sens un trouble involontaire, et de profondes racines dans l'imagination. Je ne connais rien de plus dangereux ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'impression une fois reçue reste à jamais ineffaçable.

Juliette, pressée de se rendre à son devoir, m'arracha des mains la vénéneuse estampe, et la raison faisant entendre enfin sa voix tardive, je permets à Juliette de partir, couverte de mes plus tendres baisers.

Le lendemain madame revint, comme il était convenu. L'entrevue fut ce qu'elle devait être de part et d'autre. Après quatre mortels jours de jeûne pour elle, il est clair que ses besoins étaient grands; mais par bonheur mes forces ne le furent pas moins ; et d'ailleurs elle m'apprit elle-même le secret (dont je me doutais déjà) de les ménager, sans nuire pour cela au plaisir ; . même ce secret ne pouvait que l'augmenter en reculant l'instant.

Il parut doux à ma belle dévote de passer une nuit entière dans mes bras, et voici ce qu'elle imagina pour y parvenir : rien n'était plus simple. Après une délicieuse séance à l'oratoire, où elle se doutait bien peu que Juliette et moi avions fait deux stations mémorables, elle m'invita à faire un tour de jardin. Quand nous fûmes arrivés à la petite porte qui donnait sur la campagne (car chacun des trois jardins voisins avait ce petit débouché), elle me demanda en riant si je serais bien aise de passer une nuit avec elle. Je ne sais quel feu subit parcourut tout mon corps à cette question. « Est-ce une plaisanterie? » — « Non. » — « Si vous ne plaisantez pas, belle dame, pouvez-vous dou-

ter de mon bonheur en pareille circonstance? » — « Eh bien! dit-elle, ce sera cette nuit même. Pouvez-vous sortir de chez vous la nuit? » — « Rien ne m'empêcherait en cas de volonté. » — « A quelle heure se couche votre maman? » — « A dix heures et demie au plus tard. Elle revient de Paris, elle est fatiguée; moi, quand je lui ai souhaité le bon soir et qu'elle s'est renfermée, ou je me couche moi-même, ou je vais me promener au jardin. » — « C'est bon : et vous avez la clef de la petite porte? » — « Elle reste toujours en dedans à la serrure. » — « A merveille. Vous ne prévoyez pas d'obstacles pour cette nuit? » — « Aucun que je sache. » — « Eh bien! voilà la clef de cette porte-ci : vers onze heures je vous attends à l'oratoire; que je laisserai ouvert et sans lumière. Si vous pouvez venir plus tôt, tant mieux. Vous voyez comme ces deux portes sont voisines : vous n'avez pas six pas à faire. Ainsi je vous attends. Demain, un peu avant le jour, vous vous en irez par le même chemin. Surtout vous prendrez garde de faire du bruit. » J'étais trop ému, trop enchanté pour pouvoir répondre; je me contentai de la fixer avec la

larme du bonheur dans mes yeux satisfaits. Je reçus en silence la clef bienheureuse. Nous fîmes encore un tour ou deux presque sans parler. Nos cœurs étaient trop pleins ; et, s'il faut le dire, l'espoir enchanteur de nous réunir bientôt au centre de la plus complète félicité, semblait exciter secrètement en nous le besoin de nous quitter pour un moment. C'est ce que nous fîmes après bien des regards, bien des serremens de mains, et quelques baisers, mais modestes et presque froids. Nous ne voulions rien dérober de leur charme à ceux que nous promettait une nuit entière de libre jouissance. Je rentrai rêveur, accompagné de ma fidèle imagination, qui cette fois, malgré toutes ses exagérations et sa prodigalité, vit se réaliser tous ses rêves, quelque brillans qu'ils eusssent été.

Ma mère, plus fatiguée que de coutume, se retira à dix heures ; et, le silence le plus profond s'étant emparé de toute la maison une demi-heure après, il me fut permis de voler où l'amour m'attendait.

Essayer de décrire la nuit d'une dévote avec un jeune homme de quatorze ans qui respire la volupté par tous les pores, c'est

une entreprise que je n'aurai pas l'audace de tenter. Je dirai seulement que le lit est le vrai trône de l'amour, et le digne théâtre de ses plaisirs. Cette nuit seule m'a dispensé de toute instruction, de toute leçon ultérieure. C'est là que j'ai appris à connaître jusqu'aux plus délicats raffinemens de l'art de la jouissance; car il ne faut pas s'y tromper, c'en est un. La nature préside à l'union des sexes, et peut y présider seule; mais j'ai appris, dans cette délicieuse nuit, que la nature livrée à elle-même se trouverait réduite à bien peu de chose sans les ressources offertes, ou pour mieux dire imaginées par ces prêtres ingénieux de Vénus, qui trouvent le secret de tenir toujours tendus des ressorts prêts à se relâcher, et d'entretenir dans une veille voluptueuse un corps que l'excès même de la volupté semble forcer au sommeil. Oh! que de mystères m'ont été révélés! ô dévote adorable! dis-moi, dis quelle est la partie de ton individu ou du mien qui n'a pas reçu les divins stigmates de l'amour! Est-il une seule retraite où sa flamme dévorante n'ait pénétré? Tes doigts de rose ont-ils assez parcouru et titillé mes membres jeunes et sensibles? mes mains

ont-elles respecté aucun de ces asiles, de ces nids d'amour où j'aurais voulu m'absorber tout entier? Quelle est la place de nos deux corps, qui n'en faisaient plus qu'un, où nos bouches n'ont pas laissé la trace et l'empreinte de nos baisers dévorans. Oh! cette source embrasée, comme elle était inépuisable! oh! cette fournaise de volupté, comme elle était ardente! et ces entretiens qui remplissaient les intervalles d'un bonheur, trop surnaturel pour être long-temps soutenu, comme ils étaient suaves! les corps se reposaient: c'était le tour de la jouissance des âmes. O nuit, mémorable nuit! ton délicieux souvenir arrêtera mon dernier soupir sur mes lèvres glacées; grâces à toi je vivrai quelques instans de plus.

La fatigue enchaînait mes sens et les livrait enfin au repos; la prudence rouvrait mes yeux qui se fermaient machinalement, et ma belle, qui avait encore bien plus de ménagemens à garder que moi, m'avertit qu'il fallait penser à nous séparer. Ce ne fut pas sans nous munir tous deux de bons restaurans qui étaient tout préparés, et sans nous promettre que cette nuit ne serait pas la dernière. Elle

ne le fut pas en effet : mais, hélas! elle eut bien peu de compagnes. Le moment fatal approche : un monstre va souffler sur l'édifice de notre bonheur, et le détruire de fond en comble. Mais attendons les événemens sans les précipiter : quand ils sont fâcheux, ils ne viennent toujours que trop tôt.

Ce fut tout ce que je pus faire que de rassembler assez de forces pour me traîner jusqu'à mon lit, où je ne fus pas plutôt arrivé, sans accident, qu'un sommeil léthargique s'empara de moi, et ne me quitta qu'à plus de midi.

Ma mère, partie dès le matin à son ordinaire, n'avait pu prendre aucune inquiétude de ce long sommeil auquel je n'étais pas habitué ; mais nos bonnes gens de jardiniers et ma chère Catherine commençaient à s'alarmer tout de bon, lorsque mon réveil, ma fraîcheur et mon appétit les rassurèrent entièrement sur le compte de M. petit homme, dont ils étaient loin de soupçonner la jolie petite conduite nocturne.

Rien de neuf jusqu'au jeudi matin, jour où la noce, comme je l'ai dit, se rassemblait à la campagne de M. De.... Personne

ne s'attend sans doute que j'en serai de la noce, moi ; ni moi non plus : eh bien ! j'en serai pourtant, ainsi qu'on va le voir.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la dévote. — Repas de noces. — Projet.

Il était à peu près dix heures du matin lorsque M. De.... arriva à la campagne en voiture. Il apportait une foule de choses exquises, et de première nécessité dans un repas qui devait être splendide. Je n'ai jamais été gourmand ; je ne dissimulerai pas cependant que je convoitai un peu toutes ces denrées succulentes, ces pâtés, jambons, langues fourrées, dindes aux truffes que je voyais passer sous mon nez qu'ils embaumaient, et je me disais tout bas : « Oh ! qu'on est heureux d'être de noces ! »

Comme j'étais sur le pas de ma porte à voir débarquer tout cela, M. De..., qui présidait au transport, faisait gaiement la belle conversation avec moi, mais ne me disait pas que j'en aurais ma part. Le cher homme n'en savait pas grand'chose lui-même : un coup d'œil joyeux et significatif de Juliette, qui allait et venait pour

porter tout, avec Guillaume, de la voiture à la maison, me dit bien quelque petite chose, mais pas assez pour que je comprisse tout. C'était un signe de tête, comme qui dirait : « Venez à la maison. » Ce n'était pas cela ; ce signe voulait dire : « Vous viendrez à la maison. » Quand tout fut déballé, les denrées, les vins, les liqueurs, etc. Je rentrai au logis, et trouvai ma mère qui se disposait à partir. Elle me disait en effet adieu, lorsqu'on annonce M. De...., qui, après les politesses d'usage, dit à ma mère avec beaucoup d'empressement : « Madame, j'ai une grâce à vous demander au nom de ma femme et au mien. » — « En quoi, monsieur, serai-je assez heureuse pour vous obliger ? » — « Il s'agit, madame, de vouloir bien nous accorder monsieur votre fils. Il y a aujourd'hui grande compagnie à la maison : votre aimable jeune homme, dont nous avons parlé à nos convives, est généralement désiré ; et, si vous voulez bien nous le confier, soyez sûre, madame, que nous en aurons tout le soin imaginable. »

Il ne faut pas demander l'état de mon cœur à cette charmante invitation : il était si plein de joie, que je restai muet, et que

ma mère fut obligée de me dire : « Eh bien ! mon ami, est-ce que vous n'entendez pas l'honneur que vous font monsieur et madame De.... Je retrouvai la parole, et assurai M. De... et son obligeante épouse de toute ma reconnaissance, ajoutant que ce jour serait un des plus beaux de ma vie, si ma mère consentait à me laisser profiter de l'honneur qu'on voulait bien me faire. Ma mère répondit en femme spirituelle, donna son consentement, me recommanda ma toilette et la sagesse, fit sa révérence à M. De.... et partit. Celui-ci me prit la main, me baisa sur les deux joues, et me dit que Juliette viendrait me chercher quand il serait temps.

Oh! pour le coup, j'avoue que cette bonne fortune imprévue pensa me tourner la tête. On m'aurait pris pour un fou, à voir les sauts, les gambades, les contorsions que m'arrachait la joie; et dans la vérité, le plaisir que je me promettais n'était pas de la classe ordinaire des plaisirs d'un enfant. J'allais dîner avec qui, et peut-être à côté de qui, d'une femme adorable devenue la mienne par sa bonté et son indulgente complaisance. Quinze ou vingt personnes, et pas une seule dans la

confidence ! Un bon mari qui va combler d'attentions, d'éloges et de caresses, le petit serpent qui s'est glissé dans le sanctuaire conjugal, et s'est emparé de tous ses droits. Oh ! en vérité, en vérité, je vous le dis, tout cela me paraissait bien drôle ; et notez que je n'y entendais point ou peu de malice. Heureux âge que le mien ! A portée de toutes les jouissances, à l'abri de tous les soupçons, conduit au bonheur par ceux mêmes que ce bonheur eût pu offenser, parce qu'on était regardé comme sans conséquence. Ainsi M. De... m'amenait de lui-même à sa femme, et ne se doutait guère du plaisir qu'il lui faisait. Elle m'a avoué que c'était la première fois qu'elle avait éprouvé pour lui un sentiment de reconnaissance. Or, c'était à la fine et spirituelle Juliette que nous devions, madame De.... et moi, la douceur de cette réunion inattendue. La friponne, qui avait bien plus de crédit sur M. De.., qu'elle n'avait voulu me l'avouer, et qui avait payé ce crédit-là ce qu'on sent bien qu'il devait valoir pour un homme de sa trempe, lui avait dit en riant : Savez-vous, monsieur, que vous devriez faire une chose bien faite ? » — « Quoi donc, mon

enfant? » — « Et qui, j'en suis sûre, ferait grand plaisir à madame. » — « Ah, ah! Et qu'est-ce que c'est, voyons? » — « Ce serait d'inviter notre jeune voisin à être du repas de noces : il est tout aimable; il est très-poli, très-bien élevé; il a de l'esprit; il chante comme un ange, et je suis sûre que madame, ainsi que toute la compagnie, serait charmée de l'avoir. » — « Eh mais! tu as raison, ma fille, tu as ma foi raison; c'est un enfant charmant tout-à-fait, en vérité; il est gai, il est gentil; il m'amusera beaucoup. Allons, voilà qui est dit; je m'en vais demander à madame si cela lui fera plaisir. » — « J'en réponds, monsieur; ménagez-lui plutôt le plaisir de la surprise, elle vous en saura plus de gré. » — « Fort bien! en ce cas, je m'en vais donc le demander à madame sa mère. » — « Oui, et ne perdez pas de temps, car je crois qu'elle ne tardera pas à sortir. » Ce qui fut dit fut fait. C'était un plan concerté entre madame De.... et Juliette. La maîtresse, qui brûlait de m'avoir, n'osait pas prendre sur elle de faire la demande; elle avait chargé sa femme de chambre de la commission, et celle-ci,

de son côté, charmée de l'aventure, s'en était acquittée à merveille.

J'espère qu'on n'est pas inquiet du soin que je mis à ma toilette : c'était le cas ou jamais du vers de Sangaride; et ce jour était en effet un grand jour pour moi. Une justice à rendre à mes parens (entr'autres), c'est le soin qu'ils avaient que mes vêtemens fussent toujours non-seulement très-propres, mais même distingués. Je me rappellerai toujours de mon costume de jour-là; et je l'ai souvent renouvelé depuis, à différentes époques de ma vie. Ce sont des minuties, mais presque nécessaires. On décrit bien l'accoutrement d'un héros ou d'une princesse dans un roman et dans une grande occasion; on peut bien, dans une histoire véritable et un jour de repas de noces, parler de l'habit que l'on avait ce jour-là. Voici donc comme j'étais arrangé. D'abord ma queue, très-épaisse et très-longue, était proprement couverte d'un beau ruban de soie noir à gros grain, par ma bonne Catherine, cette partie de ma toilette étant exclusivement de son attribution : mes cheveux, que je roulais tous les soirs, n'étaient confiés qu'à moi, et je puis dire que,

par un goût naturel et sans art, je les arrangeais de manière à ce que le plus habile perruquier n'aurait pas réussi à me coiffer mieux. Un joli escarpin tout neuf, de peau de chèvre bien luisante, était attaché à mon pied, que j'avais très petit et qui s'est conservé tel, par une brillante boucle de diamans (c'était la mode alors). Ma petite jambe, bien formée et assez robuste pour mon âge, était enfermée dans un beau bas de soie blanc bien tiré, où mon jeune mollet se plaisait beaucoup. Une superbe étoffe de soie, connue alors sous le nom de hollandaise, me faisait un haut de chausses, couleur de chair, parfaitement tendu sur ma cuisse passablement ronde et potelée, et ne faisait pas le plus petit pli. J'ai toujours beaucoup surveillé cette partie de l'habillement masculin. Une belle chemise de demi-Hollande, avec de la très-jolie valenciennes, ne gâtait rien à l'ensemble que complétait une veste de cannelée blanc de crême, brodée en point de chaînette et excessivement propre, laquelle veste était recouverte par un habit de gourgouran bleu de Prusse, couleur très-distinguée et très à la mode. Un col de mousseline à gros plis était attaché avec

une boucle ovale de diamant; et me voilà de pied en cap, sous les yeux du lecteur, tel que je fus bientôt sous ceux de la compagnie qui ne tarda pas à se rassembler.

Dès que tout le monde fut à peu près arrivé, Juliette vint me chercher. J'étais seul, à me mirer, dans la salle à manger. La belle, en entrant, recula deux pas, ouvrit de grand yeux, se croisa les mains, et s'écria : « Ah, mon Dieu, comme il est joli! » Après cette exclamation, la petite folle vint se jeter dans mes bras, me couvrit de baisers, me mangea de caresses, et m'emmena en marmottant tout bas : » Ah! que madame va donc être contente! ah, que madame est heureuse! » Joubliais de dire que j'avais fait faire un beau bouquet, que je laissais comme un étourdi; je courus vite le reprendre et rejoignis Juliette, qui se hâta de m'introduire, et resta un instant à la porte pour être témoin de la réception qu'on me ferait. Elle fut telle que mes amis et moi pouvions la désirer. Après avoir salué modestement toute la compagnie qui s'était levée, je m'avançai avec mon bouquet vers madame De...., à qui je dis, en regardant une jeune et charmante personne, qui me parut être la mariée : « Dai-

gnerez-vous, madame, assurer le succès de mon hommage, en veuillant diriger mes pas vers l'aimable personne à laquelle il me tarde de l'offrir! » Mon petit compliment fit son effet. Je fus présenté à la jeune mariée, qui accepta mon bouquet, et le paya d'un baiser. Je passai de main en main. Toutes les dames m'embrassèrent, ainsi que madame De.... qui se garda pour la dernière, et me fit asseoir à côté d'elle. Jamais je ne l'avais vue si radieuse; elle me questionnait sur des choses délicates, semblait se plaire à mes réponses, et paraissait fière de son petit *oratorien.*

Quelques momens après mon arrivée, on avertit qu'on était servi. Tout le monde passa à table, où M. De... exigea que je fusse à côté de son épouse, pour raisons à lui connues, disait-il. Or, ces raisons étaient que, comme nous devions chanter au dessert de jolis duos à la mode, il était essentiel que je me trouvasse à côté de ma chanteuse. Cela était merveilleusement vu, et pour mon compte j'en fus fort aise, tant pour le plaisir d'être si près d'une belle femme toute à moi, que pour les attentions, les petits soins, et les bons morceaux qui allaient m'être prodigués.

Un coup-d'œil rapide sur la compagnie composée de dix-sept personnes, y compris M. et madame De... et moi, dont je ne dirai rien : nous sommes connus tous les trois.

Je commence par la mariée, jeune femme de seize ans environ, grande, bien faite, figure de vierge, un peu pâle, œil doux, ensemble plein de candeur. Elle parlait peu et bien, et tout son maintien respiraitla bonne éducation et l'innocence. On pouvait parier pourle bonheur de son époux.

Cet époux paraissait avoir vingt-sept à vingt-huit ans : il était d'une moyenne taille, bien tourné, l'air très-posé et très-décent. L'amour le plus tendre et le plus délicat semblait être le sentiment qu'il avait voué à sa jeune compagne. Il ne la perdait pas de vue : on l'avait placé à côté d'elle, en faveur de la nouveauté de leur lien. Il interrogeait ses yeux, ses moindres gestes, voulait deviner tous ses besoins; et c'est bien là où j'ai pu connaître ce qu'on appelle les petits soins. Cet aimable couple semblait fait l'un pour pour l'autre, et il est vraisemblable qu'au moins cela aurait fait un exemple de plus

des mariages heureux. Ils avaient chacun les papas, les mamans, les oncles, les tantes, plus quelques amis, tous bonnes gens, qui étant, à ce qu'il me parut, dans les affaires, en avaient l'opulence et le ton, c'est-à-dire, pas grand esprit, de la gaieté un peu lourde, et en total de la bonhomie.

Le dîner fut superbe. La somptuosité cette fois se trouva réunie à la grâce, à l'élégance. Tous les mets étaient fins et recherchés; les vins exquis, et de tous les pays comme de toutes les couleurs. Enfin on arriva au dessert, c'est-à-dire, aux bienheureuses chansons. Chacun paya son tribut comme il put : personne n'en fut exempt. Mais quand ce fut le tour de madame De... et le mien, comment peindre le ravissement de toute la société, et surtout celui de Juliette, cachée dans un coin de la salle à manger, mais pas assez pour échapper à mes regards furets? Il courait en ce temps deux duo charmans, qui mériteraient bien encore aujourd'hui la vogue prodigieuse qu'ils avaient alors. Ils étaient un peu scabreux pour une dévote; mais la circonstance donnait, à l'un des deux sur tout, un piquant tel que madame De... ne put se refuser à les chanter avec moi.

Le premier était ce joli duo entre deux jeunes nonnes, dont l'une croit voir souvent rôder près du dortoir un moine noir. Il commence par ces mots :

> Ma chère Ursule,
> J'ai du scrupule, etc.

Nous le chantâmes, à la grande satisfaction des auditeurs et de notre amour-propre qu'on enivra d'applaudissemens.

Le second, plus analogue aux mystères de l'oratoire, était ce fameux duo parodié d'un charmant motet de Clérambault.

> Est-il endormi,
> Ton maudit mari? etc.

Si le premier nous avait fait honneur, oh! celui-ci emporta tous les suffrages; et, quoiqu'un peu long, il nous fallut consentir à le répéter. Mais, ce qu'il y avait de plus plaisant, c'était M. De... qui s'extasiait vers la fin à ces mots :

> Quel enchantement,
> Quel ravissement
> Pénètre mon âme!
> Suspends, ah! suspends....
> Non, il n'est plus temps....
> Partage ma flamme.

Il est vraisemblable que je mettais beau-

coup de vérité dans ces passages; car mon bon mari, se tenant les côtés à force de rire, criait à tue-tête : « *Bravo, bravissimo!* en foi d'honnête homme, on dirait qu'il y est. Ah! le petit gaillard! comme il entre dans la passion! Ah bien, ah bien! laissez-le faire, allez : il ira loin, c'est moi qui vous en réponds, je m'y connais; car à cet âge-là.... Enfin suffit. »

Il faut convenir que, pour ceux qui étaient dans la confidence, les exclamations et les réflexions du patron étaient vraiment comiques. Madame De... me serrait le genou avec le sien, et nous avions bien de la peine à nous empêcher de rire, ainsi que Juliette, qui, dans son petit coin, ne perdait pas un *iota* de cette scène burlesque. Enfin on leva le siége très-tard. Quelques personnes proposèrent la danse, et nous frémîmes, ma belle et moi; mais d'autres, plus sensées, représentèrent la fatigue d'une maîtresse de maison qui a fait les honneurs à une aussi nombreuse compagnie, et le besoin qu'elle devait avoir de repos; ensuite les affaires du lendemain, et quelques autres bonnes raisons qui déterminèrent tout le monde à se retirer peu de temps après. Chacun composa ses voitures : M. De..

se vit dans la nécessité d'en envoyer chercher une, dans laquelle il se chargea de reconduire quelqu'un. Il prit Juliette à part pour lui recommander sans doute de venir le lendemain de bonne heure à Paris. Tout le monde partit, et je restai enfin seul avec mes deux belles amies.

La femme de chambre se retira après quelques mots sur la fête, et sur la manière dont elle s'était passée. Comme je la regardais aller avec une sorte de complaisance, madame De..., qui m'observait, me dit malignement : « Elle est assez bien, la petite Juliette; qu'en pensez-vous mon ami? — « Mais, répondis-je nonchalamment, et me doutant du piége, elle ne me paraît pas mal. » — « Et serais-tu bien aise de t'assurer de ce qui en est ? » me dit-on dans le tuyau de l'oreille. — « Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là ? » — « Ce n'est point une plaisanterie. Juliette est une jolie fille; mais elle est bonne fille aussi. Je m'aperçois qu'elle est folle de toi : je l'aime beaucoup moi-même, et pas plus tard que cette nuit, nous pourrons défier l'univers entier en bonheur. »

A peine pouvais-je croire ce que j'entendais : un baiser bien amoureux sembla me

confirmer la vérité de la promesse, et tous les tableaux que mon imagination s'était déjà faits de cette double et simultanée jouissance que j'avais osé espérer, se retracèrent à mon esprit avec tant de charmes, que déjà je franchissais, par la pensée, l'espace qui me séparait du fortuné moment. Ce qui me flattait le plus, c'est que le repos absolu du mercredi, et les excellens alimens dont j'avais prudemment usé pour remonter mes fibres au ton convenable, m'assuraient que je serais digne du bonheur qui m'était offert. Seul contre deux athlètes qui ne manquaient à coup sûr ni de forces, ni de courage, un autre peut-être se fût défié de lui, et eût craint d'entrer en lice. Non pas moi; il me tardait que cette charmante lice fût ouverte; et je me promettais bien de m'y comporter de manière à ce que mes deux jolies adversaires ne perdissent rien de la bonne idée qu'elles avaient jusqu'alors pu concevoir de moi. Que je connaissais mal les projets de madame De.... et les femmes!

Il était décent que je me retirasse auprès de ma mère. Il nous tardait également, à elle de savoir des nouvelles de la fête du jour, et moi de lui en donner. Je rentrai

donc, et m'avançai pour l'embrasser; mais, comme Juliette, elle recula deux pas, et me dit en souriant : « O mon bon ami! comme te voilà beau! » On dira tout ce qu'on voudra, le petit amour-propre maternel n'est pas fâché de pouvoir trouver juste matière à ses petites jouissances. Ma mère m'embrassa avec une tendressse qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme : elle me toisait des pieds à la tête. « Très-bien, disait-elle. T'a-t-on trouvé bien arrangé? » — On a eu cette bonté-là, maman. » — « Baise-moi, mon petit homme. Il est certain que si tu veux, tu seras un jour un assez joli garçon. » — « Oh! je ne demande pas mieux, ma bonne maman; et comment faudra-t-il faire? » — « Joindre un bon cœur à une jolie figure, un fond de douceur et de sagesse à un extérieur aimable, et tu verras que tes jours seront heureux, parce que tu seras à la fois aimé et estimé. » Ainsi parlait à son fils cette tendre mère, qui méritait d'être mieux écoutée. Je lui tins compagnie à souper. Je mangeai peu, et je la reconduisis à son appartement.

CHAPITRE VIII.

Piége évité. — Le capucin. — Tout est découvert. — Fin de l'histoire de la dévote.

Il faut avouer que j'étais dans un âge bien dangereux et bien exposé. L'amour-propre, la passion des femmes, la crédulité, l'irréflexion, l'inexpérience, m'environnaient ensemble, ou tour-à-tour, de mille écueils, contre lesquels je devais échouer et me briser à chaque instant. Par exemple, n'allais-je pas me perdre à jamais cette nuit-là même, si une lueur de raison venant subitement à m'éclairer, ne m'eût découvert le précipice au moment même où j'allais y tomber? Emporté par l'ardeur de mon tempérament et l'exaltation d'une imagination délirante, je me figurais la possibilité du trio projeté pour cette nuit dangereuse; je ne voyais que des charmes à palper, des jouissances à varier, à raffiner, des plaisirs à accumuler; et ma tête qui, depuis quelque temps, avait pris une certaine tournure érotique, ne se remplissait plus que de chimères amoureuses, d'illusions voluptueuses; les femmes étaient tout pour moi : le nombre non-seulement n'effrayait pas ma délica-

tesse, il provoquait même mes désirs effrénés, et j'étais en bon train de prendre absolument le change sur les plus doux plaisirs de la vie, en les avilissant au point de n'y admettre que les sens et d'en écarter l'âme, qui seule peut leur donner leur véritable prix. Enfin, cette lueur de raison venant à me frapper sur l'exécution de ce projet nocturne, voici ce qu'une voix secrète me fit entendre : « Insensé que tu es, comment as-tu pu croire
» à la sincérité de la promesse de madame
» De.... et au sérieux de sa proposition ?
» Comment n'as-tu pas vu le piége qu'elle
» te tendait en te parlant de Juliette! Ne
» conçois-tu pas, qu'alarmée par quelques
» regards indiscrets que tu auras laissé tom-
» ber sur cette jeune fille vraiment jolie,
» elle ne t'a fait cette proposition que pour
» voir jusqu'à quel point elle pouvait comp-
» ter sur toi? Tu connais bien peu les
» femmes, si tu les crois capables de se
» familiariser ainsi avec l'idée d'une rivale,
» encore moins de l'admettre en tiers dans
» des plaisirs dont elles n'ont pas trop pour
» elles seules; et en supposant que, dans
» un moment de frénésie amoureuse,
» madame De... fût femme à réaliser le

» rêve qu'elle a offert à ta concupiscence, » qu'en résulterait-il? que ce serait une » femme indigne d'un seul de tes regards, » et dont le souvenir, quand tu serais ex- » cédé de luxure, te ferait soulever le » cœur. Ainsi, crois-moi, puisque ces deux » aimables femmes te plaisent et que tu » leur plais, offre-leur ton hommage, mais » séparément et discrètement. Juliette sait » tes secrets avec madame De.... mais ma- » dame De... ne sait pas où tu en es avec » Juliette : qu'elle l'ignore. Si Juliette est » en effet de la partie, observe à madame » De... tout bas, que ce partage te répugne, » et fais-toi un mérite de vouloir n'être » qu'à elle seule. Si Juliette ne paraît pas, » n'en dis pas un mot; et si l'on t'en parle, » tourne la chose en plaisanterie, ou même » plains-toi amèrement d'avoir été cru ca- » pable de te prêter à une pareille folie. »

C'est ainsi que mes quatorze ans, déjà un peu exercés par quelques aventures qui semblaient n'être pas de leur portée, commençaient à se raisonner. C'était cela qui m'occupait sérieusement en attendant l'heure de me rendre à la petite porte.

Cet heure arriva enfin, et sans plus de

difficulté que la première fois, j'arrivai à l'oratoire, où je fus reçu de même, et conduit en silence à l'autre sanctuaire.

Madame De.... très-sérieuse, m'observait avec une attention qui me confirma dans les résolutions sages que je venais de prendre, et j'attendis de pied ferme le premier choc, bien résolu à le repousser un peu mieux qu'en écolier. « Vous êtes surpris de me trouver seule, mon ami? » me dit-on avec une voix insidieuse. — « J'aurais été très-surpris de vous trouver en compagnie, répondis-je d'une voix très-altérée; je ne suis qu'un enfant, madame; mais ma candeur, ma franchise sont, ou doivent être mes sauvegardes contre les piéges qu'on pourait se plaire à me tendre. » — « Vous tendre des piéges, mon ami! Eh? qui donc, grand dieu? » — « Qui? vous-même, madame; oui, vous. Vous vous rappelez fort bien la proposition que vous m'avez faite, et la preuve, c'est que vous me demandez si je ne suis pas surpris de vous trouver seule. Eh! qui puis-je vouloir avec vous, mapame? ne me tenez-vous pas lieu de tout? Avez-vous pu porter la défiance au point de me croire si prompt à former de nou-

veaux désirs? Avoir abusé de mon âge et de sa faiblesse, pour m'exposer à un crime que ni vous, ni moi, ni personne, n'aurait pu me pardonner! Eh! où en étais-je, grand dieu! si je n'avais eu que des sens? où en étais-je si mon âme, toute à vous, se fût laissé égarer dans le labyrinthe des illusions de la volupté, qu'on suppose apparemment la seule idole d'un jeune amoureux de quatorze ans? Oh! cette épreuve, cette opinion m'humilient à un point que je ne saurais rendre. J'ai pensé de ne pas venir; mais j'ai réfléchi que si je ne venais pas, je ne pourrais pas soulager mon cœur du fardeau qui l'oppressait: j'ai donc préféré une explication à une bouderie. Je me suis échappé, je ne vous en veux plus; mais, ajouté-je avec une larme de comédie, je croyais avoir mérité un peu plus d'estime et de confiance. »

Madame De..., enchantée au fond du cœur, m'avait laissé aller jusqu'à extinction. — « Avez-vous fini? » me dit-elle. — « Oui, madame. » — « Aimable et généreux enfant, ah! viens, viens recevoir le prix de ta délicatesse. Oui, je t'ai tendu un piége, j'en fais l'aveu; mais ma ruse tourne contre moi. Viens, mon ange, viens sur

ce cœur qui t'adore, et qui se serait flétri sans retour si ta faiblesse avait succombé! » Il y avait bien des choses à dire là-dessus. Pourquoi la stimuler, cette faiblesse? Je crus plus prudent de m'abandonner à mon sort, fort content de m'en être tiré avec tous les honneurs, et je courus au champ de bataille avec une ardeur qui me présageait une ample moisson de myrtes, seul arbuste qui croisse dans ces champs de bataille-là. Cette nuit se passa plus délicieusement encore que la première. La certitude d'être uniquement aimée, donnait à madame De.... une tendresse dont elle souffrait de ne pouvoir inventer de plus fortes preuves; et cependant, que pouvait-elle imaginer de plus?

J'en reviens toujours à ma première idée sur ce genre de volupté : c'est qu'abandonné à la seule *bonhomie* de la nature, pour me servir de cette expression, ce plaisir, le premier de tous, rentrerait dans la classe des plaisirs ordinaires, tels que celui de manger quand on a faim, de boire quand on a soif. Tout cela fait grand bien, mais ne conduit point à l'extase. De même le plaisir d'amour n'aurait qu'un éclair de délire, étant restreint dans le cercle du

vœu de la nature. Mais ce plaisir est tel, et l'impression qu'il laisse est si profonde, que l idée une fois conçue par l'expérience ne s'efface plus. On passe sa vie à chercher, après avoir joui, comment on jouira davantage: l'imagination s'allume, on fait de ses recherches en volupté une étude sérieuse; c'est surtout celle des dévotes; et l'art des raffinemens venant sans cesse au secours d'une nature prête à faiblir, on se crée un ciel factice qui vous donne un avant-goût des plaisirs du véritable: on quitterait même bien difficilement le premier pour l'autre, quand une fois on y est; et voilà ce qui tue.

Pour cette fois, nous poussâmes la douce plaisanterie si loin, que le grand jour nous trouva dans les bras du sommeil, et sur le sein l'un de l'autre. Nous nous réveillons tout tremblans. Que faire? que devenir? Beau mystère! je ne doutais de rien. De quoi doute-t-on à quatorze ans? « Le grenier peut s'ouvrir par chez vous? » — « Oui. » — « En deux minutes, je suis chez moi. Ma chambre est au-dessous. » — « A merveille. » — « Nous avons encore le temps? » — « C'est assez. » — « Le baiser d'adieu? » — « Méchant! » —

« Paix ! » — « Ah ! cher ange ! » — « Adieu, ma belle.... adieu.... et puis adieu. » Je me jette à bas du lit, je m'habille en deux temps ; j'ai la clef du grenier. « On vous verra dans la journée ? » — Oui. » Je m'esquive. Le grenier s'ouvre ; je suis chez moi. Tout le monde dort encore, excepté le jardinier. Je prends le parti d'en faire autant une couple d'heures. Cela me fit grand bien, et je parus frais et dispos au lever de ma mère. Le voyez-vous ce nuage noir qui s'avance lentement du fond de l'horizon, et semble se diriger vers nous ? Il porte dans ses flancs le désespoir, la trahison, les larmes, la vengance et la fin de notre bonheur.

Vous vous rappellerez sans doute ce père Théotime, ce capucin que madame De....avait chargé du soin de sa conscience, qui était parti pour être gardien en province dans un couvent de son ordre, et qui avait bien voulu se déranger tout exprès de son chemin pour apparaître à sa pénitente, et me désigner pour son successeur.

Eh bien ! apparemment que ce bon père Théotime se repentit de son choix, car il ne fut point gardien dans un couvent

de province, et revint tout exprès à Paris pour renverser l'édifice de l'oratoire, et en dévoiler tous les mystères.

Il était à peu près trois heures de l'après-midi, le vendredi lendemain du repas de noces, lorsque je me présente chez madame De.... que je croyais seule. Guillaume m'ouvre sans me rien dire. J'entre gaîment et même familièrement, à mon ordinaire, et dès l'antichambre, sans voir encore personne, je me mets à dire : « Belle dame, je vous apporte.... », je ne sais plus quoi, car je restai immobile comme une statue en voyant ce dégoûtant capucin qui était assis de manière qu'il tournait le dos à la porte. Sa subite apparition me parut de si mauvais augure, que mon sang se glaça dans mes veines. « Ah ! madame, dis-je en m'éloignant, vous êtes en affaires ; je me retire. » Et en effet, je m'en allai. Je retournai la tête quand je fus à la porte, et je vis cet infâme caffard me lancer un regard où l'enfer était tout entier.

Je rentrai chez moi dans une agitation mortelle. Je sentais un frisson involontaire parcourir tout l'intérieur de mon individu, et je jugeai dès ce moment que nous

étions perdus. J'étais abîmé dans les plus inquiétantes réflexions, lorsque Juliette vint me prier de la part de madame de passer chez elle.

J'arrive; je la trouve à peu près dans le même désordre que moi. « Eh bien! me dit-elle, vous l'avez vu? » — « Que trop. » — « Savez-vous ce qui vient de se passer entre nous? » — « J'attends de votre bonté que vous m'en fassiez confidence. » (Nous étions seuls.) — « Il n'est plus temps de vous dissimuler, mon ami, les droits que j'ai laissé prendre sur moi à cet homme. » — « J'ai toujours soupçonné votre liaison, et (pardon) j'ai cru qu'il jouait un grand rôle dans les mystères de l'oratoire, auxquels vons avez bien voulu m'admettre. » — « Cela n'est que trop vrai, » dit-elle en rougissant. — « Je n'ai rien à vous dire, mais je me demanderai toujours avec surprise comment une femme adorable comme vous, a pu se laisser profaner par un monstre aussi hideux, aussi sale, aussi repoussant que cet infâme capucin? » — « Ah! mon ami, vous ne savez pas par quels détours adroits, par quelle marche insidieuse il a su parvenir à son but. Vous ignorez les argu-

mens infernaux dont il s'est servi pour me persuader que le ciel n'avait pas défendu à sa créature l'usage des dons qu'il lui avait prodigués; que le tout était d'en mériter la jouissance par des actes de pénitence, et surtout d'envelopper son bonheur des ombres les plus épaisses et les plus impénétrables. Vous êtes trop jeune pour connaître la logique de ces scélérats, qui se jouent de tout ce qu'il y a de plus sacré pour satisfaire leurs penchans déréglés, et qui sont d'autant plus sûrs du silence et de l'impunité, qu'ils rendent leurs malheureuses victimes encore plus coupables qu'eux, par tous les sacrifices honteux qu'ils en exigent. Tout enfant que vous êtes, vous avez la raison convenable pour m'entendre, et je me fais un devoir de vous prémunir pour la vie contre ces monstres sacrés qui vous conduisent aux abîmes de l'enfer par le chemin auguste du ciel. Au reste, ce n'est pas pour m'éendre sur ce triste sujet que j'ai désiré de vous voir. Le misérable paraît avoir deviné notre secret. Il a voulu me parler de nos anciennes habitudes : je l'ai repoussé avec un mouvement d'horreur dont je n'ai pa été la maîtresse. Il est sorti dans un si-

lence farouche ; et tout me persuade qu'il va s'occuper sans délai d'une vengeance digne de sa scélératesse. » — « Eh! que peut-il vous faire ? » — « Tout révéler. » —« A qui? »—« A mon mari. »—« Sera-t-il assez crédule? » — « Les hommes croient volontiers tout le mal qu'on veut leur dire des femmes, et mon mari surtout, que j'ai éloigné de moi sous des prétextes dont l'exacte vérité n'est pas la base. » — « Eh bien! que faire en cas d'explosion? » — « Vous armer de courage et d'une discrétion à toute épreuve. » — « N'est-ce que cela? Soyez bien tranquille, et croyez que tout enfant qu'il est, votre petit ami saura se comporter en homme. » Elle m'embrassa tendrement, et ajouta : « Le monstre ne pourra pas dévoiler ce qui s'est passé entre lui et moi sans se perdre lui-même ; ce sera donc sur vous seul qu'il fera tomber les soupçons. Arrangez-vous en conséquence. »— « Tout est arrangé; soyez sans inquiétude. » Nous nous embrassâmes assez tristement, et je me retirai.

Deux jours se passèrent : rien de nouveau. Nos séances étaient discontinuées, et la terreur avait effarouché l'essaim des

amours, qui avait pris sa volée pour ne plus revenir.

Le troisième jour, Juliette, était allée à Paris le matin comme à son ordinaire. Vers les trois heures, comme j'étais à causer après dîner avec madame De...., elle arrive effarée, plus morte que vive, et s'asseoit vite sur une chaise voisine, sans quoi elle allait tomber à la renverse. Son apparition subite dans cet état de désordre nous surprit et nous alarma étrangement Je m'empresse de lui faire prendre quelque chose : elle revient enfin à elle, et recouvre la faculté de parler.

« Ah ! madame, tout est perdu ! dit-elle. J'étais chez monsieur depuis un instant : il était habillé, prêt à partir, et n'attendait plus qu'un de ses amis qui devait venir le chercher pour une affaire importante, lorsqu'on lui apporte une lettre... Exécrable lettre ! puisse l'enfer engloutir ton abominable auteur.

» Monsieur en lit quelques lignes : il pâlit, il frissonne, il fronce le sourcil; sa main tremble en tenant le papier... « Ah ! grand dieux ! est-il possible? » dit-il avec un cri d'effroi ! En ce moment on sonne ; c'est son ami qui entre gaiement : « Qu'as-tu donc? »

— Rien ; » et il pose la lettre ouverte sur la cheminée. Il cherche à reprendre son air naturel. Je lui donne son épée et son chapeau ; il me dit d'attendre son retour, et part avec son ami, laissant la fatale lettre. Je m'en saisis, je la lis avec horreur ; et sans perdre un instant, j'en fais à lahâte une copie que voilà. »

Je me précipite sur le papier, et de l'aveu de madame De... je lis ce qui suit :

« Aveugle et stupide époux, jusqu'à » quand dormiras-tu du sommeil de l'im» prudence et d'une confiance imbécile ? » Ouvre tes yeux trop long-temps fermés » par l'artifice d'une femme criminelle, » et porte le flambeau dans les sales ténè» bres de sa conduite impure. Homme in» sensé ! tandis que tu crois ta compagne » en commerce avec les anges, tandis que » tu la supposes toute occupée des choses » du ciel, l'infâme se livre à toutes les » souillures, à tous les excès de la plus in» fernale impudicité. Ton lit est le trône » de ses lubriques orgies. Son oratoire est » le temple de la luxure, et les tableaux » saints en apparence qui le décorent, re» cèlent les images les plus lascives, les » plus obscènes, et offrent à ses regards

» effrénés tout ce que la corruption du libertinage le plus raffiné a pu inventer de plus monstrueux. Si tu veux t'assurer de la vérité de ce qu'on te dit ici, va surprendre ta dévote; fais partout une recherche exacte, et tu ne tarderas pas à être convaincu que cette femme, que tu croyais dans le chemin du ciel, te joue et te déshonore en se livrant journellement à tout ce que l'enfer a vomi sur la terre d'infamies et d'impudicités. »

Il me fallut tout mon courage pour achever la lecture de cet abominable écrit, dont il ne nous fut pas difficile de deviner le scélérat auteur. Mais il fallait penser à parer le coup. On ôta sur-le-champ toutes les estampes, et après quelques combats, il fut décidé qu'elles seraient brûlées. Comme c'était là le seul indice convaincant, que ce qui était fait était fait, et n'avait point eu de témoins, madame De..... pouvait être tranquille et attendre son mari de pied ferme. Il vint en effet dès le lendemain, et sans bruit, sans esclandre, emmena sa femme que je n'ai jamais revue depuis. Juliette fut instituée concierge de la maison, et je sus par elle que M. De...., détrompé à peu près sur le compte de sa

femme, dont l'esprit l'avait merveilleusement servie dans cette crise vivait paisiblement avec elle ; mais plus d'espoir de retour à la campagne.

Telle fut la fin de ma liaison sentimentale avec madame De..., femme vraiment aimable en certains points, mais dont la société ne m'eût pas convenu long-temps. Son âme était sèche, et conséquemment tout le contraire de la mienne. L'aimable Juliette me consolait de temps en temps de sa perte, jusqu'à ce qu'enfin elle fut rappelée elle-même à Paris ; et tout finit là.

CHAPITRE IX.

Manon reparaît sur la scène. — Tout se découvre. — Prudence du docteur P***. — Parti violent, mais nécessaire.

Je n'ajouterai aucune réflexion au récit des aventures que je viens de détailler. On y verra sans peine par quels moyens le germe du penchant naturel qui m'entraînait vers les femmes s'est développé dès ma tendre jeunesse, presque sans ma participation; on y verra que jusqu'à présent, excepté Manon, je n'ai point cherché les occasions, et qu'elles se sont offertes vrai-

ment d'elles-mêmes; mais on pourra observer aussi que je n'ai pas fait de grands efforts pour y résister, et l'on en pourra conclure avec raison que, s'il s'en présente de semblables dans le cours de ma vie, je ne leur opposerai probablement pas de plus grands obstacles. Un peu rendu à moi-même après l'absolue disparition de madame De... et de Juliette, je me mis à m'occuper sérieusement de Manon, de laquelle j'avais été, non pas détaché, mais à parler franchement, terriblement distrait. Nous ne nous voyions absolument plus : elle ne quittait pas la ville, et je ne quittais pas la campagne. Cependant je l'aimais toujours; cependant son état m'inquiétait, je ne savais à qui en demander des nouvelles J'avais été vingt fois sur le point de mettre ma Catherine dans ma confidence; mais me représentant tout d'un coup les milliers de signes de croix, et tous les *mon doux Jésus* ! de cette bonne fille en Dieu, j'avais gardé mon secret. Je ne savais qu'en faire et il me pesait beaucoup, lorsqu'une catastrophe imprévue vint m'en délivrer de la manière la plus étrange.

Je crois avoir parlé d'un certain M. Usidor, qui était chef de l'atelier des fleurs de

mon père. C'était un jeune homme de vingt-quatre à ving-cinq ans, d'un caractère extrêmement doux; mais très-ami des demoiselles. Il était d'une figure assez agréable, très-haut en couleur, les cheveux d'un blond un peu hardi, la taille moyenne et bien prise, surtout la jambe fort bien faite, et le monsieur ne laissait pas au par-dessus que d'être un peu coquet.

M. Usidor était le favori de mon père, et aurait bien voulu l'être de mademoiselle Manon, sur laquelle il avait jeté son dévolu. Il n'était sorte de petits témoignages d'attachement qu'il ne lui donnât; il ne la gênait en rien, ne la fatiguait point d'ouvrage, et laissait assez voir que son grand bonheur aurait été de s'unir à elle par le lien le plus sacré.

Un jour cependant, entraîné par un accès de passion, dont sans doute il ne fut pas le maître, il alla l'attendre dans un lieu secret, où tout le monde a le droit de se croire seul. Ce lieu était fort obscur; l'imprudent se disposa à quelques tentatives très-peu décentes, et occasiona une telle frayeur à la pauvre Manon, qu'elle perdit connaissance, et M. Usidor la tête. Il sort précipitemment du théâtre de sa té-

mérité, et, tout hors de lui, va dire à l'atelier que mademoiselle Manon se trouve mal dans l'endroit qu'il indique. On y court; on trouve la pauvre enfant sans sentiment; on la transporte dans une chambre voisine, et l'on court chercher le docteur P***, qui demeurait dans la maison, et par bonheur n'était point sorti. Il vient auprès de la belle évanouie, lui donne les secours convenables, la rend à la vie, et en même temps aux douleurs. Le docteur, qui ne tarda pas à s'apercevoir de ce dont il s'agissait, éloigna tout le monde; lui demanda sa confiance, et l'obtint sans peine. Il apprit de la propre bouche de Manon qu'elle était enceinte. Il s'en était trop aperçu, puisque la pauvre enfant était menacée d'une fausse couche. Interrogée sur l'auteur de son état, elle voulait absolument garder le secret; mais le docteur, tant par prières que par menaces, la contraignit à parler, et apprit, non sans une grande surprise, que M. petit homme était le père de la petite créature qui allait peut-être perdre le jour avant de l'avoir vu. Il entra avec elle dans les plus grands détails, qui lui furent faits avec la plus rare et la plus intéressante naïveté.

Outre l'humanité dont il faisait profession, le docteur, que de fortes raisons attachaient invinciblement à moi, sentit le besoin secret de conserver un petit être qui me devait l'existence, et résolut de prévenir les suites funestes que laissait craindre l'accident arrivé à Manon. Il descendit chez ma mère, lui dit que Manon était trop mal pour pouvoir être transportée et qu'il fallait la mettre dans ma chambre, où il serait à portée de lui donner tous les soins qu'exigeaient son état. Ma mère, qui, comme tout le monde, aimait tendrement la jolie Manon, n'eut pas de peine à y consentir, et voilà ma petite amie installée dans ma chambre, bien soignée dans mon lit, où les secours et le talent du docteur lui rendirent avec le temps la santé, et lui conservèrent le dépôt precieux que M. Usidor, par son imprudence, avait pensée détruire dans son sein.

Le pauvre garçon était inconsolable; il lui demandait pardon avec tant de sincérité, d'amour et de douleur, que la bonne Manon attendrie, lui protesta du fond du cœur qu'elle ne lui en voulait plus, et le pria de n'y plus penser. Cette bonté, cette indul-

gence pensèrent le rendre fou ; et, devant le docteur, il fit serment que, si mademoiselle Manon voulait, il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle. Le docteur ne laissa pas tomber cette parole, et la recueillit en lui-même pour en tirer parti au besoin.

La bonne maman de Manon ne manquait pas un seul jour de venir passer auprès de la jolie malade tout le temps dont dont elle pouvait disposer. Ce fut dans une de ces visites qu'elle apprit au docteur combien elle avait lieu de chérir cette aimable enfant, qui, pour la soulager, avait formé le projet courageux de se mettre en condition, chez qui? chez la sœur de monsieur, chez madame Presle, une brave et digne femme, comme son frère était un digne et brave homme ; mais que, si Manon était bonne fille, elle était bonne mère aussi, elle; et qu'elle n'avait pas plutôt su le complot par mademoiselle Catherine, qu'elle avait été tout courant chez madame Presle, la remercier de sa bonne volonté ; mais qu'elle gardait sa fille et tous ses enfans ; que le bon Dieu, qui lui avait fait la grâce de les lui donner, lui ferait bien aussi celle de lui donner le moyen de les nourrir;

qu'elle en avait sept tout vivans et d'une bonne venue ; mais qu'elle en aurait encore davantage, qu'elle ne consentirait pas à se séparer d'un seul ; qu'il n'y avait que des marâtres qui avaient le cœur de mettre leurs enfans en service, etc. etc. etc.... Enfin la bonne mère épancha largement son cœur, et ce fut ainsi que j'appris que la discrète mademoiselle Catherine avait renversé tous nos projets. Je ne lui en veux plus ; mais cela m'a fait long-temps de la peine ; car je présume que si ses projets avaient réussi, nous aurions conduit l'aventure à bien et sans bruit. Au reste, la chose apparemment ne devait pas être ainsi, et la tournure qu'elle prit n'en amena pas moins la fin quelque temps après.

Suivons le fil de cette singulière aventure, dont je n'ai su qu'après coup les particularités qu'on vient de lire, et la plupart de celles qui suivent : le docteur lui-même me les confia lorsqu'il fut temps ; et, en effet, comme j'étais le héros de l'histoire, il était indispensable que je fusse instruit de ce qui me regardait si directement.

Quand le docteur crut qu'il était temps de mettre à profit les dispositions amou-

reuses d'Usidor, il le fit passer avec lui dans son cabinet, et lui parla en ces termes :

« Ah ça! mon cher ami, vous n'êtes pas un enfant, j'imagine, et le serment que je vous ai entendu faire avec tant d'ardeur, de n'avoir jamais que Manon pour femme, est sans doute sincère? » — « Ah, monsieur le docteur! ce serait le bonheur de ma vie. » — « Eh bien! mon ami, vous m'intéressez : ou je me trompe, ou vous avez tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse. » — « Ah, monsieur! mademoiselle Manon!... » — « Oui, je sais que c'est la meilleure enfant du monde, et qu'elle mérite un mari sensible et bon qui lui rende la vie douce et agréable; je crois que vous êtes ce mari-là, et si vous persévérez dans votre résolution, je me fais fort, non-seulement de faire ce mariage, mais même de le rendre encore très-avantageux pour vous. » — « Que de bontés, monsieur! » dit le rayonnant Usidor. — « Un moment : vous êtes un galant homme, et je me pique d'en être un moi-même. Il s'agit donc ici d'aller droit son chemin, et de ne vous rien déguiser de toutes les vérités qu'en devenant l'é-

poux de Manon vous avez le droit de savoir. D'abord j'exige de vous que, si ce que vous allez apprendre vous faisait changer de résolution, vous ensevelissiez dans le plus profond oubli, et dans un silence absolu, les confidences que la circonstance me force de vous faire. » — « Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur. » — « Touchez là ; bon, cela suffit. Écoutez bien maintenant. Le plus grand de tous les biens de la vie, ou, pour mieux dire, le premier et le seul, est sans contredit le bonheur conjugal. Un mauvais ménage est certainement un enfer anticipé ; mais un ménage bien uni, bien assorti, bien d'accord, donne vraiment une idée du ciel sur la terre : n'êtes vous pas de mon avis ? » — « Oh ! monsieur ! sûrement j'en suis, » dit le bon Usidor en essuyant ses yeux pleins de larmes. — « Je suis charmé de vous voir pénétré de cette vérité; mais pour obtenir ce bonheur, il faut qu'aucun nuage ne l'obscurcisse; il faut n'avoir sur le cœur absolument rien qui puisse un jour troubler ce calme si précieux, auquel doit aspirer tout époux vraiment sage. » — « Relativement à mademoiselle Manon, je n'ai rien qui contrarie le penchant

qu'elle m'inspire. » — « Vous n'avez rien, parce que vous ne savez pas tout; et j'ai bien des choses à vous dire. Souvenez-vous toujours que c'est à un galant homme à qui je crois parler. » — « Monsieur.... » — « Savez-vous ce que vous avez risqué dans l'imprudence que vous avez commise avec mademoiselle Manon ? » — « Je tremble. » — « Avec raison : vous avez risqué sa vie. » — « Ah, mon Dieu ! » — « Et non-seulement sa vie, mais encore celle d'une autre créature innocente. » — « Comment donc, monsieur ? » — « Oui, mon cher Usidor; puisque vous aimez Manon, vous ne devez pas être étonné qu'un autre ait éprouvé pour elle le même sentiment que vous; et, comme il est encore fort naturel qu'elle soit sensible, il l'est aussi que son jeune cœur se soit donné : or c'est ce qui est arrivé. Vous connaissez bien petit homme, le fils de la maison; eh bien ! il a trouvé, ainsi que vous, Manon fort jolie; il lui a fait sa cour. Manon a trouvé le jeune homme à son gré : ils se sont entendus ensemble; bref, nos deux enfans, sans trop savoir ce qu'ils faisaient, ont payé le tribut à l'amour et à la nature. Le résultat est que Manon s'est

trouvée embarrassée, et que, sans mes soins, elle allait périr, elle et son enfant, un peu par votre faute, mais il y a remède à tout. » Pendant tout ce discours, Usidor, les yeux fixés à terre, la bouche entr'ouverte, frottait machinalement son genou et sa jambe avec une main qui se promenait à son insu, avait l'air pensif, rêveur, et gardait un morne silence. « Je conçois bien l'effet qu'un semblable aveu doit produire sur vous, mon cher ami, dit le docteur; mais eût-il mieux valu vous tromper? rien n'était plus facile, amoureux comme vous l'êtes. On vous aurait proposé Manon sans vous rien dire, vous auriez épousé avec transport; au bout de quatre ou cinq mois, vous auriez été tout surpris de vous trouver père; vous n'auriez pas pu vous empêcher d'en vouloir à Manon, et à tous ceux qui vous auraient trompé : il en serait résulté un épouvantable ménage. Votre confiance une fois trahie, vous n'auriez jamais pu la rendre à votre coupable compagne, et le malheur de votre mariage aurait commencé presque avec lui pour ne jamais finir.

» Au lieu qu'ici c'est bien différent; on s'ouvre à vous franchement; on vous dit

tout, et le comment et le pourquoi; on ne vous cache absolument rien, et conséquemment on met votre avenir à l'abri de tous les chagrins qui pourraient naître d'une découverte tardive, et des justes reproches qu'elle entraînerait nécessairement. Quant à ce qu'on pourrait appeler la faute de Manon, il ne me sera pas difficile de vous prouver que, si c'en est une, elle n'est pas bien grande. Elle n'est pas la millième qui ait cédé à un penchant si naturel, et bien des circonstances la rendent plus excusable qu'une autre. Le choix qu'elle a fait d'abord pouvait l'honorer un peu à ses propres yeux, et puis la ressemblance d'âge, car il a quatorze ans, et Manon en a quinze, et puis il est assez gentil, et patelin, et caressant, et tout cela était bien scabreux. Vous sentez bien qu'en conscience, et pour mille raisons, on ne peut pas penser à unir ces jeunes étourdis. Voici donc ce que j'ai pensé. Le mal est fait, mais il est peut-être réparable. Usidor est un garçon aimable, estimable et sensible; il est véritablement amoureux de la jolie petite Manon, qui lui conviendrait à merveille, et qui lui promettrait d'autant plus de bonheur, qu'elle

serait intéressée à lui faire oublier, par sa tendresse et sa fidélité soutenue, qu'il n'a pas été l'unique objet de son attachement. A coup sûr Manon serait le modèle des épouses, et Usidor, homme sage, trouverait à sa grande satisfaction, dans le passé même, un gage assuré de sa fidélité à venir. Que si Usidor, instruit de tout par moi, car il serait odieux de le tromper en rien, voyait la chose comme je la vois, et consentait à cette union, je parlerais au père du jeune homme; je lui ferais sentir la nécessité de faire un sort à Manon. Tout se passerait sans bruit. Le secret ne serait qu'entre les mains de ceux précisément qui auraient le plus grand intérêt à le tenir caché; et je vois mon ami Usidor le plus heureux des hommes, avec une charmante petite femme, dont la reconnaissance lui garantirait la tendresse et la fidélité la plus inviolable. Voilà, mon digne ami, ce que j'avais à vous dire. Je suis bien loin de vouloir vous séduire, et vous engager, par de belles paroles, à faire une sottise. La preuve, c'est que je ne vous ai rien caché : c'est à vous maintenant à faire vos réflexions et à voir. » — « Elles sont toutes faites, monsieur le docteur; elles

sont toutes faites. Oui, je sauverai ma chère Manon ; oui, je l'épouserai : un galant homme comme vous ne peut pas vouloir me tendre un piége, et faire, de gaieté de cœur, du mal à quelqu'un qui ne lui en a jamais fait. Oui, j'épouserai Manon ; oui, je la chérirai ; son enfant sera le mien : c'est celui de mon jeune maître, que j'aime aussi bien tendrement. Je me rends justice, monsieur le docteur; mon jeune maître la méritait mieux que moi : ils semblaient faits l'un pour l'autre. Mais j'épouserai Manon ; je l'épouserai avec confiance : elle fera mon bonheur, je ferai le sien. Je remets toute cette affaire entre vos mains, et le plutôt sera le mieux ; il me tarde de prouver à Manon qu'Usidor n'est pas un amant ordinaire, et je vous supplie de ne pas perdre un instant. » Et le pauvre garçon, qui n'y était plus absolument d'attendrissement et de joie, serrait les mains du docteur, les arrosait de ses larmes, les couvrait des baisers de la reconnaissance ; et le docteur l'embrassa tendrement, très-ému lui-même, et lui dit avec sentiment : « Vous êtes un honnête homme, mon cher Usidor ; vous méritez le bonheur, et vous l'aurez ; je vais y

travailler de tout mon pouvoir, et dès demain vous pouvez compter sur des nouvelles qui seront satisfaisantes pour vous et pour tout le monde. » Usidor, enchanté, quitta le docteur après cet entretien décisif; et le bon jeune homme, bien loin d'avoir aucune arrière-pensée contraire au parti qu'il venait de prendre, aurait voulu pouvoir abréger le temps, lever toutes les difficultés, et se voir, sans délai, possesseur du trésor qui lui était offert dans la personne de la tout aimable Manon.

Tandis que tout cela se tramait, j'étais bien tranquille; je ne prévoyais guère l'événement qui allait me séparer de ma première et bien chère petite amie; mais je ne tardai pas à en être instruit, et ce fut alors que nous pûmes savoir, Manon et moi, à quel point nous nous aimions.

Cependant le docteur, en effet, ne perdit point de temps. Il descendit chez ma mère, et la fit prier de faire avertir mon père, qu'il avait à leur parler à tous deux. Mon père, qui était dans la maison, arriva sur-le-champ, et le docteur entra ainsi en matière :

« C'est un joli jeune homme que monsieur votre fils, mes amis. » — « Comment

donc, docteur ? » dit ma mère un peu effrayée du ton. — « Oui, fort joli garçon. Voulez-vous savoir de ses nouvelles ? » — « Par grâce, achevez, docteur, dit ma mère impatiente. » — « Eh bien ! un moment. Allons, voyons, vous qui parlez, belle dame, seriez-vous bien aise d'être grand'-mère ? » — « Et je la suis déjà, vous le savez bien. » Ma mère avait une fille d'un premier lit, mariée depuis quelques années, et déjà mère de plusieurs enfans. — « Mais de la façon de monsieur votre fils, là, est-ce clair ? » — « Comment, mon ami ? » — « Oui, mon amie, monsieur votre fils va vous régaler du plaisir d'être aïeule. » — « En honneur ! » — « En honneur et en vérité. » — « Ah ! le monstre ! » — « On n'est pas un monstre pour faire un enfant à une jolie fille. » — « Il a fait un enfant à une jolie fille ? » dit mon père d'un air un peu *bon homme*. — « A une très-jolie fille. » — « Eh ! qui est cette malheureuse ? » dit ma mère en fureur. — « C'est une malheureuse qui mérite fort d'être heureuse, car, je le répète, elle est bien gentille. Enfin, pour ne pas vous faire languir, c'est mademoiselle Manon. » — « La petite Manon, » dit mon père en

souriant un peu moins que spirituellement. — « Cette petite dévergondée à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession ? » dit ma mère. — « Elle-même, » dit le docteur. — « Ah bien ! il est particulier, celui-là, dit mon père ; et comment ont-ils donc fait ? » — « Mais, comme on fait pour faire un enfant, selon toute apparence, » dit en souriant le docteur — « Mais qui diable, à cet âge-là, peut leur avoir appris ? » — « Le diable, comme vous dites fort bien ; et, à cet âge-là le diable est déjà bien malin. » — « En voilà bien la preuve. » — « Ah çà, mais, dit ma mère, qu'est-ce que tout cela va devenir ? » — « Oui, dit mon père, car il faut une fin à cela. » — « Sans doute, et c'est pour amener cette fin d'une manière convenable pour tout le monde que je vous ai réunis tous deux. Grâce à mes soins, l'affaire est arrangée à merveille, et pour la terminer, vous n'avez plus à dire qu'un mot, que vous ne refuserez pas, j'en suis sûr. »

CHAPITRE X.

Grande négociation. — Ma chienne me sauve la vie. — Mariage projeté, proposé et accepté.

Le docteur, alors, leur fait le détail de ce qui venait de se passer entre lui et Usidor, que l'on fait monter à l'instant.

Mon père l'interroge sur ses sentimens. Il confirme tout ce qu'il avait dit au docteur, et ne paraît inquiet que de ce que la chose ne puisse pas aller assez vite au gré de ses désirs. Une autre crainte l'alarmait encore; c'était l'incertitude des sentimens et de l'aveu de Manon. Le docteur lui fit entendre que Manon, dans la position où elle se trouvait, ne pouvait manquer de regarder comme un coup du ciel un mariage qui, en lui donnant une certaine aisance, la mettait à l'abri de tous les propos et de tous les dangers, suites presqu'inévitables de son imprudence; qu'au reste, il allait la pressentir dans sa visite du soir, et que le lendemain dans la matinée, il aurait avec sa belle une explication dont il était probable que le résultat serait satisfaisant pour tous les intéressés. Usidor se retira plus tranquille, et

laissa le calme dans l'âme de mes parens, fort contens de voir étouffée, dès sa naissance, une affaire qui, en s'ébruitant, aurait produit pour tous les effets les plus fâcheux et les plus ridicules en même temps. Moyennant un peu d'argent très-bien placé, puisqu'il contribuait d'une part à l'extinction d'une malheureuse histoire, et de l'autre au bonheur de deux jeunes gens honnêtes, Usidor et Manon allaient former des nœuds dont la base singulière semblait devoir en présager les inconvéniens, et fut cependant celle d'une union douce et d'une paix inaltérable. Ces deux aimables créatures qui vont bientôt s'unir, offrent un exemple bien mémorable de ce que peut l'amour vrai et délicat sur une âme naturellemeni vertueuse et sensible.

Suivant sa promesse, le docteur se rendit auprès de Manon, et la trouvant assez forte pour supporter une conversation sérieuse, il lui fit avec ménagement la confidence des dangers auxquels l'exposait son état. « Que deviendriez-vous, mon enfant, si cela vient à se savoir? Et voici que bientôt il sera fort difficile de cacher votre position. Tous les jours le fardeau aug-

mente, et sera bientôt visible. Nous préserve le ciel que vos parens, surtout, en aient connaissance! Si vous étiez aussi fortunée que vous êtes aimable, il y aurait quelque espoir.... Que dis-je? Hélas! non, il n'y en aurait point. Il ne serait pas proposable d'aller marier un jeune homme de quatorze ans, qui est à peine au milieu de ses études.... Allons, c'est une chose à laquelle il ne faut pas s'arrêter. » — « Aussi, dit en sanglotant l'intéressante Manon, n'ai-je pas à me reprocher d'avoir été assez folle pour y penser un instant. Hélas! s'écriait-elle en redoublant ses larmes, malheureuse que je suis! que deviendrai-je, ô mon Dieu! que deviendrai-je? Eh bien! je mourrai.... je mourrai, et tout sera fini. » — « Non, lui dit le docteur dont le cœur était serré au dernier point, non, mon enfant, vous ne mourrez point; ce serait grand dommage, continua-t-il en l'embrassant fort tendrement. » J'ai pensé aux moyens de vous conserver et l'honneur et la vie, et, qui plus est, d'assurer votre bonheur pour le reste de vos jours. Vous n'avez qu'un mot à dire pour cela. Votre sort dépend absolument de vous. » Il lui communiqua alors le projet qu'on

vient de lire, lui nomma l'époux qui voulait bien se charger d'elle, oublier tout, reconnaître même son enfant, et s'occuper toute sa vie du soin de la rendre la plus heureuse des femmes.

Il faudrait un autre pinceau que le mien pour tracer seulement l'esquisse de ce qui se passa dans le cœur de Manon, à cette terrible ouverture. Surprise, incertitude, angoisses, anxiétés, larmes, silence expressif, défaillance, palpitations, désespoir, tels furent les symptômes successifs par lesquels passa la pauvre enfant. Elle se calma enfin peu à peu, et promit au docteur une réponse pour le lendemain.

Tout cela se passait à Paris, vers les derniers jours du mois de septembre, c'est-à-dire, vers la fin des vacances. Ma mère était retournée à demeure à Paris, et j'habitais seul la campagne, où je commençais à m'ennuyer beaucoup. Plus de madame De...., plus d'oratoire, plus de Juliette; tout cela avait disparu comme un songe, et le souvenir qui m'en restait était plus pénible et plus douloureux qu'agréable.

Une anecdote très-fâcheuse, que je vais raconter, ne contribua pas peu à m'en

faire haïr davantage le séjour, devenu trop triste par la solitude presqu'absolue où je m'y voyais condamné.

Un jour (c'était un samedi), vers trois heures après midi, je me trouve absolument seul, non-seulement au logis, mais dans la maison toute entière. Personne chez le voisin de vis-à-vis; personne chez M. De....; Guillaume, seul concierge alors, était allé voisiner au cabaret prochain. Personne à la maison. Ma mère était à Paris avec Catherine. M. Niboreau, notre jardinier, transplanté de Passy à la Haute-Borne, n'en avait pas moins conservé sa *charge* de serpent au couvent des Bons-Hommes. Il partait bravement tous les samedis de chez nous, pour les premières vêpres, et revenait tous les dimanches au soir. Il était donc déjà bien loin. Sa femme, grande bavarde s'il en fut, était allée caqueter dans le voisinage, aux dépens du tiers et du quart, non sans m'avoir recommandé d'avoir bien soin de la maison. Comme la dame était, à ce qu'on a cru, très-bien dans les papiers de mon très-honoré père, elle se gênait fort peu, et se conduisait quelquefois assez lestement même avec ma mère. Elle était un

peu moins arrogante avec moi qui savais lui tenir tête; mais madame Niboreau n'en faisait toujours qu'à la sienne, quand elle le pouvait sans risque. Je n'avais donc pour toute société que ma bonne pauvre Stoupille, ma grosse danoise que je me gardais bien de déchaîner pour mille raisons, et pour une entr'autres; c'est qu'une fois qu'elle avait été lâchée imprudemment, par je ne sais qui, elle s'était lancée dans le jardin, où elle avait fait d'épouvantables ravages, et dans sa colère mon père avait pensé la tuer. Je la laissais donc à la chaîne, mais j'allais lui tenir compagnie. Je m'asseyais contre sa loge, et nous causions amicalement ensemble.

Ce samedi-là, nous étions au fort d'un entretien très-sentimental, lorsque la cloche sonne. Je vais ouvrir : c'était M. Colas le porteur d'eau, qui faisait sa ronde dans le quartier avec son tonneau et sa petite voiture.

Ce M. Colas le porteur d'eau était un grand squelette, haut de près de six pieds, maigre comme un coucou, une physionomie patibulaire, huché sur de longs échalas en guise de jambes; sa peau ressemblait à du parchemin couleur de pain d'épices.

Un petit bonnet de coton, une grosse chemise de toile grise, un gilet de toile de coton jadis blanc, ainsi qu'un pantalon de même étoffe, point de bas, et des souliers qui pouvaient se conduire tout seuls, attendu qu'ils ne manquaient pas d'yeux; tel était le costume de M. Colas le porteur d'eau.

Le voilà qui se met bravement à emplir la fontaine, et moi bravement de rester à le regarder faire. Quand il a fini avec la fontaine, il s'approche du buffet; et comme la clef n'y était pas, il ne peut pas l'ouvrir, c'est tout simple : mais ce qui n'est pas tout simple, c'est que M. Colas le porteur d'eau prend le bouton du grand tiroir qui était entre les deux corps du buffet, celui d'en-haut et celui d'en-bas. Ce tiroir n'était pas fermé, et vient sous la main de M. Colas le porteur d'eau. Il s'y trouvait quelques pièces d'argenterie, que M. Colas le porteur d'eau trouve apparemment de son goût, car je le vois très-distinctement en mettre dans sa poche. La frayeur me prend : je lui dis d'une voix tremblante que ces couverts sont à mes parens et non pas à lui, et que je le prie de ne pas y toucher. Le misérable fait un

pas vers moi, et me dit avec un geste menaçant ces propres paroles qu'il m'a été impossible d'oublier : « Tais-toi, petit b..g..., ou je te f..... l'âme à l'envers. » Alors saisi d'une épouvante mortelle, je me mets à crier d'une voix étouffée : « A moi, Stoupille! à moi, Stoupille! » Le scélérat, pendant ce temps, faisait sa main et remplissait ses poches. Je redouble mes cris : j'entends Stoupille se débattre. Bref, d'un coup de collier terrible, elle brise sa chaîne de fer, accourt dans la cuisine le yeux rouges comme du sang, s'élance à la gorge du misérable, le terrasse et le tient si étroitement aux jugulaires avec ses quatre crocs, que le scélérat est prêt à rendre l'âme, et emploie à implorer ma pitié le peu de voix et de forces qui lui restent. Il me supplie de le débarrasser de ma chienne, mais il n'y avait plus moyen. J'employai les coups, je lui mis entre les dents des pelles, des pincettes; pas possible de lui faire quitter sa proie. Enfin, je vais dans la rue, criant de tous côtés au secours. Quelques bonnes gens sortent de leurs maisons : quelques passans viennent avec moi. Ils entrent, et sont témoins de cet affreux spectacle. Enfin on parvient,

non sans peine, à tirer Stoupille de dessus le misérable; mais il n'était plus temps: sa dernière heure était arrivée. Je racontai ingénument l'histoire. Il avait encore les couverts dans ses poches. Je ne voulus pas que personne y touchât jusqu'au retour de la jardinière, que quelqu'un s'était chargé d'aller chercher dans l'endroit où il savait qu'elle était. Elle vint enfin. Je l'accablai de reproches. Je lui dis « qu'il était abominable de laisser un enfant seul dans une maison seule elle-même; que j'en instruirais mes parens; que sans Stoupille, qui avait eu le courage et la force de rompre sa chaîne de fer, mon père aurait trouvé le soir son argenterie volée, et son fils assassiné. » Enfin, tout le monde lui donna tort. Elle reprit les couverts sans dire autre chose, sinon : « Le scélérat! je me suis toujours méfiée de lui. Il avait médité son coup; il sortait de la maison où j'étais. Oh! le coquin! c'est bien fait : il n'en fera plus, le misérable. » Pendant ce temps, on était allé chercher M Del....ne notre voisin, le chirurgien et la justice. Tout ce monde vint. Le chirurgien déclara qu'il n'y avait pas de remède, et qu'il mourrait la nuit

ou le lendemain. La justice fit un procès verbal, s'empara de M. Colas le porteur d'eau, qui mourut peu d'heures après.... Et c'est ainsi que ma brave Stoupille sauva la vie à son pauvre jeune maître. Ai-je tort, ô mes amis, de donner quelque fois des larmes à son souvenir?

Ce ne fut pas sans un extrême mécontentement, ni même sans une espèce d'effroi que mon père, à son arrivée, apprit la scène qui venait de se passer. La favorite fut grondée. Ma libératrice fut appelée et comblée de caresses, que certes elle avait bien méritées. Cette bonne bête avait encore la gueule ensanglantée, et la joie avec laquelle elle recevait les amitiés qu'on lui prodiguait, n'était point du tout de la fierté; c'était de la belle et bonne sensibilité. Elle me regardait fixement, et puis elle venait me lécher les mains, le visage, avec des transports qui semblaient dire: « O mon bon maître! que je suis donc bien aise de t'avoir sauvé! »

Un étranger que mon père avait amené avec lui, partageait tous les sentimens que devait inspirer ce singulier événement. C'était un architecte appelé à consommer les grands desseins de mon père.

On soupa, et l'on remit au lendemain matin à voir le terrain disponible, et à prendre les dimensions nécessaires pour arriver au but que se proposait le possesseur éphémère de cette maison. Je dis éphémère, puisque mon père ne l'avait qu'à bail; mais tout cela ne l'arrêtait pas. Dépenser à construire sur le terrain d'autrui, l'argent avec lequel il aurait pu se former un asile pour lui-même, offrait cependant une réflexion si simple, qu'elle me frappait moi-même; mais elle n'arriva pas jusqu'à mon père, dont les yeux fascinés par ses illusions de jouissances, ne voyaient que l'instant de les réaliser, et se fermaient sur toutes les considérations qui auraient dû balancer au moins ses projets, et en suspendre l'exécution.

Dès le lendemain, comme il était convenu, on se transporte sur la terrasse avec la toise. On jette ses plans, et dans le terrain dont on pouvait faire usage on trouve sans difficulté une salle de billard superbe, une grande salle pour différens jeux, tels que cartes, trictract, dames, échecs, etc., et une charmante chambre à coucher pour mon père. Je ne me lasserai point de le répéter; tout cela était vraiment très-

bien conçu, et l'exécution en fut on ne saurait plus satisfaisante; mais, encore une fois, cela n'était bien conçu que pour un millionnaire, et les vingt mille francs que cela coûta firent encore une brêche considérable à une fortune déjà très-écornée. Mon père m'engagea à taire avec soin à ma mère la somme convenue du devis; car j'avais été témoin du traité. Je promis le secret, et je tins parole. Quand je ne l'aurais pas tenue, il n'en eût été ni plus ni moins; et d'ailleurs, à mon âge, l'idée d'une salle de billard l'emportait sur toute autre réflexion. Ce n'est pas à quatorze ans qu'on plonge bien avant dans l'avenir.

Pour ne plus reparler de ce nouveau corps-de-logis, j'ajoute ici en bref qu'il s'éleva en fort peu de temps, à la grande satisfaction de mon père et de ses chers amis, même à celle de ma mère, qui d'abord n'avait pas vu cela de bon œil; et en effet, la distribution en était fort heureuse. La grande terrasse au-dessus de la salle à manger était véritablement trop nue; on en conserva ce qu'il fallait sur le devant de la rue, et cela fit l'effet convenable. Les croisées du billard et de la salle de jeu suppléèrent à la vue, du côté du

jardin et de la basse-cour, et remplirent le même objet que la terrasse, relativement au coup d'œil. Je n'ai rien vu de joli comme l'appartement de mon père, donnant d'un côté dans le billard, et ayant sa grande porte vitrée à grands carreaux et à petite grille de laiton, sur la terrasse ornée elle-même de toutes sortes de vases pleins de fleurs. C'était vraiment un séjour délicieux, et je ne puis m'empêcher, quand il m'arrive d'y penser, de sentir encore quelques regrets.

Toutes les dimensions prises, tous les articles du traïté dressé, il fut convenu que, dès le lendemain, on mettrait la main à l'œuvre ; ce qui nous priva du plaisir de conserver à dîner l'architecte, homme très-entendu et très-aimable, et qui s'acquitta aussi rapidement qu'habilement de la besogne qu'il avait entreprise. Il fut obligé de retourner à Paris pour prévenir les ouvriers, et partit après un bon déjeuner, auquel, revenu de mes frayeurs de la veille, et bien content d'avoir bientôt un billard, je fis honneur en écolier, c'est tout dire.

A l'heure ordinaire ma mère vint ; la compagnie se rassembla, et la journée se passa, comme de coutume, à boire et à

manger. Mon pauvre père, qui était enchanté de se voir ainsi dévorer, n'y voyait pas plus loin.

Cependant le docteur était venu, le lendemain de sa conversation avec Manon, chercher près d'elle la réponse promise. La pauvre enfant l'attendait. Elle était un peu abattue, mais calme. Elle dit avec douceur au docteur, « qu'elle était prête à répondre, mais qu'elle désirait que ce fût en présence de M. Usidor, ou, pour mieux dire, à lui-même, ajoutant qu'elle suppliait instamment monsieur le docteur d'être témoin de l'entretien. » Le docteur fait avertir Usidor. Il arrive timide, embarrassé. On ferme la porte à double tour. Le docteur se place au chevet du lit, et Usidor s'asseoit en face de lui et de Manon.

« Allons, mes chers enfans, expliquez-vous sans contrainte devant moi; ouvrez librement vos cœurs : vous ne pouvez douter, ni l'un ni l'autre, que je ne sois le meilleur de vos amis. »

Manon, encouragée par ces paroles, et ayant sa jolie menotte dans les deux mains du docteur, pousse un profond soupir, regarde Usidor un moment, baisse les

yeux, et parle en ces termes avec un son de voix qui allait à l'âme, à ce que m'a dit M. P****.

« Il est donc vrai, monsieur, que malgré le secret qui vous a été confié » (les sanglots ici commencèrent à la suffoquer).
— « Calmez-vous, belle enfant, dit le docteur, calmez-vous. Oui, malgré le secret que j'ai cru devoir lui confier, M. Usidor vous aime toujours, et ne désire vous obtenir pour compagne que pour vous rendre à jamais heureuse ; n'est-il pas vrai, honnête Usidor? » Usidor, ému lui-même jusqu'aux larmes, se précipite à genoux au bord du lit, prend le bras de Manon que le docteur lui abandonne, couvre sa main de pleurs et de baisers, et lui dit d'une voix entrecoupée :

« Mademoiselle, dès l'instant que je vous ai vue, je vous ai aimée ; vous avez pu vous en apercevoir. Tous les jours, mon attachement s'est augmenté, et il en est venu à un tel point, que j'ai senti que jamais je n'aurais un instant de bonheur dans ma vie, si je n'avais pas celui de la passer avec vous. Ce qui vous est arrivé, et dont je parle aujourd'hui pour la première et la dernière fois, j'en jure,

ce qui vous est arrivé pourrait faire faire des réflexions fâcheuses à un autre que moi ; mais écoutez-moi bien, mademoiselle, et connaissez-moi, jugez-moi comme je vous connais et comme je vous juge. Je vais vous faire part de toutes les réflexions que j'ai faites cette nuit. Voici, mot à mot, ce que je me suis dit à moi-même :

» D'abord, Usidor, me disais-je, tu aimes mademoiselle Manon jusqu'à l'adoration ; tu ne peux pas plus te dissimuler ton amour, que tu ne peux te dissimuler combien elle le mérite. D'après cela, tu sens donc bien qu'il ne peut y avoir de bonheur ici-bas pour toi sans elle. Cela posé, ne dois-tu pas bénir la circonstance, quelle qu'elle soit, qui te met à portée d'espérer sa main? Mais voyons maintenant quelle est cette circonstance? Est-elle au fait si effrayante? Soyons juste, Usidor. Un jeune homme, d'une figure aimable, poli, bien élevé, doux, sensible, et fils de la maison! quelle est, je ne dis pas la jeune fille naïve et innocente, mais la femme raisonnable et faite, qui ne sentirait pas le prix d'une semblable conquête? Et de quel droit en voudrais-tu à made-

moiselle Manon d'avoir donné son cœur? En avais-tu, toi, des droits sur ce cœur? N'en était-elle pas la maîtresse, ou, pour mieux dire, l'était-elle de le donner ou de ne le pas donner? Est-ce qu'on commande à ce sentiment-là? Toi-même qui parles, as-tu pu te défendre de donner ton cœur à mademoiselle Manon? Elle a cédé à un penchant juste et naturel, à un penchant dont l'objet la justifiait assez. Ce penchant l'a conduite un peu loin peut-être; mais, mon ami, la main sur la conscience, si elle eût eu ce penchant pour toi, et qu'il l'eût conduite de même en ta faveur, te plaindrais-tu là, en bonne foi, te plaindrais-tu du chemin qu'il lui aurait fait faire? Non, sans doute; soyons donc juste et conséquent, et n'allons pas repousser la félicité entière de ma vie par une fausse délicatesse, qui, si j'avais la faiblesse de l'écouter, m'accablerait tôt ou tard de regrets, et, je dirai plus, de remords... Oui, mademoiselle, de remords, et je m'en vais vous le prouver. » — « Vous êtes un bien digne homme, M. Usidor, » dit Manon extrêmement attendrie, et essuyant du bout des doigts quelques larmes qui bordaient ses longues paupières. — « Ne l'in-

terrompons pas, » dit le docteur enchanté, et Usidor continua ainsi : « Oh ! d'abord, mademoiselle, soyez sûre que je me suis dit tout ce qu'on peut dire, et vous allez l'entendre. Des regrets et des remords, n'est-ce pas là ce que j'ai dit que j'avais à craindre ; et rien, non rien n'est plus certain. Des regrets, premièrement : si vous avez seulement la plus légère idée de ma passion pour vous, car c'en est une au moins, c'est une véritable passion ; ne vous y trompez pas, il ne vous sera pas difficile de sentir que ne point vous posséder, c'est renoncer à tout ce qui peut me rendre la vie agréable, conséquemment à la vie même : car que faire d'une existence empoisonnée par d'inutiles douleurs et par un désespoir éternel ? certainement la mort est mille fois préférable. Ainsi donc, ne pas pouvoir faire de vous la compagne de mes jours, c'est être condamné aux plus cuisans regrets, et à une existence dont je ne pourrais que désirer la fin. Mais que serait-ce si le remords se joignait aux regrets ? eh bien ! cela serait immanquable. Comment, misérable, il existe sur la terre une créature adorable qu'un instant de sensibilité est prêt à plon-

ger dans un épouvantable abîme ; tu n'as que la main à tendre pour l'empêcher d'y tomber, et tu refuserais de tendre cette main secourable à celle que tu dis que tu aimes, à celle que des parens furieux vont condamner aux punitions les plus sévères, que les méchans vont accabler d'humiliations, d'opprobres, et qui périra peut-être de douleur à la fleur de son âge pour avoir écouté la voix d'un cœur jeune et sensible; et je puis la sauver de tant de maux, et je puis ensevelir son dangereux secret entre elle et moi, et je puis, en la rendant au bonheur, en acquérir moi-même un inaltérable, inappréciable, parce qu'il n'en est pas de plus pur, celui d'avoir sauvé une victime innocente, celui d'avoir fait une action louable, celui d'être content de moi; et je balancerais, et je ne verrais pas que la circonstance même qui nous unira, sera le garant le plus sûr comme le plus solennel de notre félicité à venir! Je ne verrais pas que ma sensible épouse ne jetterait jamais les yeux sur son ami, sur celui qui voulut son bonheur, sans sentir son bon cœur s'émouvoir, et sans se dire tout bas avec attendrissement : Voilà le véritable ami à qui je dois le repos de

l'âme et le calme de mes jours!.... Non, mademoiselle, non, je ne balance plus; et ne craignez de moi ni préjugés, ni reproches. Les premiers, malheur à l'insensé qui les met entre son bonheur et lui ! Ce n'est pas de l'opinion des autres que le mien dépend, c'est de vous, c'est du témoignage de ma conscience qui m'avertit que je fais bien, et que je prends seule pour juge. Quant aux seconds, ce serait vous donner le droit de m'en faire vous-même, que d'oser m'en permettre. M'a-t-on induit en erreur? m'a-t-on caché quelque chose? n'est-ce pas avec pleine et entière connaissance de cause que je m'offre à vous pour compagnon inséparable de vos jours et de votre destinée? Eh! sur quoi porteraient d'ailleurs les reproches que je pourrais vous faire? Est-ce la corruption, la dépravation des mœurs qui vous a fait commettre une faute que je mets ma gloire à réparer? Est-ce à votre âge et à celui de votre jeune complice, qu'on pèche avec le dessein formel de malfaire? N'est-il pas plus vraisemblable et plus vrai que le plus doux et le plus innocent des penchans vous a entraînés, comme à votre insu, dans un piége que votre

candeur même vous dérobait, ou qu'un sentiment impérieux et séduisant couvrait de fleurs? Et moi, grand Dieu! moi, ne suis-je pas coupable envers vous d'un tort bien plus grand, puisqu'il était volontaire? Ce tort n'a-t-il pas pensé vous coûter la vie, et ne suis-je pas trop heureux qu'il s'offre une occasion de le réparer; occasion qui est toute à mon avantage? Ainsi, mademoiselle, ma chère et bien chère Manon, si toutes les raisons que je viens de mettre sous vos yeux ont quelque pouvoir sur vous, si vous consentez à un lien dont je ne voudrais pas, si je n'étais certain d'avoir en moi tout ce qu'il faut pour le rendre heureux et consolant pour vous; dites un mot, dites que vous approuvez ma demande, et je vole auprès de vos parens dont j'ose espérer l'aveu d'après les bontés qui nous sont promises. Ils ignoreront tout : notre mariage se fera sans délai, et une fois mon épouse, vous serez à jamais délivrée de toute crainte et de tout danger. Pour l'enfant, je l'adopte dès ce moment, et ce n'est pas sans raison : je prie même ardemment le ciel qu'il me le conserve. Cet enfant contribuera plus qu'on ne pense au calme de notre union, et au

bonheur de notre avenir. J'ai tout dit; j'attends votre réponse. »

CHAPITRE XI.

Mariage de Manon. — Mon désespoir. — Éclaircissemens affreux sur le sort de ma sœur. — Sa sortie et son nouveau domicile.

Cette éloquence naturelle, cette logique du cœur, ne manqua son effet ni sur Manon, ni sur le docteur. Celui-ci ne put s'empêcher de l'admirer, ni l'autre d'en être attendrie.

« Eh bien! dit-elle avec un ton touchant, et tendant la main à Usidor, je me plais à croire que vous ne vous prévaudrez jamais du malheur qui me donne à vous, pour me faire un jour repentir de ma confiance, que vos discours sages et touchans viennent de déterminer. Prenez-y bien garde, M. Usidor, il en est encore temps : consultez-vous bien; évitez le malheur affreux d'avoir un jour à vous reprocher le mien. Songez que votre main que vous m'offrez est un bienfait dans la circonstance où je me trouve. Pénétrez-vous donc bien des devoirs d'un bienfaiteur, qui doit s'imposer la loi de ne jamais

faire rougir l'objet du service rendu; et moi, de mon côté, je vous fais la promesse de ne jamais oublier celle que m'impose la reconnaissance.

» Mais, avant de vous expliquer avec mes parens, avant de faire aucune démarche pour notre union, à laquelle je déclare, devant monsieur le docteur, que je consens de bon cœur et sans répugnance, comme sans contrainte, j'exige que l'auteur de ma peine actuelle soit instruit : je désire qu'il le soit par moi; qu'on ne me refuse pas la faveur d'un dernier entretien avec lui. Vous y serez présens, et quand, sous vos yeux, nos deux cœurs se seront soulagés, quand il aura été forcé de convenir que le parti que je prends est le seul qui convienne et qui me reste; en un mot, quand j'aurai reçu son aveu pour notre lien, il me semble que je le formerai avec plus de courage et de tranquillité, car enfin je me suis donnée, je lui appartiens encore, et je n'ai pas le droit de lui reprendre un bien qu'il n'a point usurpé, sans qu'il consente à me le rendre. Faites donc en sorte que je puisse, plus tôt que plus tard, me voir délivrée de toute inquiétude, et que nous puissions au moins, en nous faisant

un éternel adieu, faire en même temps, devant vous, le serment solennel de respecter à jamais tous deux le nœud indissoluble qui va nous unir. »

Le docteur n'était pas trop de l'avis de cette entrevue ; il craignait, non sans quelque raison, notre sensibilité, nos souvenirs, nos larmes, et conséquemment quelque ébranlement dans la résolution de Manon ; mais Usidor, toujours généreux, ne voulant rien avoir à se reprocher, ne voulant laisser aucun poids sur le cœur de sa future compagne, insista pour l'entretien demandé ; et il fut résolu que, dès le soir, on m'avertirait que je reviendrais à Paris le lendemain.

Catherine vint en effet coucher à la campagne ce jour-là même, et le lendemain matin nous nous mîmes en route pour Paris, où nous arrivâmes de bonne heure. J'y fus très-sèchement reçu par ma mère, qui sur-le-champ m'envoya chez le docteur, par qui j'étais attendu.

Son accueil fut un peu moins sévère que celui de ma mère, qui avait une singulière manie, dont je parlerai plus amplement par la suite, mais dont je dois dire ici deux mots en passant. Ma très-sage mère voulait

bien m'avoir donné un sexe; mais elle n'aurait pas voulu en même temps que je me servisse jamais des organes constitutifs de ce sexe. Elle voulait bien m'avoir fait des yeux; mais elle ne voulait pas que je visse avec. Le docteur, infiniment plus philosophe, doué d'une charmante gaieté qui était, pour ainsi dire, le fard de sa raison, et ne lui donnait souvent que plus de lustre et de force, voyait les objets comme ils devaient être vus. Il trouvait qu'un enfant de fait par un jeune et gentil garçon à une jeune et jolie fille, n'était ni un bien grand crime, ni un bien gros malheur. Seulement, comme c'était un mal social, sa prudence lui avait fait sentir la nécessité d'en prévenir les suites; et l'on a pu voir que, jusqu'à présent, il s'y était pris en homme aussi habile que sage.

Il débuta par quelques plaisanteries à bout-portant sur mon amour pour l'espèce humaine, mon dévouement à sa propagation, et ma crainte de voir arriver la fin du monde. Il s'égaya beaucoup, et me déconcerta encore davantage; ensuite, prenant un ton plus sérieux, il me fit le récit très-détaillé de tout ce qui s'était passé. Il m'apprit la découverte de mon intrigue amou-

reüse avec Manon, de la grossesse de cette pauvre enfant, des idées que cela lui avait fait naître, pour couper court, dans son origine, à une aventure scandaleuse, dont les suites auraient été très-fâcheuses. Il termina par me dire que Manon m'attendait pour recevoir de moi la permission de se marier à Usidor, et que c'était pour cette entrevue qu'on m'avait rappelé à Paris.

J'étais si confondu de ce que je venais d'entendre, que je gardais un silence stupide, et ne savais si j'existais ou non. Le docteur me tira de cette espèce de léthargie, en me demandant à quoi je me décidais. Alors je pus pleurer et je fus soulagé. Le docteur employa tour à tour les consolations, le langage de la raison, et parvint à me rendre assez de calme pour pouvoir essayer du moins de supporter le terrible entretien : il fut terrible en effet. Je fais grâce à mon lecteur de cette scène déchirante, que j'affaiblirais en voulant la décrire. Qu'il se représente seulement deux enfans véritablement aimans, véritablement sensibles, unis à l'âge le plus tendre par le premier et le plus étroit de tous les liens de la nature, les noms de père et de mère! qu'on se les représente au moment de se

séparer pour jamais, s'arracher tour à tour de leurs bras, et s'y replonger avec les plus douloureux transports; promettre et se dédire, s'attirer et se repousser, fatiguer l'air et le ciel de leurs tristes et impuissantes exclamations; enfin prendre un parti désespérant, celui de renoncer pour jamais l'un à l'autre, après une lutte qui a fini par épuiser ensemble et leurs forces et leur courage. Voilà l'idée de ce qui se passa dans cette désolante et dernière entrevue. Je reçus les sermens d'Usidor pour Manon et mon enfant : il reçut les miens, et l'assurance du respect inviolable que je porterais à ces nœuds. Je retournai à la campagne, la mort dans l'âme. J'y appris le mariage de Manon : je pensai expirer de douleur. Je fis une maladie; et enfin les réflexions, le temps, l'inutilité de mes regrets, la légèreté de mon âge, celle de mon caractère, tout cela réuni concourut à cicatriser ma blessure; mais rien n'a pu en effacer la trace, et le souvenir de Manon ne me quittera qu'à mon dernier soupir.

On ne sera probablement pas fâché de savoir quel fut le sort de cette aimable et intéressante amie.

Elle eut le bonheur de trouver dans son

mari, l'homme qu'il avait peint lui-même en lui offrant sa main. Je m'en suis constamment informé avec le plus scrupuleux empressement, pendant longues années. J'ai appris qu'Usidor avait tiré un très-grand parti des mille écus dont mon père lui avait fait présent à l'époque de son mariage; qu'il avait levé une boutique de fleurs artificielles, où il faisait parfaitement ses affaires : que, malgré tous ses soins, il n'avait pu conserver le premier enfant de Manon, dont l'accident sans doute avait influé sur l'existence de la pauvre petite créature; que depuis il était devenu père d'une nombreuse famille, et qu'il y avait peu de ménages comparables au sien, pour l'union, l'aisance, la paix et conséquemment le bonheur. Certainement avec toute ma bonne volonté, je n'aurais pu répondre de procurer à cette douce amie une situation aussi tranquille et aussi riante. Disons donc avec le sage Pangloss que tout est pour le mieux : félicitons Manon d'en avoir été quitte à si bon marché. Hélas! toutes celles qui depuis ont bien voulu échanger leur cœur contre le mien, n'ont pas eu à se louer autant qu'elle de l'indulgence du destin. Il a bien voulu conduire

Manon au port : il en fut d'autres qu'il condamna impitoyablement au naufrage, et qui, malheureusement y ont péri. Leur histoire viendra à son tour, et l'âme de mes lecteurs, reposée sans doute sur l'heureuse situation de Manon, ne doit pas encore être froissée par le récit douloureux de quelques autres aventures qu'amènera la série des faits et l'ordre des temps. Je n'ai plus qu'un grave événement à raconter avant de retourner au collége.

Depuis l'incartade de ma sœur, et sa suite funeste, je n'avais entendu parler ni d'elle, ni de Senneval. Le 2 octobre, jour de la Saint-Remi, approchait et amenait avec lui la fin des vacances : le dimanche d'avant, il fut résolu qu'il y aurait une grande fête à Sans-Souci, pour faire, en quelque sorte, le bouquet de mes vacances, et la pompeuse célébration de mes adieux à la campagne.

La fête eut lieu, et se serait merveilleusement bien passée, si mon père, dont les idées n'étaient pas toujours assez réfléchies, ne s'était pas avisé d'une chose qui pensa la troubler. Sans rien dire à personne, il avait invité Usidor et sa femme à venir dans l'après-midi faire un tour à la maison.

Manon, plus prudente que mon père et son mari, avait eu le bon sens de s'opposer à cette extravagance; mais mon père était entier dans ses volontés : Usidor, bon et complaisant, n'avait rien à refuser à son généreux patron. Ils vinrent donc au moment où je m'y attendais le moins, et ce que Manon avait prévu arriva. Son aspect me saisit; un frisson mortel s'empara de tout mon corps, et je tombai sans connaissance entre les bras de quelques amis qui se trouvaient près de moi. Je fus, m'a-t-on dit, fort long-temps sans reprendre l'usage de mes sens; et, quand mes facultés m'eurent été rendues, je me trouvai environné de ma mère et de quelques personnes qui continuaient à me donner des secours. Mes yeux inquiets se tournaient de côté et d'autre, et semblaient chercher quelque chose. Ma mère, qui s'en aperçut, me dit avec douceur qu'il n'y avait plus rien à la maison qui pût me causer le moindre trouble. Un torrent de larmes qui se fit passage, et que je répandis dans son sein, me soulagea d'un poids énorme qui écrasait ma pauvre âme. Je demandai à rester seul avec ma mère, dont toute la bonté naturelle était revenue depuis le mariage

de Manon ; et, quand je fus en liberté avec elle, je la suppliai, en sanglotant, d'éloigner au moins de moi cet objet que je n'avais pas encore eu le temps d'oublier. Elle m'en donna sa parole : je m'informai avec empressement de ce qui était arrivé à la jeune épouse elle-même. Ma mère eut le bon esprit de me dire qu'elle avait été sensible à mon état, qu'elle avait pensé se trouver mal elle-même, et avait demandé la permission de se retirer : ce qu'elle avait fait. Mon cœur se calma ; mes larmes se séchèrent, et je descendis plus ferme et mieux portant. L'impression de cette visite inattendue s'effaça peu à peu, et se perdit dans les réflexions que je fis une partie de la nuit. Je passai le reste dans les bras d'un sommeil assez doux ; et, le lendemain, je me trouvai réellement bien de corps et d'esprit.

Nous devions partir tous pour Paris après le déjeuner. Ce déjeuner était prêt à finir, lorsqu'on annonce une visite. Nous n'étions que nous trois, mon père, ma mère et moi. On fait entrer. Qui vois-je paraître? grand Dieu! et dans quel état!

C'était M. Senneval père, les yeux allumés et pleins de l'indignation la plus

prononcée. Il s'avance brusquement, sans même faire les politesses d'usage. « Ah ! vous voilà tous deux, dit-il d'une voix altérée à ma mère, j'en suis enchanté. Écoutez, barbares que vous êtes ! écoutez ! et frémissez s'il vous reste encore quelques entrailles ! » A ces foudroyantes paroles, je cours à la porte pour la fermer, afin que les gens ne vinssent pas se mêler de cette scène, qui s'annonçait d'une manière sévère. « Restez, monsieur, me dit impérieusement M. Senneval, restez, vous n'êtes pas de trop. Je lui explique mon intention ; il l'approuve, et continue. « Connaissez-vous cette écriture? » dit-il à mon père et à ma mère, en leur montrant une lettre déployée. « C'est celle de ma sœur, » dis-je en jetant un coup d'œil dessus. « Oui, jeune homme, me dit-il avec force, c'est l'écriture de votre malheureuse sœur. » Mon père et ma mère étaient debout, interdits et muets. « Asseyez-vous, madame, » dit M. de Senneval à ma mère, qui s'assit en effet. Mon père et moi demeurâmes comme nous étions, en silence et dans l'attente de ce qui allait se passer. « Écoutez bien, répète M. de Senneval d'une voix formidable, vous n'avez pas trop de toute

votre attention. » Il lit ensuite la lettre suivante :

De l'Hôpital-général, ce 27 septembre 1760.

«De l'Hôpital-général...» C'est de l'Hôpital-général que m'écrit votre malheureuse fille.... O désespoir! ô indignation! Mais tâchons de commander à des mouvemens aussi terribles que justes, et suivons avec quelque calme, s'il est possible, cette effrayante et incroyable lecture..... « De l'Hôpital-général, ce 27 septembre 1760.

» Enfin, monsieur, à force de ruses, de » stratagèmes de toutes espèces, je suis » parvenue à me procurer ce qui m'était » nécessaire pour écrire. Enfin, je puis » soulager mon cœur brisé, et confier au » papier tout ce qui se passe d'horrible en » moi dans ce cloaque impur, dans ce » tombeau d'opprobre et d'infamie, où la » plus inconcevable barbarie n'a pas frémi » de me plonger vivante, et où le plus » grand de mes supplices est celui de ne » pouvoir douter que c'est vous, monsieur, » oui, vous qui m'avez ouvert ce gouffre » épouvantable, auprès duquel je suis sûre » que les enfers ne sont rien. »

« Et c'est moi qu'elle soupçonne! et

c'est moi qu'elle accuse! Je lui pardonne, à la déplorable victime ; mais.... Je la désabuserai. Suivons. »

« Qu'une mère qui, dès ma plus tendre
» enfance, a renoncé pour moi à tous les
» sentimens qui semblent découler natu-
» rellement de ce titre si doux, qui n'a
» cessé de m'accabler du poids et des preu-
» ves de sa haine; qu'une mère pour la-
» quelle je ne fus et ne serai jamais qu'un
» objet d'horreur, ait saisi l'instant qui lui
» a paru favorable pour consommer sur
» sa fille détestée une vengeance méditée
» depuis long-temps, cela me paraît af-
» freux, mais tout simple. Il lui a été possi-
» ble d'exagérer mon crime, et permis en
» quelque façon d'en poursuivre la puni-
» tion dans toute la rigueur de ses senti-
» mens dénaturés. Elle ne s'est reservé de
» ses droits de mère que celui de sévir
» contre sa malheureuse fille, et de la per-
» sécuter. Les droits si touchans de la pro-
» tection et de l'indulgence n'ont jamais
» rien été pour elle. Souffrons et taisons-
» nous : elle est ma mère.

» Qu'un homme faible, tel que M. D***,
» qui ne voit que par les yeux de son im-
» périeuse compagne, qui n'agit que d'a-

» près l'impulsion qu'il en reçoit, et n'est
» véritablement qu'une machine dont elle
» fait mouvoir les ressorts à son gré ; qu'un
» semblable automate ait ratifié les arrêts
» barbares portés contre moi par l'éxaspé-
» ration de la haine et le besoin de la ven-
» geance, cela est affreux, mais cela est
» tout simple. Sa femme exerce sur lui cet
» empire dangereux que les gens d'esprit
» obtiennent si facilement sur les êtres fai-
» bles. Il veut la paix, n'importe aux dé-
» pens de qui. Aussi je lui pardonne de
» tout mon cœur, je le vois en pitié, et
» le regarde simplement comme le valet
» de l'exécuteur.

» Mais que vous, vous M. de Senneval,
» homme de sens, homme de poids,
» homme estimable, respectable, sensible,
» humain et sage; tendre père de famille,
» et remplissant, en un mot, dignement
» tous les devoirs d'époux, de père, de
» magistrat et de citoyen, que vous ayez
» pu prêter votre crédit, que vous l'ayez
» souillé, profané, dégradé en l'employant
» contre une malheureuse enfant de treize
» ans, en sollicitant l'ordre barbare qui la
» plonge dans la fange de l'ignominie, qui la
» raye à jamais de la liste des femmes que la

» société consent à recevoir dans son sein, » que vous ayez pu vous déterminer à ser- » vir aveuglément les fureurs injustes d'une » mère sans entrailles, qui ne cherchait » qu'un prétexte pour engloutir sa fille » dans un abîme du fond duquel il lui fût » impossible de sortir jamais; voilà ce qui » est affreux, mais ce qui n'est pas tout » simple : car, je vous demande, mon- » sieur, quel est mon crime envers vous? » Mais ce crime même, qui n'est autre » que d'avoir tendrement aimé votre fils, » avait quelque chose de flatteur pour » vous; et vous me punissez si cruelle- » ment d'un sentiment dont je n'ai pas été » maîtresse, et d'une préférence qu'un » père aurait dû voir au moins avec un » peu d'indulgence!

» Ah! monsieur, c'est là mon véritable » supplice. Oui, l'idée de vous devoir l'état » affreux où je suis plongée est pire pour » moi que cet état même, tout épou- » vantable qu'il est. Je n'essaierai pas de » soulever votre cœur en vous en traçant » l'horrible peinture. L'opprobre, l'infa- » mie, la corruption de l'air, des alimens » et des âmes; la misère, la rage, le déses- » poir, la cruauté et tous ses raffinemens,

» voilà quelques traits de cet enfer anticipé
» dans lequel je suis condamnée à voir se
» dessécher lentement ma malheureuse
» existence.... A treize ans! ô mon Dieu!
» à treize ans!.... Si tu ne prends pitié de
» moi en abrégeant mes jours, combien
» de temps, grand Dieu! ai-je encore à
» souffrir!

» Voilà, monsieur, ce que j'ai cru de-
» voir vous adresser dans mon horrible
» détresse, non pour vous attendrir sur
» mon sort, non pour en solliciter le chan-
» gement, mais pour mettre sous vos yeux
» les suites affreuses de l'abus du crédit,
» et pour vous engager à faire à l'avenir
» un plus digne usage du vôtre. Quoi qu'il
» en soit, monsieur, vous êtes le père de
» celui que j'aime; c'est dire assez qu'il
» m'est impossible de ne pas vous par-
» donner.

» — Je suis, monsieur, etc. »

Il serait extrêmement difficile de peindre la consternation de mon père et de ma mère à la lecture de cette lettre foudroyante, qui étonnera sûrement quelques personnes, mais non pas celles qui ont pu connaître ma sœur.

« Je vous épargne sur cette lettre des ré-

flexions que vos cœurs sauront bien faire sans moi, dit sévèrement M. de Senneval; mais je suis compromis, mais je passe dans l'opinion de votre fille pour un homme capable d'une cruautédont l'idée est si peu venue jusqu'à moi, que je ne la conçois même pas dans les autres. Vous avez fait le mal, c'est à vous à le réparer. En conséquence, je vous invite à signer ce papier dont je me suis muni : il contient l'ordre de l'élargissement de votre prisonnière. Je pourrais me passer de votre signature; mais je veux bien encore vous laisser la gloire d'avoir contribué à l'action juste de faire cesser un supplice infiniment au-dessus du crime. Signez sans délai; car, quand on a un innocent à sauver et son honneur à rétablir, on n'a pas un moment à perdre. » Ma mère voulait faire quelques objections : un regard terrible de M. de Senneval lui imposa silence, et ce peu de mots qu'il ajoute : « Songez, madame, combien il serait affreux que votre nom ne fût pas sur ce papier, » la determina à signer. « Ce soir je vous la ramène à Paris : vous en ferez ce que vous voudrez; mais, madame, souvenez-vous enfin que vous êtes mère, ou du-moins que, dès ce moment, je la prends

sous ma protection. » Il dit, et s'éloigna de toute la vitesse de ses chevaux.

Mon père et ma mère, pétrifiés, se regardaient dans un morne silence, que je n'étais pas disposé à rompre. Nous prîmes enfin le chemin de Paris, où nous trouvâmes, comme par une espèce de miracle, une intime amie de ma mère, nommée madame Roussel, qui n'eut pas plutôt appris ce qui venait de se passer qu'elle offrit de prendre ma sœur chez elle, et de mettre tout en usage pour venir à bout de ce caractère indomptable, La respectable dame en avait véritablement tous les moyens. La proposition fut d'autant plus accueillie, qu'après la lettre de ma sœur, il n'était pas praticable qu'elle vécût au sein de la famille. Elle fut ramenée le soir par M. de Senneval, comme il l'avait promis, et conduite sur-le-champ, dans sa voiture même, chez madame Roussel, dont il approuva le zèle et les bonnes intentions. Nous verrons par la suite ce qu'elle devint dans ce nouveau domicile : elle n'est pas au terme de ses aventures.

CHAPITRE XII.

Retour au collége. — Après-soupers. — Conversations. Anecdote terrible ; le revenant.

Adieu, campagne chérie, asile aimé d'un doux loisir, d'une charmante liberté. Adieu, dévotes, Juliettes, oratoires, festins de noces et fêtes sans cesse renaissantes! Adieu surtout, ô mon intéressante Manon! une barrière insurmontable s'est élevée entre toi et moi; je n'aurai point l'audace d'essayer de la franchir, je n'en aurai pas même la pensée. Je respecterai ton innocence conjugale plus que ta pudeur enfantine. Je respecterai l'épouse reconnaissante plus que je n'ai respecté la vierge pure et trop sensible ; et, si quelque vœu me rapproche encore de toi, ce sera celui que mon cœur rendu à la raison, sans perdre le souvenir de son premier amour, fera sans cesse pour le bonheur de l'adorable amie qui en fut l'objet.

Mais les heures s'envolent : le jour imposant et sérieux du retour au travail s'avance. Déjà les portes des classes roulent sur leurs gonds rouillés et s'ouvrent à mon

ami la Poule (1), qui, un immense balai à la main, vient débarrasser ces sanctuaires de l'étude et de l'instruction de la poussière oisive des vacances, pour qu'ils puissent se remplir de cette autre vulgairement appelée poussière de l'école. Déjà le professeur décroche sa soutane et sa robe longtemps suspendues au porte-manteau ; déjà la houssine en chasse la poudre accumulée pendant six semaines, et la vergette a déjà rendu tout son lustre au bonnet carré.

Les routes sont couvertes d'écoliers qui abandonnent à regret le toit paternel pour venir se ranger sous l'étendard grec et latin. Grand Saint-Remi, du haut du ciel votre auguste patrie, vous avez donné le signal! On va célébrer en votre nom une messe solennelle, après laquelle chacun reprendra ses exercices presque oubliés. Allons à cette cérémonie sérieuse, mais auguste, faisons contre fortune bon cœur ; renfonçons nos larmes, et faisons semblant de

---

(1) Portier du collége de Beauvais, successeur du vieux Gohier dont il a été parlé plus haut. Celui-ci se nommait Blanchefort de Beauregard, et était Auvergnat : la Poule était son nom de guerre.

sourire en reprenant le collier dit de misère, pour une année encore.

Il faut que le lecteur ait la complaisance de passer avec moi cette année, qui fut celle de ma rhétorique. Je tâcherai de la lui rendre supportable le plus qu'il me sera possible, et certains faits qu'il y trouvera semés pourront n'être pas sans quelque intérêt à ses yeux.

On sait que j'ai pour habitude d'essayer le portrait des maîtres à l'empire desquels je vais être soumis. Mon professeur est déjà connu : c'était l'aimable M. Maltor, dont le nom seul fera à jamais l'éloge, auprès de ceux qui ont pu arriver jusqu'à lui, sous quelque rapport que ce soit.

Notre maître de quartier était un petit Lorrain, âgé alors d'une cinquantaine d'années. Il se nommait Vautrot : c'était bien le plus drôle de petit corps que j'aie jamais connu. Il était janséniste outré. L'horreur qu'il avait pour les jésuites était telle, que, sans prendre garde à notre âge, au respect qu'il exigeait de lui, au danger d'empoisonner de jeunes cœurs et de jeunes têtes de toutes ces extravagances et de toutes les fureurs de l'esprit de parti, il se permettait devant nous, quand il était ivre (c

qui lui arrivait souvent), les déclamations les plus exaspérées, les déchaînemens les plus violens et les plus indécens. Il est aisé de sentir la douceur d'être sous un pareil mentor. Il était aussi très-facile, au moins spirituel d'entre nous, d'avoir plus de sens qu'un homme dont la raison était sans cesse offusquée, ou par les vapeurs du vin ou par les fureurs du jansénisme. Aussi je puis dire avec vérité que je ne me suis pas aperçu cette année d'avoir eu, au quartier, d'autre maître que moi. J'ajouterai que je n'en ai point abusé, et que, soutenu par la tendre affection de M. Maltor, qui daignait ne me pas perdre de vue, j'ai fait un emploi assez fructueux du temps que j'aurais pu employer à ma fantaisie, en niaiseries et en futilités, sous les yeux d'un maître qui n'en avait point. Je lui dois pourtant la justice de convenir que c'était un assez bon homme, mais peu fait pour la place qu'il occupait. Je me retrouvai, comme de raison, avec Senneval, qui me parut un peu changé de figure et même de cœur. Il y eut dans son accueil une sorte de froid et de réserve. Je m'en sentis d'abord assez piqué pour ne pas paraître y prendre garde, et je crus me de-

voir à moi-même de ne pas lui demander la cause de son refroidissement. Je ne me sentais d'autre tort que celui d'avoir imprudemment servi ses amours ; et certes ce n'était pas à lui à m'en vouloir de ce tort-là. Cependant, au bout de quelques jours, m'apercevant qu'il tournait autour de moi, je cessai de l'éviter; je me prêtai à une explication. Il m'avoua qu'il avait craint que je n'eusse été complice de mes parens dans la punition de ma sœur; je n'eus pas de peine à le détromper, et nous redevînmes, à ma grande satisfaction, les meilleurs amis du monde ; car, dans le nombre de mes anciens camarades, c'était lui que mon cœur avait distingué et choisi, et parmi les nouveaux, je n'en apercevais pas un seul qui pût me tenir lieu de lui. Nous convînmes cependant, au nom d'une prudence assez louable à notre âge, qu'il ne serait plus question de rien relativement à ma sœur, de laquelle au reste je feignis d'ignorer le nouveau domicile et l'état actuel.

Les premières soirées qui suivirent la réunion de tous nos camarades de rhétorique, furent employées, comme de coutume, à nous raconter tout ce qui nous

était arrivé pendant les vacances. Chacun disait son histoire, en retranchait, ou y ajoutait, ou disait la vérité, ou mentait, selon qu'il lui plaisait. Dans le nombre de ces récits, il s'en trouvait de peu attachans; d'autres tout-à-fait ennuyeux, et d'autres extrêmement intéressans. Deux entr'autres, dont la vérité n'a été que trop connue dans le temps, me frappèrent, et me sont restés dans la mémoire. Comme je me trouve en ce moment un peu dénué de faits personnels, je crois ne pas pouvoir mieux employer mon temps qu'à les mettre sous les yeux de mon lecteur.

LE REVENANT,

Histoire véritable.

Nous avions depuis quelque temps, au collége, un fort aimable camarade d'une très-bonne famille de Lorraine, nommé le chevalier de L...cour. Il était en chambre particulière, sous un vieux maître provençal, appelé le bon homme Audibert, qui avait toujours son antique perruque de travers, et son haut-de-chausses de peau jadis noire au bas de ses talons.

Le jansénisme l'unissait étroitement à l'abbé Vautrot, et il venait souvent avec son élève passer les soirées après souper au quartier de rhétorique, long-temps avant que j'y fusse. Au retour des vacances qu'il avait été passer en Lorraine, chez l'oncle du chevalier et avec lui, il reprit sa louable habitude de venir faire la *causette* avec son ami Vautrot.

Le premier soir qu'il vint, nous fûmes fort étonnés de voir le chevalier de L...cour en deuil, et extrêmement triste. Vautrot lui-même ne put s'empêcher d'en demander la cause. « C'est une longue histoire, répondit Audibert, et elle est aussi étrange que triste. » Ce peu de mots redoubla notre curiosité; nous la manifestâmes fortement, et l'abbé Audibert dit que, si son élève y consentait, il était prêt à la satisfaire. L...cour répondit qu'il ne s'y opposait pas, et que, quoique ce récit dût renouveler sa douleur et ses larmes, il avait quelque plaisir à nourrir l'une et à répandre les autres; ce qu'il dit d'une voix en effet entrecoupée de sanglots, et ce qui nous disposa à écouter la funeste aventure avec tout l'intérêt qu'elle semblait annoncer. Quand on s'est mouché,

qu'on a toussé, craché, etc., l'abbé Audibert prend la parole en ces termes :

« Vous savez tous, mes bons amis, que monsieur le chevalier est d'une famille considérable de Lorraine; son père y tient un rang distingué dans l'état militaire, et son oncle, fameux dans la magistrature, est membre du conseil supérieur de Nancy. Ce fut chez cet oncle, dans un superbe château assez voisin de la capitale, qu'il fut décidé que nous passerions les vacances. Le père avait bien voulu céder monsieur le chevalier à son frère qu'il aimait tendrement. M. de L...cour, l'oncle, avait un fils de l'âge à peu près de son neveu. Les deux jeunes cousins avaient l'un pour l'autre le plus sincère attachement; ils semblaient n'avoir qu'un cœur, et l'oncle du chevalier semblait dans les témoignages de sa tendresse les confondre tellement, qu'il était difficile de distinguer lequel des deux était son fils.

» La vie qu'ils devaient passer à ce magnifique château, offrait une perspective charmante : la promenade, la chasse, la pêche, les parties de cheval, les visites dans les châteaux voisins, celles qu'on recevait au château même, tout cela for-

mait une chaîne de plaisirs aussi innocens que vifs, et sans cesse renaissans. Ils ont duré trop peu, et ont été bien cruellement troublés ; mais n'anticipons point, et suivons le fil de la narration.

» Dès les premiers jours de notre arrivée, je ne sais comment il se fit à souper, où il y avait un monde considérable, que la conversation tomba sur les revenans. Sotte conversation selon moi ! elle m'a toujours souverainement déplu, et je ne sais pas quel plaisir on trouve à se farcir l'imagination d'une foule de chimères plus ridicules et plus effrayantes les unes que les autres. Enfin elle eut lieu, cette maudite conversation, et elle se prolongea beaucoup plus que je n'aurais voulu. Chacun eut la manie de conter son histoire, et c'était, comme c'est l'ordinaire, à qui renchérirait sur son voisin. Le chevalier riait et haussait les épaules de toutes ces niaiseries-là, en les niant fortement et avec raison. « Tu ne crois donc pas aux revenans, lui dit son cousin. » — « Non, en vérité, mon ami, répondit le chevalier, et je proteste bien qne je n'y croirai de ma vie. » Le jeune homme fait un signe de tête que le chevalier n'aperçut pas,

mais que je remarquai très-bien. Il semblait vouloir dire : Ah, ah ! on t'y fera croire. » Enfin le souper et la terrorifique conversation finissent ensemble. Je rentre avec mon élève qui n'y pensait plus, dans l'appartement qui nous avait été donné : il était superbe, mais effrayant. La description que je vais vous en faire est nécessaire pour la suite et pour l'intelligence de l'événement que j'ai à vous raconter. (Nous avions observé qu'à certains endroits du récit, les larmes du chevalier avaient redoublé).

» Il n'est pas un de vous, continua l'abbé Audibert, qui n'ait une idée de ces grands châteaux gothiques, monumens pompeux du règne de la féodalité. Celui que nous habitions était un des plus remarquables dans ce genre : il formait un carré parfait et immense. A chaque angle s'élevait une grande tour fortifiée, qui répondait à chacun des points cardinaux. Les intervalles entre les tours étaient les appartemens, dont le nombre était incalculable, et une superbe terrasse régnait autour de ces appartemens dont les portes et les fenêtres étaient de plain-pied avec elle. On avait conservé la gothique majesté du châ-

teau ; mais on avait substitué aux petits vitraux peints et armoriés, en usage dans les anciens temps, de grands carreaux de verre blanc que fournit la Bohème, et qui, de nos jours, sont devenus très à la mode. Tels étaient les carreaux de l'appartement que nous occupions. Il avait cinq croisées de front sur la terrasse, et l'une de ces croisées en était la porte extérieure; car il en avait une aussi en dedans du château.

» On avait voulu me mettre un lit dans la pièce à côté de mon élève ; mais, outre qu'il est décent qu'un maître ait jour et nuit l'œil ouvert sur son disciple, j'aimais mieux coucher dans la même chambre, pour éviter la solitude et l'ennui dans ces grands logemens qui ont vraiment quelque chose de sérieux et de mélancolique. Bref, il me parut plus convenable que nous ne fussions point séparés, et l'on posa mon lit à l'autre bout dans la même pièce que le sien.

» Un mois au moins s'était passé dans tous les plaisirs, dans tous les amusemens que peut fournir la campagne. Pas un seul jour n'avait offert des divertissemens semblables à ceux de la veille. C'était une va-

riété continuelle dont le charme allait toujours en croissant ; on n'avait plus reparlé de ces maudits revenans. Jamais les deux cousins ne s'étaient tant aimés ; ils ne pouvaient pas être un moment l'un sans l'autre. Le bon père ne se lassait pas de les contempler, et versait sur eux les larmes douces du plus touchant attendrissement. Cette terre enchantée était vraiment pour nous tous une espèce de paradis terrestre, lorsque l'enfer vint changer la scène et fit succéder le trouble, le sang et les larmes, à la joie, au calme et au bonheur. »

Ici la douleur du chevalier s'accrut à un tel point, qu'il demanda la permission de s'éloigner un instant. Son maître lui offrit de cesser son récit ; il l'engagea à le continuer, puisqu'il était commencé ; mais, ajoutant qu'il ne se sentait pas la force de l'entendre, il pria M. Vautrot de lui ouvrir la porte de son cabinet, où ce malheureux jeune homme s'enferma avec son affliction et ses larmes.

Dès qu'il fut parti, notre silence et notre attention avertirent l'abbé Audibert de notre impatience. Il continua de la sorte, et d'une voix un peu plus basse :

« Je suis fort aise que le chevalier ait

pris le parti de se retirer. Je pourrai donner à ma narration une latitude que j'aurais été obligé de restreindre devant lui, pour épargner sa sensibilité. Voici donc le terrible événement; voici le malheur irréparable dont le souvenir empoisonnera les jours de notre pauvre chevalier. Écoutez bien, mes enfans, et n'oubliez jamais cette histoire tragique; elle pourra vous être d'une grande utilité dans le cours de votre vie.

» Il y avait donc, comme je vous l'ai dit, un mois que nous jouissions au château de la paix la plus constante et des plaisirs les plus doux.

» Un soir, après avoir employé tous les instans d'une superbe journée à tous les amusemens les plus enchanteurs, on s'était réuni à souper avec une gaieté que la bonne chère, les vins fins et la plus aimable conversation, rendaient à chaque instant plus vive et plus piquante. Enfin l'heure d'aller prendre du repos était arrivée, chacun se sépare en s'embrassant, et se communique amicalement l'espoir de renouveler le lendemain les plaisirs de ce jour fortuné.

» Je me retire paisiblement avec le che-

valier. Avant de chercher le sommeil, je prends mon bréviaire, et me mets à lire auprès d'un grand feu qu'on avait le soin de nous allumer tous les soirs ; les nuits de septembre commençant à devenir fraîches, surtout dans des appartemens vastes comme celui que nous occupions. Le chevalier, après avoir rempli ses devoirs pieux, chose à laquelle il ne manquait jamais, commençait à quitter ses vêtemens, et se préparait à se mettre au lit, lorsque tout à coup un des grands carreaux de la fenêtre du fond, en face du mien, se casse avec un fracas épouvantable, et les morceaux roulent en éclats sur le parquet.

» Une frayeur horrible me saisit : mon sang s'arrête dans mes veines; mes yeux, tout grands ouverts, ont perdu la faculté de voir; ma voix se glace dans mon gosier, et ne peut arriver jusqu'au bord de mes lèvres.

» Le chevalier repasse à la hâte son habit qu'il venait de quitter, saisit son épée, s'approche du carreau brisé, et j'entends un cliquetis d'armes qui redouble la terreur affreuse dont j'étais justement frappée : « Qui que tu sois, homme ou démon,

tu ne parviendras pas à m'épouvanter, s'écriait le chevalier. »

» Un instant après, le bruit cesse. L....cour revient s'asseoir auprès du feu. Il était ému; mais son maintien annonçait une fermeté qui ne s'est pas démentie, comme vous l'allez voir.

Qu'avez-vous vu, chevalier, balbutiai-je en tremblant? » — « Je ne sais ce que c'est, me dit-il : si c'est quelqu'un qui, pour s'amuser, veut essayer de me faire peur, il n'a pas trouvé son homme. » — « Mais j'ai entendu un cliquetis d'épée. » — « Oui, il s'en est présenté une très-longue, soutenue par un bras nu, gigantesque et couvert de sang. »

A peine achevait-il ces mots, qu'un autre carreau se casse avec le même fracas à la fenêtre en face de la cheminée, près de laquelle nous étions. Pour cette fois, je vois le bras nu, gigantesque et souillé de sang, qui agitait une longue épée en dedans de l'appartement, et semblait provoquer le chevalier.

« Il faut en finir, dit celui-ci, » en s'élançant, le fer à la main, vers la fenêtre. L'envie de voir terminer cette horrible scène m'avait rendu l'usage de mes yeux.

Je vis distinctement le brave L...cour- écarter l'épée menaçante avec la sienne, se jeter sur le bras mystérieux, le saisir de la main gauche, l'appuyer fortement contre le cadre du carreau cassé, et, passant sa main droite armée dans l'ouverture du carreau, plonger son épée en dehors de la fenêtre avec un courage héroïque. Alors le bras qu'il quitte se retire de lui-même, en laissant tomber en dedans de la chambre lè fer qu'il tenait. Un long gémissement se fait entendre; un profond silence lui succède. Le chevalier se traîne en chancelant jusqu'à la cheminée, et tombe sur un siége sans connaissance.

« Je me préparais à lui donner du secours, lorsque le vent, s'engouffrant dans la chambre par l'ouverture des carreaux brisés, menaça d'éteindre la lumière. Je crus devoir aller fermer les volets de toutes les croisées, ce que je ne faisais ordinairement qu'à l'instant de me coucher. Hélas! si j'eusse pris cette précaution plutôt, le malheur ne serait peut-être pas arrivé; mais comment fuir sa destinée! Quand ces volets furent fermés (opération, je l'avoue, que je ne fis pas sans trembler), je me sentis plus tranquille, et je m'empressai

de donner mes soins au chevalier. Je vins bientôt à bout de le rendre à lui-même : il jeta des yeux égarés sur tout ce qui l'environnait, et me considérait moi-même avec un regard effrayant. Je lui fis quelques questions auxquelles il ne put trouver la force de répondre ; enfin, reprenant peu à peu l'usage de ses sens, il me dit d'une voix sombre : « Avez-vous entendu quelque chose ? » — « Un triste gémissement, répondis-je. » — « Ah ! ce gémissement pèse sur mon cœur. Quel coup ai-je porté ? Dans quel sein mon épée s'est-elle plongée ? » — « Quoi ! vous croyez avoir blessé quelqu'un ? » — « J'en frémis. Ce n'est point l'air que j'ai frappé ; j'ai senti mon fer pénétrer dans quelque chose qui lui opposait de la résistance, et alors tout mon sang s'est enfui dans mon cœur. J'ai eu à peine la force de me traîner jusqu'à ce siége, où mes forces m'ont abandonné. »

» Je ramassai son épée, tombée près de lui, et je m'aperçus avec effroi qu'elle était toute sanglante. Je ne pus lui dérober cette funeste connaissance, et je le vis prêt à retomber dans sa défaillance.

» Vous sentez bien, mes enfans, que je

ne pensai guère à me mettre au lit : le chevalier se résolut à passer le reste de la nuit près du feu, et je lui tins compagnie. J'essayais de temps en temps de lui parler; mais, n'en obtenant aucune réponse, je pris le parti du silence. Il se levait par moment, reprenait son épée, regardait d'un œil fixe le sang dont elle était souillée, la rejetait loin de lui, se promenait à grands pas dans cette chambre immense, laissait échapper quelques mots inarticulés et d'autres plus distincts, tels que : « Grands dieux! serait-il bien possible! affreux pressentiment! — Ah! j'en mourrai. » Ensuite, il s'arrêtait, les bras croisés, l'œil attaché à la terre, restait ainsi quelques instans, et venait péniblement se rasseoir auprès de la cheminée.

» Ce fut ainsi qu'il passa cette effroyable nuit, à laquelle succéda un jour plus effroyable encore.

» Il était à peine cinq heures du matin. L'horloge du château venait de les faire entendre, lorsque l'on frappa doucement à la porte qui donnait dans l'intérieur de la maison. Je balançai si je devais ouvrir. On frappe une seconde fois. Le chevalier me dit : « Quelqu'un, je crois, se pré-

sente à la porte : voudriez-vous bien vous donner la peine d'ouvrir ? » Je m'avance, non sans beaucoup de répugnance, vers la porte, avec la lumière à la main. « Qui frappe? dis-je avec quelqu'émotion. » — « Ouvrez, me répond la voix connue d'un domestique de la maison ; c'est de la part de M. de L....cour père, qui vous prie de vouloir bien passer chez lui avec monsieur le chevalier. » J'ouvre alors sans crainte. Le domestique entre, répète son message à monsieur le chevalier, et ajoute qu'il était chargé de nous conduire. Je me mets à la hâte en état de paraître. Le chevalier, aidé du domestique plus que de lui-même, répare le désordre de son ajustement, et nous nous transportons chez son oncle, que nous trouvons dans la dernière consternation, et qui nous crie, dès qu'il nous aperçoit : « Ah, monsieur ! ah, mon cher neveu ! venez au secours du plus misérable des pères ! » — « Grand Dieu ! dit L....cour d'une voix étouffée. » — « Je n'ai bientôt plus de fils, poursuit M. de L....cour : une main inconnue.... cette nuit.... Venez, mon cher neveu, suivez-moi.... Mon fils connaît son meurtrier ; mais il s'obstine à cacher son nom,

et ne veut le révéler que devant vous.... C'est pour le satisfaire que je vous ai fait prier si matin de passer chez moi. »

» Le chevalier, immobile, la pâleur de la mort sur le front, l'œil atone, ne peut ni parler, ni faire un pas. Son oncle lui prend une main, je m'empare de l'autre. Il chancèle : nous le soutenons avec peine. Enfin, reprenant un peu de force et de mouvement : « O mon oncle! s'écrie-t-il avec un accent profond et douloureux ; je vous suis. » Le domestique marche devant nous avec une lumière, et nous arrivons péniblement jusqu'à l'appartement, où nous attendait la scène la plus terrible, et le spectacle le plus déchirant. »

CHAPITRE XIII.

Suite du revenant. — Autre anecdote tragique. — La destinée.

Après avoir repris haleine, et essuyé les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux, le désolé narrateur termina ainsi son récit douloureux :

« Figurez-vous, mes enfans, un lit environné d'un grand nombre de personnes dans différentes attitudes de consternation

et fondant en pleurs; et, dans ce lit, un jeune homme de vingt ans, pâle, décoloré, l'œil presque éteint, la bouche livide et entr'ouverte, et déjà entouré des ombres funèbres d'une mort prématurée. Le silence qui régnait dans cette appartement lugubre, n'était troublé que par des soupirs, des gémissemens et des sanglots. Une jeune peronne, la tête appuyée sur la main du blessé, et les yeux couverts d'un mouchoir baigné de larmes, pressait cette main déjà froide dans les siennes, et s'emblait n'attendre pour expirer que l'instant où le malade cesserait de vivre. C'était sa sœur, que tous les efforts réunis n'avaient pu arracher d'auprès de son malheureux frère.

» Arrivés dans ce séjour de désolation; l'oncle et le neveu ne purent retenir un cri de désespoir : « O mon fils! ô mon ami! » dirent ensemble M. de L....cour et le chevalier, qui courut se précipiter à genoux au bord du lit fatal.

» Son malheureux cousin, rappelé à la vie par ce cri plaintif et par le mouvement donné à son lit, soulève sa paupière déjà chargée de la mort, reconnaît L....cour, retire doucement sa main d'entre celles

de sa sœur et fait signe qu'il veut parler. Tout se tait pour l'entendre, et voici ses propres mots, qui m'ont trop pénétré pour qu'il me soit possible de les oublier jamais :

« Te voilà enfin, mon ami! dit-il d'une voix faible et entrecoupée ; je rends grâces au ciel qui m'a conservé la vie jusquà ce moment si nécessaire à mon père, à toi, à moi-même, et à tout ce qui va me survivre.

» O mon père, je vous ai promis de vous nommer mon meurtier devant L....cour : je tiens ma promesse. Ce meurtrier, c'est moi-même.... c'est moi seul qui ai tranché le fil de mes jours. » — « Malheureux que je suis! tu n'eus pas d'autre assassin que moi, s'écrie le chevalier. » — « Je n'ai plus qu'un instant à vivre, ne m'interromps pas, mon ami. »

» Après un court silence, il retrouve la force de continuer :

« O mon père, mon imprudence seule a tout fait. J'ai voulu mettre son courage à l'épreuve, et je suis justement la victime d'un absurde et ridicule stratageme. » Il raconte alors en peu de mots, et autant que ses forces peuvent le lui permettre, les événemens de cette désastreuse nuit. En-

suite s'adressant toujours à son père, il lui parle en ces termes, s'interrompant de temps en temps pour reprendre haleine.

» Je ne meurs pas tout entier pour vous, ô mon père. Je laisse L....cour héritier de mon nom, de mes biens et de votre tendresse. L....cour peut vous tenir lieu d'un fils; il en a déjà tout l'amour : mais qui lui tiendra lieu de moi? Qui le consolera de ma perte, dont malgré son innocence, je ne prévois que trop qu'il s'accusera jusqu'au terme de ses jours? O mon père, que L....cour devienne réellement votre fils, et que je puisse en emporter la douce certitude dans la tombe, où je me sens descendre.... L....cour.... ma sœur.... ils s'aiment.... J'étais leur ami.... leur confident.... Qu'un nœud sacré les unisse.... Ma sœur.... mon cher L....cour, donnez-moi votre main.... Mon père.... promettez-moi.... que ce dernier vœu.... sera accompli.... Promettez.... Je succombe.... Adieu.... tout ce qui me fut cher.... Je meurs.....»

« Le généreux jeune homme expira en effet en cet instant. Je n'entreprendrai point de vous peindre cette scène terrible et ses suites cruelles. Le délire s'empara

du chevalier, il fut long-temps à se débattre contre la fièvre ardente que lui avait occasionée ce déplorable événement. Sa cousine subit les mêmes crises douloureuses. Le malheureux père, aussi souffrant que ces deux jeunes gens, était encore obligé de faire taire son affliction devant la leur. Enfin le chevalier, ne pouvant plus supporter le séjour d'un lieu témoin d'une si funeste avanture, a demandé de lui-même à venir reprendre le cours de ses études, espérant trouver dans le travail une distraction bien nécessaire à ses peines et à une si juste affliction. Veuille le ciel que son espoir ne soit point trompé; et qu'il retrouve le calme dont il a si grand besoin! »

Nous demeurâmes muets et comme pétrifiés, après ce lamentable récit. Aucun de nous ne pouvait retrouver la parole, et tous nos cœurs étaient tellement serrés, que nous avions même de la peine à respirer.

M. Vautrot alla rouvrir son cabinet. Il y trouva le malheureux L....cour la tête entre ses mains, à travers les doigts desquelles des pleurs amers se faisaient passage. Audibert suivi M. Vautrot, et tous deux ramenèrent parmi nous l'inconsola-

ble chevalier, qui fut tour à tour serré dans nos bras et baigné de nos larmes sincères. Je lui donnai en mon particulier des preuves si naïves et si touchantes d'attendrissement, qu'il me voua dès lors un véritable attachement, que je payai de tout le mien. C'était moi que depuis ce moment il se plaisait à chercher pour épancher son cœur. Je le retrouvai longues années après notre sortie du collége, et je le retrouvai le même. C'était à Caen, en 1769. Il était alors capitaine en pied au régiment de Belsunce, dragons. Il me fit l'accueil le plus obligeant, me raconta la suite de sa funeste aventure, et me laissa entrevoir que, toujours poursuivi par un souvenir ineffaçable, il ne pourrait jamais épouser la sœur de celui qui avait si désastreusement péri par ses mains. Je ne lui donnai aucun conseil; mais, au fond de mon cœur, je pensai, et je pense encore que s'il n'a point formé ce lien, il a très-sagement fait; car il eût toujours porté l'image sanglante du frère dans les bras de la sœur. Cette sœur elle-même, qu'il avouait être aussi sensible qu'aimable, aurait lutté peut-être sans succès contre l'idée ramenée par sa présence même, que celui

auquel elle était unie par le nœud le plus intime était pourtant le meurtrier, quoiqu'innocent, d'un frère adoré. Au reste, je ne l'ai point vu depuis notre rencontre à Caen; mais, quelque part qu'il soit, je désire sincèrement qu'il soit heureux : il est difficile d'en être plus digne.

A cette histoire tragique, j'en fais succéder une autre qui ne l'est pas moins, et qui est, ainsi que la première, revêtue de tous les caractères de la vérité. Elle fit grand bruit dans son temps; mais, comme il est possible qu'elle n'ait pas été recueillie, comme elle m'a semblé digne de l'être, enfin comme jen ai connu les personnages, et qu'ils se trouvent par cela même liés à mon histoire, je crois pouvoir me permettre d'y joindre l'anecdote intéressante qui les concerne.

LA DESTINÉE,

Histoire tragique.

Le malheur du chevalier de L...cour avait tellement frappé notre imagination, que nous ne pouvions en repousser le triste souvenir; et dans nos entretiens d'après souper, devenus très-mélancoliques, nous trouvions une certaine douceur à rappeler

des idées sombres et à nous en nourrir.

Ce fut quelques jours après le récit de l'abbé Audibert que nous vîmes arriver un de nos camarades, excellent garçon, que nous attendions avec impatience, parce qu'il était généralement aimé. On ne manqua pas de le régaler de l'histoire de L....court. Il ne put l'entendre sans y prendre, ainsi que nous, un vif intérêt, et finit par nous dire que si nous voulions lui prêter quelque attention, il pourrait nous en raconter une toute récente dont il avait été témoin lui-même à Versailles, et dont un de nos meilleurs amis à tous, qui depuis deux ans à peine avait quitté le collége, était le héros et la victime.

Il ne faut pas demander si notre impatience alla jusqu'à l'importunité. Il n'eut pas de peine à obtenir le silence. On fit cercle, et B....ly (c'était son nom) entama le récit suivant :

« Mes chers camarades, vous avez tous, ou presque tous connu les deux frères P....ret, dont le père a, comme vous savez une charge importante à Versailles, et est intime ami du mien. » — « Oui », répondîmes-nous tous ensemble. — « Vous savez que l'aîné se distinguait par la gaieté la plus

franche et la plus aimable ; et que l'autre, doué d'un caractère extrêmement doux, était d'une sensibilité exquise, qu'il avait l'esprit tourné à la mélancolie, que son air était toujours sombre et presque ténébreux. Vous vous souvenez que, malgré le plaisir qu'il témoignait à être avec nous, il préférait la solitude, et ne se trouvait à peu près bien qu'avec lui-même. Vous n'ignorez pas au reste combien il avait l'art de se faire aimer, et je suis sûr qu'il n'est pas un seul de ceux qui l'ont connu ici qui ne lui ait conservé le plus sincère attachement. Eh bien mes amis, il ne nous reste plus qu'à le pleurer. A vingt-deux ans le malheureux P....ret a fini ses jours de la manière la plus tragique, et c'est la sanglante catastrophe qui les a terminés que vous allez entendre »

Nous fûmes tous saisis à ces mots d'un frisson involontaire, et nous redoublâmes d'attention.

Il y a un peu plus d'un an, continua B....ly, que ce jeune homme qui habitait Versailles et vivait au sein de sa famille, dont il était à juste titre l'idole chérie, vint à Paris pour une affaire qui nécessitait sa présence. Il y passa quelques jours ; un, entr'autres, il avait été au marché aux

chevaux, dans le dessein d'acheter un bon cheval de main, il aimait beaucoup cet exercice! N'ayant pu faire affaire, il quitta le marché, et s'enfonça seul dans les sentiers écartés et déserts qui se trouvent derrière. Il était, selon sa coutume, plongé dans une profonde rêverie, lorsqu'il en est distrait par des cris redoublés : *Au secours, à moi; au secours, on m'assassine.* Sa sensibilité se réveille; il tire son épée, et court de toute sa force vers l'endroit d'où les cris semblaient partir. Il arrive sur le lieu, et voit un infortuné que trois scélérats poignardaient, et qui prirent la fuite à son aspect. Le jeune P..ret que cet affreux spectacle avait mis hors de lui, se précipite sur leur traces, et, tenant son épée comme on tient un poignard, il en atteint un et le renverse mort à ses pieds. Sans ralentir sa course, il arrive au second assassin, et le punit de même; il était près du troisième, lorsque la maréchaussée, accourue enfin aux cris de la malheureuse victime des trois bandits, arrive au grand galop. Le scélérat, poursuivi par P...ret, se retourne alors vers la maréchaussée, et le monstre supplie les cavaliers de le prendre sous leur protection contre la fu-

reur de ce jeune homme, qui venait déjà, disait-il, d'assassiner trois de ses camarades. On se saisit de tous deux; P....ret, sans dire un mot, rend son épée sanglante, se laisse mettre les menottes, et suit paisiblement la cavalcade, qui s'arrête auprès de celui qu'il avait secouru. La quantité de sang que cet homme avait perdu, lui avait absolument ôté toute connaissance. On fit venir des brancards, et les vivans ainsi que les morts, furent tous, ou conduits ou portés dans les prisons : P...ret et le misérable furent placés dans la chambre de l'assassiné, que les chirurgiens avaient assuré n'être qu'évanoui.

P....ret, interrogé, avait naïvement raconté le fait comme il s'était passé; il s'était nommé, et avait prié qu'on donnât avis à sa famille de sa malheureuse affaire, ce qui lui avait été accordé sur-le-champ.

Cependant le blessé, percé, ou pour mieux dire, criblé de coups de couteau, ne donnait encore aucun signe de vie. De lui seul on pouvait attendre quelque lumière sur cette événement; et s'il périssait sans avoir pu donner aucun éclaircissement, que devenait son libérateur, toujours effrontément accusé par l'exécrable

assassin ? La figure douce et honnête de P....ret, son maintien assuré, son air distingué, ses discours sages et sensés, son calme, sa résignation héroïque à son sort, tout cela avait beau parler en sa faveur, et intéresser à lui tous ceux qui l'environnaient, il n'en était pas moins dans une crise effrayante, si le blessé mourait sans pouvoir parler.

Enfin le ciel, qui le réservait à d'autres destinées sans doute, le ciel permit qu'un profond soupir de la victime annonçât son retour à la vie. Les gens de l'art aidèrent cette lueur d'espérance à se changer en certitude; tous les secours, tous les soins, furent prodigués. Le malade commença à rouvrir les yeux faiblement ; ensuite il en retrouva plus complétement l'usage, parvint à pouvoir les tourner sur les objets qui l'environnaient, et qu'on avait entourés d'une lumière suffisante. Tous les assistans attendaient, sans oser respirer, le premier geste, le premier mouvement, le premier mot de l'infortuné. D'abord il promène des regards égarés et incertains autour de lui, et ne peut rien fixer. Peu à peu sa vue se raffermit; le premier objet qu'il put distinguer est son assassin, qui

était aux pieds de son lit. Il fait un geste d'horreur, jette un cri d'effroi, et referme les yeux pour un instant : on redouble les secours, on parvient à le ressusciter encore. On lui parle doucement; on le console; on l'exhorte au courage; on l'assure qu'il est sauvé : en un mot, on parvient à lui rendre du calme et quelques forces. Il recommence à faire la revue de tout ce qui l'entourait, et, rencontrant enfin des yeux le jeune P...ret assis au chevet de son lit, il s'écrie : *Ah! le voilà! c'est lui!* et en même temps il le serre dans ses bras autant que ses forces peuvent le lui permettre. Un témoignage aussi authentique, aussi irrécusable, devait, ce me semble, suffire pour attester l'innocence de notre ami, et lui faire rendre sur-le-champ la liberté : mais ce n'est pas ainsi que marche la justice, qui ne veut rien faire avec précipitation, et ne lâche ce qu'elle tient que quand il ne lui est plus possible de le retenir.

Sur ces entrefaites, la mère, la tendre mère de P...ret était accourue sans délai au secours de son fils justement adoré. Bien informée du fait, munie d'une grande quantité de lettres de recommandation,

elle sollicite et obtient que le blessé sera transporté chez elle à sa maison de Paris, et que son fils ne quittera pas sa chambre qui sera soigneusement gardée.

De jour en jour le malade reprenait ses forces, et la connaissance avec elles. Quand les chirurgiens eurent déclaré qu'il était en état de parler, il se fit une assemblée nombreuse de juges et de tous les intéressés à l'affaire dans la chambre de l'assassiné. Le meurtrier resté vivant fut amené chargé de fers, les cadavres de ses complices avec leurs mêmes habits furent apportés aussi : on avait eu soin de les mettre à l'abri de la corruption par des moyens connus. Quand tout fut dans l'état convenable, le blessé, se soulevant sur son coude, prit la parole et déposa :

Que tel jour, à telle heure du matin, il avait rencontré au marché aux chevaux ces trois hommes avec lesquels il était lié d'intérêts de commerce; qu'ils lui avaient vu faire de très-bonnes affaires, et recevoir beaucoup d'or et beaucoup de billets au porteur, qu'ils l'avaient invité à dîner; que lui ne se doutant de rien et ne se méfiant pas d'eux, avait accepté; qu'ils avaient essayé de le faire boire, mais

qu'il n'avait pas soupçonné leur dessein et avait cru que la gaieté seule était leur motif; qu'après le dîner, où en effet il avait un peu passé les bornes, ils l'avaient invité à faire un tour de promenade, et l'avaient conduit à l'endroit écarté où on avait dû le trouver; que là ils s'étaient jeté sur lui armés de couteaux, l'avaient dépouillé de son or, de son argent, de ses billets; qu'il leur avait demandé au moins la vie, que les scélérats pour réponse, l'avaient criblé de coups de couteau; que ses cris redoublés avaient attiré ce jeune homme qui l'avait délivré, et dont les traits s'étaient sur-le-champ gravés dans sa mémoire d'une manière ineffaçable; qu'ensuite il avait perdu connaissance, et ne se souvenait plus de rien jusqu'à son retour à la vie.

CHAPITRE XIV.

Suite et fin de l'anecdote tragique. — La destinée. — Ma sœur peintre. — Vers de jeunesse.

Une déposition aussi claire et aussi précise ne laissant plus aucun nuage sur l'innocence de P....ret, et l'environnant même de toute la gloire attachée au cou-

rage et à l'héroïsme de l'humanité, qui est d'exposer sa vie pour sauver celle de son semblable, le jeune homme fut déchargé de toute accusation. Les procès verbaux firent de sa belle action la mention la plus honorable, et il fut ramené en triomphe par sa mère enchantée au sein de sa famille, dont la joie surpassa l'inquiétude. Ce ne fut que fêtes et réjouissances à Versailles pendant quelques jours, parmi ses parens et leurs nombreuses connaissances. Au milieu de cet enthousiasme universel et de tous ces transports d'allégresse, lui seul conservait un fond de mélancolie, même de tristesse, dont rien ne pouvait le tirer, et que la tendresse de sa mère combattait en vain. Un jour qu'elle le pressait plus vivement que de coutume de lui ouvrir son cœur et de lui confier la peine secrète dont il semblait dévoré, il lui dit en l'embrassant avec une tendresse excessive : « O ma bonne maman ! pardonne à ton pauvre fils dont la tête faible nourrit des idées noires que rien ne peut dissiper et qui reviennent sans cesse assiéger son âme. Je ne sais si elles sont la suite de la funeste aventure à laquelle je viens d'échapper ; mais j'ai le

pressentiment que cette année ne se passera pas sans qu'il m'arrive quelque chose d'extraordinaire. »

Sa mère employa tout ce que la tendresse et la raison ont de plus efficace pour détruire cette chimère si funeste à son repos et à celui de son fils ; elle ne put y parvenir. Elle fut réduite à compter les jours de cette dangereuse année, à ne pas quitter son fils d'un instant ni d'un pas ; à l'entourer jour et nuit de tous les soins de la surveillance maternelle, et, en un mot, à jouer le rôle de ces mères dont les enfans, dans les contes des fées, avaient été menacés d'un grand danger jusqu'à une certaine époque. Elle aurait voulu pouvoir enfermer son fils dans quelque tour impénétrable et inaccessible à tout autre qu'à elle-même. Elle touchait enfin à son dernier jour cette inquiétante année. La tendre mère avait rassemblé toute la famille pour célébrer ce grand jour, quoiqu'elle et son fils fussent seuls dans la confidence. Les frères, les sœurs, les gendres et les amis recevaient du digne père et de la bonne mère le signal et l'exemple de la joie la plus franche et la plus complète. Le festin fut magnifique, et assai-

sonné de tout ce qu'ont d'aimable la loyauté, l'amitié réciproque, la gaieté et le doux abandon des cœurs. Quand il fut fini, comme il faisait un temps superbe et qu'on avait encore quelques heures, on proposa de mettre les chevaux aux voitures, et d'aller faire un tour à la chasse dans le parc jusqu'à la nuit. La proposition est accueillie; les dames, les hommes, tous partent, et laissent le jeune P....ret, peu ami de ces plaisirs bruyans, dans la douce compagnie de sa mère qu'il n'avait pas voulu quitter.

» Eh bien! lui disait-elle, la voilà enfin révolue, cette terrible année que tu craignais tant et que tu m'as tant fait craindre. » — « Bientôt, mais pas encore, répondit-il sérieusement. »

Pour amuser le temps, on fait une petite partie de piquet; peu à peu le jour tombe, et la compagnie, dont le rendez-vous était à la maison, se rassemble insensiblement. Ils arrivaient les uns après les autres, et se trouvèrent enfin bientôt en nombre assez considérable pour essayer un petit jeu de société. Il est question de main chaude : aussitôt accepté que proposé. La maman sera le confesseur, et

son fils à genoux, la tête dans son sein, tendra la main aux joueurs. On commence, on frappe tour à tour; très-peu occupé du jeu, et n'y trouvant de plaisir que celui que sa complaisance pouvait faire aux autres, P....ret se trompait à tous les coups et ne devinait jamais. Il y avait apparence qu'il ne quitterait pas la place de la soirée, lorsqu'un traîneur, un des beaux-frères, arrive de la chasse, avec son fusil à la main. Il s'approche du jeune homme, et le chatouille dans le creux de la main avec le bout du fusil, qui, partant sur-le-champ par je ne sais quel accident, brise les reins du malhereux fils sur le sein de sa mère plus malheureuse encore. Je n'entreprendrai pas de vous peindre cette scène d'horreur. Je ne dirai plus que le dernier mot de l'infortunée victime qui, soulevant les yeux sur sa mère désespérée, lui dit avec une douceur déchirante : « Eh bien, ma mère ! » et retombe mourant à ses pieds. »

L'effet que cet affreux récit produisit sur nous, est facile à supposer plus qu'à décrire. Tous les cœurs se serrèrent, tous les visages pâlirent, tous les cheveux se dressèrent, et tout resta muet.

Après un assez long silence qu'un souffle même n'avait point interrompu, B...ly achève et dit :

« Notre infortuné camarade expira la nuit même, en consolant sa déplorable mère qui laisse tout à craindre pour ses jours, et dont le désespoir a aliéné la raison. L'innocent meurtrier a voulu suivre sa victime au tombeau ; des ordres supérieurs sont survenus pour qu'on veillât scrupuleusement à sa sûreté, en éloignant de lui tous les instrumens et tous les moyens de destruction. Enfin, j'ai laissé cette malheureuse famille naguère si fortunée, si comblée de toutes les faveurs du sort, dans une désolation qui arracherait le sentiment de la pitié, je ne dis pas seulement aux cœurs les plus durs, mais même à ses plus cruels ennemis.

Quand nos âmes furent un peu moins oppressées, et que les idées purent circuler un peu plus librement dans nos têtes obstruées par le saisissement né de ce récit vraiment tragique, les réflexions commencèrent à se produire. Chacun fait la sienne. On compara les deux événemens de L....cour et de P....ret. Il allait être décidé, à la pluralité, que celui de P...ret

était le plus funeste, en ce que son malheur qui à la vérité n'existait plus pour lui, séparé de la vie, pesait à jamais sur le cœur d'une mère inconsolable et de toute une famille qui faisait une perte irréparable, et dont les circonstances étaient ineffaçables dans son souvenir, parce que la catastrophe s'était passée sous ses yeux. Tout cela paraissait spécieux, et on allait trancher, lorsque je crus devoir prendre la parole, et représenter que l'affaire de L....cour me paraissait plus fâcheuse, en ce que L....cour survivait, en ce que le père de son cousin perdait un fils unique; qu'un fils aîné et beaucoup de gendres offraient aux parens de P....ret un dédommagement que n'avait point l'oncle de L....cour; et enfin que l'un perdait le soutien et l'héritier de son nom, tandis que les autres avaient de quoi revivre dans les enfans qui leur restaient. Cette discussion vint aux oreilles de M. Maltor, qui trouva à propos d'en faire le sujet de la première composition d'amplification française. Je plaidai ma cause de mon mieux, et j'eus le plaisir de la gagner. C'est ainsi qu'un maître sage savait tirer parti des moindres choses, et les faisait tourner au profit de nos

talens et au développement de notre jeune logique.

Il ne paraîtra sans doute étonnant à personne que j'aie conservé le souvenir de ces deux singulières anecdotes, et j'aime à croire qu'on ne me saura pas mauvais gré de les avoir employées à remplir un intervalle vide de faits et d'intérêt.

Quelques espiégleries d'écoliers, des paniers d'huîtres volés et renvoyés à leur destination avec les coquilles veuves de leurs habitantes ; quelques lièvres dérobés, et rendus artistement rempaillés à leurs propriétaires, et une foule d'autres niaiseries de ce genre, indignes d'être sérieusement racontées, occupèrent une grande partie de notre hiver, un des plus longs et des plus ennuyeux dont je me souvienne. Ce fut en ce temps que ma sœur manifesta un goût fort vif pour le dessin et la peinture ; elle était toujours chez madame Roussel, qui paraissait en être contente, et qui obtint pour elle un maître de dessin. Elle y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'elle fut jugée en état d'aller apprendre la peinture chez M. Vien, dont l'épouse remplie de talens, depuis longtemps reconnus et admirés, avait une

école de jeunes demoiselles, de laquelle sont sorties des virtuoses distinguées, entre autres madame Valayer-Coster, dont le jeune pieceau daigna s'essayer en ce temps sur ma figure écolière. Ma sœur vint augmenter le nombre des élèves de l'aimable madame Vien, et marcha aussi rapidement dans la carrière de la peinture que dans celle du dessin. Elle avait pris une véritable affection pour sa maîtresse, et, voulant lui en donner une preuve le jour de sa fête, elle me pria de lui faire un bouquet en vers. Sophie ignorait que j'étais loin de voir madame Vien, qui était une très-jolie femme, avec l'œil de l'indifférence. Ma raison, il est vrai, m'avertissait de l'impossibilité de franchir la barrière qui me séparait d'elle; mais je n'en saisis pas moins cette occasion de lui faire une déclaration détournée, et qui ne pût en rien me compromettre. Pour cet effet, je composai les vers qu'on va lire : ils ont quatorze ans et demi, et cela s'entend. Je les risque d'autant plus volontiers, que cet ouvrage étant intitulé *le Poète*, il faut bien que l'on y trouve quelquefois des vers.

A M. VIEN, *peintre, pour le jour de la fête de son épouse.*

On racontait jadis que le divin Apelle (*)
Des peintres à venir ce sublime modele,
    Avec Zeuxis, son concurrent,
    Eut un célebre différent.
Les peuples partagés connaissaient le mérite
    De ces deux nobles combattans ;
    Ils savaient que c'était l'élite
    Des fameux peintres de leur temps.
Mais l'un et l'autre étant également habile,
Comment juger entr'eux le plus digne du prix?
    De tous deux le pinceau facile
Animait leurs tableaux du plus beau coloris.
    Tous deux savaient de la nature
Tracer une riante et fidèle peinture.
Tous deux savaient à Mars donner de la fureur,
Du roi des cieux tous deux rehaussaient la figure
De cette majesté qui répand la terreur ;
Tous deux savaient de l'homme enflammer le visage,
En y représentant les mouvemens du cœur ;
Tous deux avaient enfin, pour glorieux partage,
L'art de peindre, cet art de tout autre vainqueur.
La carrière est ouverte, et la trompette sonne.
Par l'un, les dons de Flore avec ceux de Pomone,

(*) Je sais fort bien, et je savais alors qu'un des héros de cette anecdote était Parrhasius, mais j'ai mieux aimé Apelle et Zeuxis, et j'ai péché avec connaissance de cause. Rien de si aisé que de rétablir les noms.

Furent avec tant d'art sur la toile exprimés,
Que les petits oiseaux, et surpris et charmés
De revoir le printemps et la fertile automne,
Sur les fleurs, sur les fruits, cherchent à s'arrêter,
Et vont, dans leur erreur, jusqu'à les becqueter.
A l'espoir le plus doux l'artiste s'abandonne.
L'autre se contenta de bien représenter
D'un rideau la trompeuse image.
Zeuxis trop enivré d'un présage trompeur,
Sourit, jouit d'avance, et dit d'un ton railleur :
« Où donc, Apelle, est ton ouvrage? »
A ces mots il s'approche, et croyant le tableau
Caché sous l'ombre du rideau,
Il veut tirer ce voile.... O douleur! ô surprise!
O triste et fatale méprise!
Zeuxis, dans ce tableau, loin de voir cet honneur
Dont il se faisait déjà fête (*),
Bien loin de s'y lire vainqueur,
Y lut en frémissant sa honte et sa défaite.
L'un trompa des oiseaux, l'autre trompa Zeuxis :
Le jugement entr'eux ne fut pas indécis.

Envoi à M. VIEN.

O TOI, savant artiste! ô toi, nouvel Apelle,
Tout à la fois modèle, ami de tes rivaux,
Daigne, ah! daigne sourire aux efforts de mon zèle.
Ces vers, faibles enfans de mes jeunes travaux,

(*) J'ai cru devoir laisser toutes les fautes de rime et autres.

Ne sont pas, je le sais, dignes de ta science;
Mais excuse mon âge et son insuffisance :
J'adore les talens, mais je les connais peu.
Toi, qui de l'art de peindre as su te faire un jeu,
Veux-tu nous tromper tous? te plaît-il de surprendre,
D'abuser tous les yeux en charmant tous les cœurs!
De ta chère moitié peins les traits enchanteurs :
Ah! qu'il sera facile alors de s'y méprendre!
Zeuxis et son vainqueur, parmi nous revenus,
Dès le premier aspect la prendront pour Vénus.

Ces vers, que je donne au lecteur bénévole pour ce qu'ils valent, me valurent, à moi, un doux baiser de la dame en l'honneur de qui ils étaient faits, de beaux dessins du mari, les caresses de mes parens, le suffrage du docteur P*** et de mes maîtres, quelques épigrammes de mes bons camarades, et, par-dessus le marché, des reproches de ma sœur, qui me fit sentir avec amertume que je n'avais travaillé que pour moi; mais je fis ma paix en lui promettant, à la première occasion, de m'oublier tout entier pour elle.

Ils me valurent quelque chose de mieux que tout cela; mon aimable professeur, dont la tendresse pour moi semblait croître de jour en jour, me prit tellement en affection, qu'il m'initia aux grands mystères de la poésie, et me dévoila des secrets que

j'ai bien retenus, mais qu'il ne m'a pas été facile de mettre souvent en pratique, malgré toute ma bonne volonté, et quelques dispositions peut-être. Oh ! qu'elle est rare, cette perfection qu'il me faisait admirer dans les Racine et les Despréaux ! Comme je frémissais de mon impuissance, en calculant la distance effrayante qui devait à jamais me séparer de ces illustres écrivains! N'importe, il attisait chez moi ce feu sacré dont j'étais embrasé pour l'auguste poésie; il m'invitait à l'espoir d'être au moins supportable un jour, si je ne parvenais pas à la sublimité de ces grands hommes devenus dieux pour moi. C'est à lui surtout que je dois cette rigide observance des loix de la versification, de laquelle je ne me suis jamais écarté. En un mot, il m'apprit ce que c'était qu'un vers; il me dit qu'il n'accordait ce nom qu'à ceux qui réunissaient le choix et la noblesse des expressions à l'harmonie du nombre et à la plénitude de la pensée. Il me fit apprendre par cœur et adorer Lafontaine. Il me familiarisa avec les bons poëtes grecs, latins et français. Non content d'exercer ma mémoire, il me formait à la déclamation, et me disait, avec une bien grande vérité, que la poésie ou l'élo-

quence, mortes en quelque façon à la lecture muette, prenaient une existance réelle, une vie, une âme sublime dans la bouche d'un déclamateur chaud et intelligent, ou d'un orateur habile. Le ton de la nature était celui qu'il me recommandait, et il m'apprenait à le connaître aux sensations même que ce ton simple et vrai me faisait éprouver. Tels sont les bienfaits de ce respectable maître, et l'on conviendra que je ne pourrais les oublier sans ingratitude.

CHAPITRE XV.

Annonce d'une aventure. — La chanteuse nocturne.

Tout cela était bien beau, bien instructif. Certainement mon esprit était loin de l'inaction; mais mon pauvre cœur était désoccupé et même souffrant. Que lui restait-il en effet? des souvenirs qu'il devait essayer de repousser et d'éteindre, plutôt que de les rappeler et de les nourrir. Toutes les images jadis si riantes de mes anciens plaisirs étaient décorées par l'abandon et l'absence des objets qui les avaient fait naître et qui les avaient

partagés. Je ne veillais plus, je ne dormais plus qu'environné de regrets; et pour comble de douleur, quelque part que j'allasse, rien, absolument rien au monde ne se présentait pour remplir le vide de ce cœur aimant, que la nature n'avait pas fait pour l'ennui de l'isolement et la sécheresse de l'indifférence.

Cet engourdissement continuait avec le froid de l'hiver, et j'étais, tant au moral qu'au physique, dans une situation vraiment pénible et fatigante. Je dois avouer pourtant que, comme mes études allaient bien, que je ne quittais pas les chaires, c'est-à-dire, les premières places, mes parens, flattés de mes progrès, me procuraient bien des douceurs pour récompense de mes travaux. Une des plus grandes jouissances que je dus à leur tendresse fut celle de de voir l'opéra, spectacle magnifique alors, et absolument neuf pour moi. J'y allai deux jours de suite, et les deux pièces que j'y vis ont laissé des traces profondes dans ma mémoire. La première était *Amadis de Gaule;* la seconde, *Armide.* Mon goût naturel pour le merveilleux et les enchantemens trouva là de quoi se satisfaire, et

j'ai encore présent à l'esprit le combat aérien des génies blancs et noirs d'Urgande et d'Arcabonne, et l'incendie majestueux du palais d'Armide.

Ces opéras ne firent cependant qu'alimenter en moi le feu secret qui couvait dans mon cœur inquiet et mécontent. Je trouvais Renaud bien heureux dans le palais d'Armide, et il me semble que j'aurais bien voulu être à sa place. Ramené à mes idées amoureuses par ces charmans et dangereux spectacles, je n'en sentais que mieux les besoins de ma sensibilité.

J'en étais là avec moi-même. L'hiver expirait, grâce au ciel; et la douce influence de l'approche du printemps, sans me soulager positivement, portait dans mes sens je ne sais quelle émotion qui n'était pas sans un certain charme. Il me semblait que mon cœur long-temps comprimé tendait à se dilater, à s'épanouir, et se disposait à recevoir les nouvelles impressions d'un nouvel amour.

Je caressais soigneusement cette séduisante idée, lorsqu'une nuit que je m'y livrais sans réserve, avant de m'abandonner au sommeil, j'entendis une voix charmante (voix de femme) qui semblait par-

tir d'une maison située précisément vis-à-vis de nos fenêtres. Le dortoir où j'étais donnait d'un côté sur la rue des Carmes (c'était là où était mon lit), et de l'autre sur la petite cour du collége. Je donnerai bientôt la description de cette partie de notre local ; cette description devient d'une absolue nécessité pour l'intelligence de ce qui va suivre. Revenons à la voix enchanteresse qui, pour la première fois, venait frapper mon oreille. L'air qu'on chantait était l'ancien air fait sur ces paroles, qu'a rajeunies depuis quelques années une nouvelle musique :

Mon père, je viens devant vous
Avec une âme repentante, etc.

Je ne sais si le talent de la chanteuse m'a fait illusion sur le mérite de l'air ancien. Dans tous les cas, c'est une illusion durable ; car rien ne l'a détruite encore, et je préfère infiniment cette vieille musique pleine d'âme, d'expression et de vérité, à la nouvelle fort jolie si l'on veut, mais qui semble s'éloigner des paroles autant que l'autre s'en rapproche. On trouve ces deux airs notés partout, et l'on peut les comparer.

Je sortis doucement de mon lit, qui

était le plus voisin de la fenêtre de la rue des Carmes. J'entendis toujours la voix, mais je ne vis personne. J'en connus la raison le lendemain. Pour le moment, voyant que je ne voyais rien, je pris le parti de me recoucher et de m'endormir aux sons mélodieux qui troublaient si agréablement pour moi le silence de la nuit.

De ce moment je crus sentir que je tenais à quelque chose; sans savoir déterminément à quoi. C'est une chose fort plaisante que ma logique en cette occasion, et que la série de mes raisonnemens. En voici une idée, qui suffira pour donner celle de ma touruure sentimentale. Une dame chante la nuit seule et à l'ombre des berceaux; donc cette dame a quelque peine le jour, dont elle se trouve heureuse de pouvoir se soulager dans les ténèbres : l'air qu'elle chante est touchant, mélancolique, plaintif et larmoyant même; donc elle a une âme aimante qui a peut-être besoin de consolation : elle a une voix forte, sonore et très-fraîche; donc elle est jeune. C'est une voix de vingt ans tout au plus; or, si la dame n'a que vingt ans, il n'y a pas à douter qu'elle ne soit jolie, et peut-être belle, qui sait?

Pénétré de la justesse de ces beaux argumens, que je croyais sans réplique, je me fais le serment tacite de tout tenter pour en avoir le cœur net, et me voilà amoureux, mais je dis sérieusement amoureux d'un fantôme que je me suis créé, et dont je ne connais encore rien de réel que la voix. N'importe, allons notre chemin : voilà mon cœur occupé, c'est déjà quelque chose ; que dis-je ! hélas, mon Dieu ! c'est tout pour lui : telles furent mes réflexions de cette nuit. Le lendemain la cloche me trouva tout disposé à lui obéir, et pour la première fois, je ne me fis pas tirer l'oreille pour quitter le lit. La saison alors ne présentait à cinq heures et demie du matin, qu'un crépuscule, à la faible clarté duquel j'essayai de lever le plan du château qui renfermait la nouvelle dame de mes pensées. Je ne vis rien que de confus, et je me résignai à attendre l'heure du déjeuner pour continuer mes observations et les asseoir sur des bases solides.

Je me rendis en effet à la chambre pendant la récréation, et je vis distinctement, en face de notre quartier, un jardin carré, d'un quart d'arpent à peu près, dont le mur s'élevait dans la rue à la hauteur de quinze

à seize pieds environ, et paraissait fort vieux, ainsi que le jardin lui-même et tout le corps-de-logis auquel il tenait.

Ce corps-de-logis était à ma droite quand j'étais à la fenêtre. Il avait trois étages, sans compter un grenier. Un grand vilain mur, excessivement élevé, tout noir et tout nu, si vous en exceptez une vigne-vierge qui tapissait par-ci par-là quelques parties, était la seule perspective qu'on eût devant soi. Un autre mur, à hauteur d'appui, faisait face à ma gauche au corps-de-logis, et il régnait le long de ce mur un berceau en treillage, de même que le long de celui qui donnait sur la rue. Ces berceaux étaient garnis de je ne sais quels arbustes, dont la feuille noire et touffue donnait l'hiver comme l'été un ombrage presqu'impénétrable. A chaque bout du berceau sur la rue, était une tonnelle avec trois ouvertures chacune, une sur la rue, une dans le berceau même, et une donnant à la maison, qui offrait deux portes sur le jardin. Le milieu de ce jardin était occupé par un mauvais petit parterre en désordre, et le tout en général avait l'air d'être très-peu soigné. Une grande vieille porte cochère donnait l'entrée dans cette habitation, qui,

comme je l'ai appris depuis, ne contenait que trois personnes : une gouvernante de soixante-dix ans, presqu'impotente; un domestique sexagénaire, qui était tout dans la maison, portier, pourvoyeur, cuisinicr, frotteur, sommelier, jardinier, etc.; et enfin la maîtresse, mon aimable chanteuse, qui se trouva, comme je l'avais prophétiquement pressenti, être vraiment jeune et belle.

Enchanté de connaître déjà une partie du local, surtout le berceau et les tonnelles sur la rue, j'attendis impatiemment la nuit, pour savoir si j'aurais le même bonheur que la précédente. Mon espoir ne fut point trompé; la chanteuse fit entendre le même air, et j'eus même le plaisir de l'entrevoir.

Dans le courant de la journée, je trouvai mille prétextes pour aller et venir dans le dortoir; je me flattais que dans l'une de ces courses, je serais assez heureux pour voir au jardin cet objet que mon imagination me peignait déjà des plus belles couleurs, et qui s'était tellement emparé de mon cœur qu'il ne m'était plus possible de songer à l'en éloigner. Au contraire, je n'avais pas une idée qui ne tendît à un rap-

prochement dont je ne voyais pas encore le moyen, mais dont je me figurais la possibilité.

Ce ne fut qu'au retour de classe, à l'heure du goûter, que je fus récompensé de mon empressement. Je courus à la chambre sous un prétexte quelconque, et m'approchant avec précaution de la fenêtre, je vis, ô comble de joie et de bonheur! je vis une jeune femme d'environ vingt à vingt-un ans, virginalement et très-proprement vêtue de blanc. De beaux cheveux noirs lui tombaient négligemment par boucles sur les épaules, et étaient seulement rattachés au-dessus du front avec un ruban ponceau, qui formait diadème. La couleur de ces cheveux faisait un contraste charmant avec une peau d'une blancheur éblouissante. Sa taille haute et très-bien prise, était svelte et déliée. Elle me parut un peu plus grande que le commun des femmes. Sa démarche était aisée et très-noble. Elle se promenait un livre à la main. De temps en temps elle lisait ; quelquefois elle levait au ciel des yeux noirs d'un éclat, et cependant d'une douceur incroyable, et chargés d'un petit nuage mélancolique qui ne leur don-

nait que plus d'intérêt. Autant que j'en pus juger de la distance où j'étais, sa figure me parut parfaitement bien composée. J'y remarquai un fond de pâleur qui me fit croire que son âme était véritablement ou avait été long-temps souffrante. L'air touchant qu'elle avait choisi, son maintien d'un calme triste, son teint un peu décoloré, tout me persuada que je ne me trompais pas sur sa situation morale; et cette fois, j'avais encore deviné. Enfin, très-satisfait de l'avoir vue, je rentrai dans le quartier pour ne donner aucun soupçon, et j'employai tout le temps de l'étude à rêver aux moyens de faire avec cette charmante voisine une plus ample connaissance.

J'avais beau me creuser la tête, rien de satisfaisant ne se présentait. Je ne me décourageai pourtant pas; et, à force d'y penser, j'imaginai du moins une initiative dont le succès, à la vérité, était fort incertain; mais je me souvins du proverbe : *Qui ne risque rien n'a rien*, et je m'armai de résolution. Je fis mes dispositions en conséquence de mon projet, dont l'exécution ne fut pas remise plus loin qu'à la nuit suivante.

Cette nuit fut belle. Son calme et sa sérénité servaient merveilleusement mes intentions. Je me couchai à neuf heures comme les autres, et j'attendis bien impatiemment onze heures : c'était le moment où la voix se faisait entendre. J'étais dans une inquiétude mortelle que l'aimable voisine ne se trouvât pas en humeur de chanter cette nuit. Mille idées bizarres se heurtaient, se croisaient dans ma cervelle agitée. « Elle m'aura peut-être vue ; quand elle était au jardin : ma curiosité lui aura déplu : elle est peut-être enrhumée. Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ? » J'étais dans cette perplexité, jouant d'après nature le pénible rôle de Saint-Laurent, lorsqu'une petite toux, avant-coureur ordinaire de la chanson tant désirée, se fit entendre, et la chanson bientôt après. C'était toujours la favorite, et tant mieux ; car mon texte, comme on va le voir, était pris d'après elle.

Entre le quartier et le dortoir où j'étais, il y avait un corridor assez long qui les séparait, et servait à deux usages. Le bout qui donnait sur la petite cour du collége était l'endroit où nous allions nous faire poudrer les jours de congé ; l'autre bout,

sur la rue des Carmes, avait sa fenêtre ainsi que l'autre ; et c'était là qu'on mettait l'eau, l'essuie-main et les chandelles. Ces détails sont minutieux, mais nécessaires.

Aussitôt que j'entendis la voix bien-aimée, je me glissai, muni de quelques vêtemens, dans ce corridor. Je fermai doucement la porte du dortoir. Tout me réussit et devait me réussir. C'était le moment du premier sommeil, et personne ne songeait à se réveiller pour m'espionner. Le quartier était fermé, et vide la nuit comme de raison. Ayant donc bien pris toutes mes petites dimensions, j'ouvre avec précaution la fenêtre de la rue, et je m'y place commodément, attendant l'instant critique de risquer un coup décisif. Oh! comme le cœur me battait, et combien de fois le courage pensa me manquer ! Cependant, j'appelai à mon secours le sentiment qui m'avait inspiré mon projet ; et puisque j'avais tant fait, puisque je m'étais tant avancé, je me promis de ne point reculer. Je me tins parole, et reconnus la vérité de l'*audaces fortuna juvat.*

La charmante chanteuse n'eut pas plutôt fini son premier couplet, que tâchant

d'affermir ma voix, qui, comme je l'ai dit était jolie, je lui répondis sur le même air les paroles suivantes :

Si j'osais m'offrir devant vous,
Brûlant d'un feu qui me tourmente,
Si je risquais à vos genoux
L'aveu d'une flamme innocente,
Serait-ce, hélas! un si grand tort?
Vaudrait-il un *confiteor?*

Le plus grand silence succéda à ma chanson chantée à demi-voix, mais de manière à pouvoir être très-distinctement entendue. Le trot d'une souris, le vol d'une mouche auraient été sentis dans le calme profond qui régna dans le jardin et à ma fenêtre, pendant un assez long temps. Je tremblais que ma hardiesse n'eût été désapprouvée; mais les ténèbres me donnant une fermeté que m'eût enlevée le grand jour, bien sûr que personne n'avait remué dans le jardin, et que ma voisine y était encore, je pris sur moi de chanter un second couplet :

Si j'avais pu, sans m'enflammer,
Écouter une voix si tendre;
Si j'avais pu, sans vous aimer,
Vous entrevoir et vous entendre,
Ah! ce serait un bien grand tort!
Il vaudrait cent *confiteor*.

Un grand silence, point de mouvement sous le berceau, point de réponse. Les deux premiers couplets que je venais de chanter étaient préparés. Une idée qui me frappa, me fit hasarder l'impromptu suivant:

J'ai fait l'aveu de mon amour ;
Votre courroux est mon salaire.
L'amant vrai doit perdre le jour
Sitôt qu'il perd l'espoir de plaire ;
Mais je saurai subir la mort
Sans dire un seul *confiteor*.

Je chantai ces dernières paroles d'un ton tellement ému ; ma voix était si altérée, mon cœur si serré, que je me sentis un moment défaillir. Je fus ranimé par la voix de ma belle inconnue, qui, en se retirant, chanta ce couplet consolant : *Allez en paix, ma fille, allez*, etc.... Je l'entendis ensuite sortir du jardin, rentrer et fermer les portes, et j'allai me recoucher avec une lueur d'espérance.

Le jour suivant, même manége de ma part dans la chambre à coucher. Allées et venues éternelles et assez long-temps infructueuses. Enfin, à la même heure que la veille, on parut dans le jardin avec un livre. La toilette me sembla plus soignée, apparemment parce que moi-même j'avais

eu la coquetterie de raffiner un peu la mienne. Je pris un livre aussi, et me hasardai de faire semblant de le parcourir à la fenêtre, tandis que, de son côté, ma voisine, s'étant assise sous la tonnelle du berceau près de la maison, et vis-à-vis l'ouverture qui donnait sur la rue, semblait profondément enfoncée dans sa lecture. Cela ne nous empêchait pas de nous jeter tous deux, de temps en temps, des regards à la dérobée. Ce jeu innocent et très-amusant aurait dû ne jamais finir; mais la cloche sévère annonça la fin de mon bonheur et de ma jouissance avec la fin de la récréation. Je me retirai péniblement de la fenêtre; mes yeux, devenus tristes, annoncèrent à ma belle que le devoir m'arrachait au plaisir. Un dernier regard, qui me fut adressé, me parut de très-bon augure, et je retournai à l'étude avec une provision d'idées agréables, suffisante pour faire disparaître à mes yeux la sécheresse du travail.

Je ne pensais qu'aux moyens de voir de plus près le bel ange dont les charmes prenaient à chaque instant plus d'empire sur moi. Rien ne me venait. J'avais déjà imaginé de mettre notre garçon de salle

en jeu par une fausse confidence. Le manier à ma fantaisie n'était pas chose difficile. Ce bon homme, appelé Duval, avait vu la poudre au siége de Berg-op-Zoom; mais il était loin de l'avoir inventée. Avec une pièce de douze sous pour boire la petite goutte, qu'il ne haïssait pas plus que notre maître, je l'aurais fait courir au bout du monde; mais je n'avais pas encore de plan bien arrêté, et je ne voyais pas bien distinctement encore à quoi je pourrais l'employer utilement. Cela viendra peut-être.

Cependant la nuit arriva, et un surcroît de bonheur avec elle. Ma chère voisine, fidèle à son habitude nocturne, vint préluder au jardin à son heure ordinaire; et vite, moi de me rendre à mon poste : mais il ne fut plus question de l'air accoutumé. On chanta tout du long, et avec un charme inexprimable, la romance du Maître en droit, alors dans sa nouveauté, et qui avait une vogue prodigieuse. C'était l'air si adroitement enclavé, bien longtemps après mon aventure, dans le Barbier de Séville :

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.

CHAPITRE XVI.

Entretiens en musique. — Ruse d'enfant qui réussit. — Correspondance établie. — Projet d'entrevue.

Comme cette romance dont il m'était impossible de ne pas comprendre l'à-propos, puisqu'elle semblait être un argument *ad hominem*; comme cette romance, dis-je, ne laissait pas que d'avoir une certaine étendue, elle me donna le temps de chercher une réponse analogue dans le nombre des airs nouveaux que je savais, et celui d'improviser le morceau sur lequel tomberait mon choix. Je m'arrêtai à cet air d'*On ne s'avise jamais de tout*, opéra dont on raffolait alors : *Je vais te voir, charmante Lise*, etc. Quand ma belle eut fini par ces mots de la romance :

Je voudrais moi-même
Hâter l'instant où je dois le voir.

Je répondis par cette parodie facile à faire dans la situation où je me trouvais :

Je ne puis voir l'aimable Lise ;
En vain mes yeux cherchent les siens.
Amour, souris à l'entreprise
Qui doit serrer nos doux liens.

Demain, guidé par l'espérance,
Aidé par l'objet de mes feux,
J'ose entrevoir quelque apparence
Au succès de mes tendres vœux.
Oui, je verrai l'aimable Lise;
Mes yeux pourront fixer les siens :
Si son cœur aide à l'entreprise,
Qu'Amour promet d'heureux liens!

Une répétition bien marquée de ce premier vers de la romance;

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.

fut la réponse.

Le son animé de la voix, la lenteur avec laquelle on se retira, les petits accès de toux qui accompagnèrent la retraite et auxquels je répondis en toussant un peu moi-même, tout me persuada que l'affaire allait bien, et je regagnai mon lit, rempli de mon projet pour le lendemain.

Ce fut encore à l'heure du goûter que je le mis à exécution. Cette heure m'était commode, et j'eus encore cette fois à me féliciter plus que jamais de l'avoir choisie.

Voici l'idée bien écolière que j'avais imaginée pour me conduire à un but. J'avais écrit une lettre dont on va voir le contenu; j'avais décousu un des côtés

d'une de mes balles à jouer, et ma lettre ayant été glissée entre la peau et la laine, le morceau décousu avait été rattaché avec une forte épingle. Vous allez voir de mon style; puisse-t-il, mes amis, trouver grâce à vos yeux, comme à ceux de mon adorable et sensible voisine!

« Qui que vous soyez, ange du ciel qui » êtes venu au secours d'un cœur né pour » la tendresse et qu'engourdissait une » morne indifférence, jetez l'œil de l'indul- » gence sur ce cœur enivré de vos charmes, » et digne peut-être de voir agréer l'hom- » mage qu'il ose leur offrir.

» Il est bien pur du moins cet hommage » d'une âme neuve qui s'ouvre, pour la » première fois, au délicieux et pénible » sentiment de l'amour : cet amour triom- » phant a pénétré en moi par tous les sens » à la fois. Votre voix enchanteresse lui » avait frayé un passage de mon oreille » jusqu'à mon cœur. J'ai eu le bonheur » inexprimable de vous voir, mes yeux ont » achevé l'ouvrage et m'ont enchaîné à » vous pour la vie. Ne dédaignez pas un » amant de quinze ans! que mon extrême » jeunesse ne soit point un titre contre » moi! Si j'ai su, à cet âge, sentir tout le

» prix de vos talens et de vos charmes; si » je suis assez grand pour vous aimer, je » n'ai pas besoin de quelques années de » plus pour vous plaire. L'ingénuité de » mes aveux vous peint la candeur et la » vérité de mon amour. Veuillez, ah! » veuillez me répondre. Ne replongez pas » dans les ténèbres un être long-temps » privé du jour, auquel votre céleste as- » pect vient de rendre la lumière.

» *P. S.* Mille pardons, madame; un de » mes camarades, en jouant, a fait voler » ma balle dans votre jardin. Puis-je espé- » rer que vous voudrez bien la faire rendre » au collége de Beauvais, et en mains » propres à votre bien importun, mais » bien respectueux serviteur D***, au » quartier de rhétorique.

» Demain à quatre heures et demie pré- » cises, si vous voulez bien.»

Le succès de ma ruse fut plus grand encore que je n'eusse osé l'espérer. J'eus pourtant un terrible sujet d'inquiétude. La nuit fut absolument muette, et cela me parut du plus mauvais augure : mais quelle fut ma joie quand, le lendemain, j'appris la charmante cause de ce silence.

Jusqu'à quatre heures et demie je passai

la journée sur les épines : enfin, à cette heure qui allait décider de mon sort, je m'étais mis en sentinelle le plus près possible de la porte d'entrée du quartier. Tout à coup j'entends frapper : j'ouvre ; c'était le vieux *factotum* de mon aimable voisine qui demande à parler à un nommé M. D*** « C'est moi-même, lui. dis-je. Ayez la complaisance de venir avec moi. » — « Monsieur, c'est pour une balle que je suis chargé. » — « Je sais. Suivez-moi, je vous prie » Je lui fais traverser le quartier. L'abbé Vautrot me demande qui est cet homme. » — « C'est un tailleur qu'on m'envoie de la maison pour visiter mes hardes, et je file rapidement avec le prétendu tailleur dans le dortoir, dont je ferme la porte.

« Monsieur, me dit-il ; je suis chargé de la part de madame, de vous remettre votre balle devant elle, parce qu'elle veut être sûre que sa commission est bien faite. » — « Eh ! comment me la remettre devant elle ? » — « Rien de si aisé, monsieur. Madame est dans le jardin, en nous mettant tous deux à cette fenêtre-là, madame nous verra, moi vous donner la balle, et vous la recevoir. » — « Vous avez raison. »

Je le conduis à la bienheureuse fenêtre; je vois ma belle à l'ouverture de la tonnelle : je rougis, je pâlis ; en un instant je devins de toutes les couleurs. Enfin je cherche à me remettre ; je parviens à avoir la force de la saluer. Elle me rend mon salut en rougissant beaucoup elle-même : ce qui la rendit belle comme un ange. Je lui montrai la balle avec les signes de reconnaissance les plus expressifs. Son domestique lui fit des signes aussi, et ils voulaient dire qu'il était un grand homme pour les petites affaires. Après deux ou trois révérences accompagnées du plus charmant sourire, l'adorable voisine se retira, et je restai seul avec le bon vieillard, bien satisfait du succès de sa commission, mais à coup sûr pas autant que moi de celui de mon stratagème.

Je ne pus m'empêcher de saisir cette occasion, irréparable sans doute, pour faire jaser le bon homme sur le compte de sa maîtresse. Je savais que c'est le bonheur des valets de s'entretenir de leurs maîtres, et celui-ci ne me paraissait pas taillé différemment que les autres.

Je dirai en bref ce qu'il me détailla fort

longuement. « Vous paraissez aimer beaucoup madame, » lui dis-je. Il l'idolâtrait; il l'avait vue naître : c'était une dame de vingt ans, très-riche et très comme il faut; elle était de Rennes en Bretagne. Elle avait eu dans son pays une inclination sortable. Son amant était sur le point de l'épouser, lorsqu'il avait eu une querelle aux états avec un gentilhomme comme lui; il s'était battu, et avait été tué. Mademoiselle de Kerl...ec avait été inconsolable; mais, pour comble de chagrin, ses parens, gens durs et absolus, l'avaient forcée de se marier à un homme d'un certain âge, dont tout le mérite était d'être fort riche. C'était un avare et un jaloux : il n'y avait point de supplice qu'il ne lui eût fait souffrir. Elle en avait pourtant eu un enfant, et c'était un bonheur; car le vieux tyran étant venu à mourir, elle s'était fait nommer tutrice de son fils, âgé de deux ans, et jouissait d'une fortune immense, presque toute en maisons à Paris, de laquelle ville était le défunt. Cependant quelques collatéraux lui ayant fait de mauvaises chicanes, et lui ayant intenté un procès qu'elle gagnerait à coup sûr, disait le bon homme, elle était venue à Paris pour le soutenir, et, de tou-

tes ses maisons, elle avait choisi celle qu'elle habitait, comme la plus retirée, et la plus convenable à son goût pour la solitude. Elle ne sortait jamais que pour voir ses gens d'affaires, n'avait d'autre société que la leur, et cela de loin en loin. Du reste, elle s'occupait de la musique, qu'elle aimait beaucoup, et où elle était forte; de la lecture, et du plaisir de le rendre heureux, lui et sa vieille gouvernante, qui n'avait pas voulu la quitter, et qui ne pouvait presque plus se traîner.

Après m'avoir donné tous ces renseignemens sur madame de K....lec (c'était le nom de l'aimable veuve), le bon *factotum* se retira. Je voulus le récompenser; il me refusa avec reconnaissance, et m'assura qu'il serait bien payé par sa bonne maîtresse, qui ne le laissait manquer de rien. Je le reconduisis en le chargeant de mille respects pour elle.

Je l'avais conduit jusque chez le portier, sous le prétexte de bien lui répéter ce qu'il avait à dire à mes parens. Quand je fus seul dans l'escalier, je n'eus rien de plus pressé que d'examiner ma balle. Je la trouvai parfaitement bien recousue, et

je commençais à trembler de n'avoir point de réponse, lorsque je sentis sous la peau quelque chose qui n'était pas de la laine. Cependant la balle était bien ronde, et il n'y avait point d'inégalités. J'eus bientôt trouvé le secret d'éclaircir le mystère : ce fut de découdre ma balle avec mon canif; ce qui fut fait en un instant. Que l'on se figure, s'il se peut, mon bonheur et l'excès de ma joie, lorsque je trouvai la laine de ma balle enveloppée toute entière d'un papier extrêmement fin et tout écrit! Oh! il faut que l'on ne meure pas de plaisir, puisque j'ai pu résister à celui que j'éprouvai en ce moment.

Je pliai soigneusement le papier précieux, je le serrai dans mon gousset, et j'avisai au moment que je choisirais pour en faire la lecture.

Une chose qui paraîtra singulière, et qui, je crois, a été éprouvée par tout le monde comme par moi, c'est qu'à la fois je brûlais d'impatience de dévorer mon billet, et j'aimais à reculer l'instant de cette délicieuse jouissance. La raison de cela ne serait-elle pas la crainte d'avoir moins de plaisir après avoir lu? Sans m'arrêter à rechercher la cause, je me contente

de dire que je sentis l'effet; mais qu'enfin, curieux de savoir ce que pouvait contenir cette lettre tant désirée, je m'arrangeai pour la lire à mon aise, et sans crainte d'être interrompu, pendant l'étude du soir. Voici ce que contenait cette chère épître, une des plus intéressantes que j'aie jamais reçues dans le cours de mes aventures galantes.

« O ! qu'avez-vous fait, cruel et trop » intéressant jeune homme ? Pourquoi » venir troubler la paix qui commençait à » renaître dans un cœur long-temps mal- » heureux par cet amour que vous cher- » chez à réveiller en lui ?

» C'était donc en vain que j'avais fait le » serment d'un divorce éternel avec ce » dangereux ennemi de mon repos. Je ne » sens que trop qu'il a repris tous ses » droits sur une âme qui n'était plus dis- » posée à les lui rendre. Et je vais être en- » core malheureuse ! et ce sera votre ou- » vrage ! et ce qui me fait trembler davan- » tage, c'est que vous serez malheureux » vous-même ; car quel espoir de bon- » heur pouvons-nous raisonnablement » nourrir, en contemplant les barrières in- » surmontables qui sont élevées entre nous?

» Cependant, à quoi sert de le dissimu-
» ler? Si c'est un malheur d'aimer, eh
» bien! ce malheur est complétement le
» mien. Je ne sais comment l'amour a fait
» pour retrouver le chemin d'un cœur qui
» dût lui rester à jamais fermé; mais il est
» trop certain qu'il le remplit tout entier
» ce cœur que le vôtre a attaqué avec trop
» d'avantage. J'aime à m'appesantir sur le
» charme et la réalité de cette sympathie,
» qui, sans doute, est la véritable et la
» seule base des sentimens que nous éprou-
» vons. Ma voix vous a flatté, la vôtre a
» pénétré jusqu'au fond de mon âme. Mon
» aspect a paru ne pas vous déplaire, le
» vôtre m'a enchanté. Vous voyez, ô mon
» jeune ami! que je suis aussi franche,
» aussi expansive que vous : c'est encore
» un trait de ressemblance qui ne peut que
» resserrer nos liens.

» C'est au sein du religieux silence de
» la nuit que je me livre à la douceur
» d'un aveu que la fausseté seule ou l'in-
» différence pourraient vous faire atten-
» dre. Hélas! le mot *j'aime* est si doux à
» prononcer, quand on est sincèrement
» pénétré du sentiment qu'exprime ce mot
» enchanteur! Apprenez donc, ô mon

» ami ! apprenez que je paie du plus tendre
» retour cet amour que vous peignez si
» bien : apprenez que mon existence est
» tellement liée au nouveau nœud qui
» m'attache à vous, qu'il faut, en attendant
» un rapprochement plus intime, qu'une
» correspondance non interrompue nous
» mette, pour ainsi dire, en présence con-
» tinuelle l'un de l'autre ; et voici le moyen
» que j'ai imaginé pour nous passer de
» tout secours étranger, et nous suffire à
» nous-mêmes, ce qui sera infiniment plus
» sûr. Puisque vous pouvez la nuit vous
» mettre à la fenêtre, et répondre à mes
» chansons, vous pourrez aussi facilement
» vous munir d'une corde assez longue
» pour être jetée dans mon jardin avec
» une pierre bien solidement attachée au
» bout : près de la pierre, vous mettrez
» vos lettres dans un nœud coulant ; je les
» prendrai, et le même nœud recevra mes
» réponses, qui, par ce moyen, vous par-
» viendront sur-le-champ.

» Voyez, d'après cette proposition faite
» par moi-même, si vous êtes tendre-
» ment et sincèrement aimé ! Votre âge,
» que vous semblez craindre, est un nou-
» veau motif pour moi de m'abandonner

» tout entière au penchant qui m'entraîne
» vers vous. Je ne m'aperçois pas que ma
» lettre ne finit point. Sans adieu, ô mon
» aimable ami! J'attends cette nuit de vos
» nouvelles, et vous promets des miennes.
» Mille et mille.... j'allais dire.... mille et
» mille baisers. »

Je n'ai pas besoin de peindre l'effet ravissant de cette lettre sur un cœur vraiment passionné pour celle qui l'avait tracée. Je me mis sur-le-champ en devoir de lui obéir. Je commençai par préparer ma missive, et je la fis telle qu'on peut se l'imaginer dans le délire où j'étais. Oh! mes amis, sans doute elle est divine, elle est céleste la jouissance des sens; mais celle que j'éprouvais, j'essaierais en vain d'en donner une idée; c'est une volupté universelle, dont le siége est par tout le corps et par toute l'âme; c'est en un mot le secret de l'amour, c'est l'impénétrable énigme dont il n'a jamais donné le mot. Contentons-nous donc de jouir, sans discuter.

Ma lettre fut faite avant le souper : je pensais à trouver quelque part une pierre convenable, lorsqu'en ouvrant mon pupitre j'aperçus des plombs ronds et plats de la largeur d'un écu de six francs, dont les

femmes font usage pour assujettir la taille de leurs vêtemens. Ma mère m'en avait donné plusieurs, dont je me servais pour tenir mes papiers en respect quand j'écrivais. J'en pris un : je lui fis quatre entailles en croix, pour recevoir et bien affermir la corde. Ensuite, après le souper, je passai chez *la Poule*, notre portier, qui vendait généralement de tout, et faisait avec nous un petit commerce assez lucratif. J'achetai deux pelottes des plus grosses de bon petit fouet bien solide; et, muni de toutes mes petites provisions, je remontai joyeusement au quartier. Je me transportai à la chambre à coucher, tandis que chacun employait avec bruit sa récréation à faire ce qui lui convenait, et que le bon Vautrot causait dans son cabinet avec le vieux janséniste Audibert.

J'attachai fortement mon plomb avec ma corde, qui, arrêtée dans ses entailles, ne courait aucun risque de glisser. Ensuite je descendis mon plomb jusqu'au bas de la rue, pour voir si j'avais assez de corde : j'en avais beaucoup plus qu'il n'en fallait.

Sûr alors du succès de mon opération, j'attendis patiemment, autant qu'il m'était possible, l'heure du rendez-vous. La

douce voix me l'annonça. Je me mis à la fenêtre : je jetai adroitement mon plomb ; il fut entendu, vu et ramassé. On me le jeta ensuite dans la rue ; je le retirai avec précaution, pour qu'il n'allât pas heurter les croisées au-dessous de la mienne, et bientôt je me vis possesseur d'un trésor que ceux qui ont passé par ces douces épreuves peuvent seuls apprécier.

Cette seconde lettre était, s'il se peut, plus tendre encore que la première, et m'enivra de tout ce que l'amour partagé a de plus délicieux. Ce commerce, d'autant plus enchanteur que le mystère en complétait le charme, dura assez long-temps. Certes, il était loin de nous ennuyer : cependant il attisait le feu de nos désirs, et nous n'entrevoyions pas encore la moindre apparence que nous pussions jamais les satisfaire.

C'est sans doute une merveilleuse chose que l'amour platonique, et à entendre ma très-respectable mère, c'était là le véritable. L'amour, à son sens, perdait son nom aussitôt qu'il pensait à admettre dans le cercle de ses plaisirs la jouissance grossière des organes physiques. Cet alliage impur en altérait à ses yeux l'essence divine, et

c'était, selon elle, descendre volontairement du séjour céleste pour venir se rouler dans la fange de la terre.

Par un bonheur fort grand et tout simple, les vingt ans de mon aimable veuve n'étaient pas plus de cet avis que mes quinze, et de jour en jour nos lettres se remplissaient de regrets sincères et profonds de ne pouvoir atteindre ce but indiqué par la nature à l'amour. Nous nous promîmes d'y penser chacun sérieusement de notre côté, et d'amener enfin un dénoûment dont le retard mêlait une amertume réelle à la douceur inestimable de notre liaison.

Le hasard, souvent plus favorable aux projets des hommes que les combinaisons et les calculs les plus réfléchis, nous offrit enfin l'occasion tant souhaitée, et nous nous hâtâmes d'en profiter.

Notre bon petit Vautrot vint à tomber malade peu dangereusement, mais assez pour ne pouvoir sortir et nous mener à la promenade les jours de congé. Il fut convenu alors que mon ancien ami Lagrange se chargerait de nous ces jours-là, et que le quartier de rhétorique irait promener avec celui de seconde. Je m'y pris le jeudi, afin d'avoir le temps d'avertir ma bien-ai-

mée, si mon projet réussissait. Je lui écrivis cependant, dès la nuit du mercredi, pour lui demander si elle pourrait me donner à dîner tête à tête le samedi suivant. Sa réponse fut de feu. Elle ne pouvait se persuader cette entrevue inespérée, et faisait des vœux d'une ardeur inexprimable pour que rien n'y mît obstacle. Jamais la passion n'avait parlé avec autant d'énergie, et la peinture animée qu'elle faisait du bonheur qui nous attendait dans cette réunion, était vraiment faite pour en donner un avant-goût délicieux.

CHAPITRE XVII.

Premier rendez-vous. — Ses suites. — Bonheur complet. — Tableaux et portraits d'après nature.

Bien certain que ma brûlante veuve serait toute entière à moi le samedi indiqué, si je pouvais moi-même être tout entier à elle, il fallut chercher à m'en assurer. Pour cet effet, je pris sur moi, le jeudi avant, de m'adresser tout bonnement à Lagrange, qui m'avait conservé la plus tendre affection, et qui m'en donna des preuves jusqu'à sa mort, arrivée beaucoup trop tôt pour les lettres et pour ses amis.

A la récréation d'après le dîner, je m'approchai de lui, et je lui demandai un moment d'entretien qu'il m'accorda de la meilleure grâce du monde. Je lui dis que j'attendais un service de lui le samedi suivant. — « Qu'est-ce que c'est? » — « Promets. » — « Je ne peux pas promettre sans savoir. » — Mon ami, j'ai samedi, une affaire sérieuse (il sourit); c'est toi qui dois nous mener à la promenade. Il faut que tu me permettes d'aller à cette affaire. » — « De quelle nature?... tu rougis, tu te troubles.... Serait-ce quelque chose? » — « Mon ami, lis, paye ma confiance par la complaisance et la discrétion, et sois sûr que celui qui fut ton élève ne voudra jamais être indigne de son maître.

Il lut avec une attention mêlée d'une sorte de trouble. Ses yeux s'allumèrent, ses joues se colorèrent. Enfin il me rendit la lettre et me dit : « Tant de sensibilité ne saurait être dangereux : tu seras content; cette preuve de confiance et d'amitié me touche plus que je ne puis te le dire : mérite ton bonheur, et qu'il ne t'enivre pas. Samedi, je ferai semblant de te donner une commission pour ne donner matière à aucun soupçon, et à l'heure de rentrer

tu te trouveras aux environs du collége, afin que tout se passe en règle et que l'on nous revoie tous ensemble. » On sera peut-être surpris de la condescendance de mon maître ; mais, si l'on veut bien se souvenir de son attachement pour la mère, on conviendra qu'il avait bien peu de chose à refuser au fils.

On ne sera peut-être pas fâché de connaître le style de cette lettre qui fit impression sur Lagrange. Elle était fort courte : la voici.

» Quoi ! mon ami ; quoi ! samedi je
» pourrais espérer.... Ma raison s'obscur-
» cit, toutes mes facultés m'abandonnent :
» elles ne peuvent suffire aux transports
» qu'excite en moi la perspective offerte..
» Ah ! point d'illusion, mon ami, point
» de chimère.... Tu ne sais peut-être pas,
» comme moi, que rien n'est plus cruel
» qu'une fausse joie. Il vaut mieux avoir
» été aveugle toute sa vie, que de le de-
» venir un seul instant... O mon ami!
» réalise au nom de ta bien-aimée l'espoir
» que tu lui fais concevoir. Fais que sa-
» medi ma main puisse presser la tienne,
» que mon œil puisse chercher une nou-
» velle lumière dans le tien, que ma bou-

» che puisse recueillir sur tes lèvres les
» tendres aveux que ta plume ardente m'a
» tant fait désirer d'entendre. Souviens-toi
» que tu viens de me placer entre la vie
» et le néant. C'est trop languir, c'est trop
» attendre, te voir ou mourir.... A samedi.
» C'est demain que j'attends mon arrêt....
» Toute à l'amour : quand pourrais-je
» dire, toute à toi ? »

L'âme sensible de Lagrange était faite pour sentir la valeur d'un semblable écrit, et j'étais bien sûr qu'il ne manquerait pas son effet sur elle. Enchanté de mon succès, je ne pensai plus qu'à répandre ma joie dans l'ame de ma sensible vèuve. Je ne sais où je pris tout ce que je lui écrivis; tout ce que je me rappelle, c'est que ma lettre était un chef-d'œuvre de délire amoureux, et que, malgré sa longueur, je crus n'avoir été qu'une seconde à l'écrire. Je fus sur des charbons ardens jusqu'à l'heure où je pus lancer le plomb qui devait porter l'intéressante nouvelle aux pieds de mon ange. Le message se fit sans aucun obstacle. La lune éclairait cette nuit une partie du jardin. Je vis cet ange adoré autant qu'adorable se saisir de ma lettre, la poser sur son cœur après en avoir

lu les premiers mots à la lueur de l'astre discret des nuits ; la porter ensuite à sa bouche, y imprimer des baisers dont je me sentis jaloux, reprendre le complaisant facteur, lui remettre la lettre préparée, le reporter dans la rue, et se retirer, après avoir quelque temps fixé ma fenêtre pour achever, comme elle me l'avoua le samedi, la lecture commencée. Cette nuit était celle du jeudi au vendredi. Ceux qui ont aimé n'ont pas besoin du détail de ce qui se passa en nous jusqu'au samedi : ceux qui n'ont pas aimé, ou qui n'aimeront jamais, encore moins.

Quel est donc ce pouvoir magique de l'amour, qui n'appartient vraiment qu'à lui, et dont les effets sont pour ainsi dire presque autant de prodiges? Dans l'attente d'un bonheur dont assurément je ne pouvais avoir d'autre idée, sinon qu'il serait peut-être au-dessus de mes forces, j'étais devenu si aimant que je rayonnais pour ainsi dire de sensibilité. Mes camarades, accoutumés à la bonté de mon naturel, ne m'avaient jamais vu tant de penchant à leur en donner des preuves. Mes devoirs, loin de me fatiguer, me semblaient des jeux, et jamais je ne travaillai avec

autant de tenue, de satisfaction, et de facilité.

Mon bon maître, M. Maltor, quoique habitué à ma manière d'être toujours flexible et docile quand on savait s'y prendre comme *Lagrange* et *lui*, ne concevait pas l'espèce d'exaltation de mes facultés. Tout ce qu'il désirait de moi, il l'obtenait avec une aisance qui n'étonnait que lui : moi, qui étais sous le charme, je ne m'apercevais nullement de tout ce qui me coûtait si peu à faire.

Ce sont des situations rares dans la vie, par la raison fort simple qu'une puissance supérieure à nous agit alors sur nous à notre insu, et que ces occasions sont très-peu fréquentes. On singe souvent l'amour; on le sent peu souvent dans toute sa vérité. Il m'a été très-facile d'en faire la distinction dans les phases différentes de ma vie sentimentale. J'ai connu bien des amours; dont je parlerai en temps et lieu. Mon style seul avertira quand j'en serai au véritable.

Tel était celui que j'éprouvais alors, et je me suis appliqué à en bien particulariser les symptômes, pour pouvoir en faire un point de comparaison avec les nou-

veaux sentimens que je pourrais éprouver par la suite. J'en ai fait (pour me servir de cette expression) mon thermomètre d'amour. Il m'a été utile plus d'une fois d'y recourir. C'était au nombre des degrés et à la chaleur intérieure que je m'en rapportais, pour connaître la durée que pourraient avoir mes liaisons.

La nuit du vendredi au samedi, Pyrame et Thisbé, toujours fidèles à leur rendez-vous, exprimaient à demi-voix, par leurs chants ingénieusement choisis, la situation enchanteresse de leurs âmes, enflammées par l'espoir d'un bonheur dont rien ne semblait devoir reculer l'instant. Nous chantions en duo ce joli air de Dorval, dans *On ne s'avise jamais de tout*:

Amour, achève ton ouvrage;
Amène Lindor en ces lieux!
Sur nos transports jette un nuage,
Qui les dérobe à tous les yeux.

Les lettres étaient réciproquement reçues. Ma belle voisine venait de me dire un tendre *sans adieu*, et j'avais déjà regagné mon lit, pour abandonner le reste de ma nuit aux songes enchanteurs qui ont coutume de précéder une grande

jouissance, quand tout à coup on vient réveiller Duval. M. Vautrot venait de se trouver mal, et semblait toucher à sa dernière heure. Nous nous levâmes tous à la hâte, nous environnâmes le lit du malade, et véritablement il nous parut dans un état très-critique. Il était minuit à peu près. Aller chercher médecin, chirurgien, apothicaire, tout cela était peu proposable. L'idée me vient de dire que, si l'on voulait, j'irais chez monsieur le principal. Les avis furent partagés. On craignait de troubler son repos. Je me lasse de toutes ces futiles objections, qui calomniaient l'homme le plus humain et le plus sensible. Je courus chez lui. Le respectable M. Hamelin se lève sur-le-champ, prend dans sa pharmacie (il en avait une très-bien fournie), il y prend, dis-je, d'un baume très-connu sous le nom d'*élixir de longue vie*, excellent stomachique ; il se fait suivre de son domestique, et marche sur mes pas auprès du malade, lui fait avaler quelques gouttes de ce baume : une crise favorable s'opère ; l'estomac surchargé se débarrasse de ce qui l'oppressait ; notre maître retrouve le calme. Chacun retourne à son lit, et je me dis tout bas en rentrant dans

le mien : Ah ! grand Dieu ! que je l'échappe belle !

Le malade allant de mieux en mieux le lendemain, rien ne mit obstacle à notre promenade avec le bon ami Lagrange, qui, tenant sa promesse, me donna un livre devant tous les camarades, et me dit : « Tiens, D***, voilà un livre que ta chère maman m'a demandé. Je devais le lui porter demain matin, mais c'est dimanche, et je ne pourrais pas sortir. Comme je ne puis le confier qu'à quelqu'un de sûr, porte-le toi-même. Tu auras, par contre-coup, le plaisir de passer le reste de la journée avec tes parens, et tu te trouveras ce soir à sept heures au bas de la rue. Va, mon ami. » — « Vivent les gens de parole et d'esprit ! dis-je en moi-même tressaillant de joie. J'embrasse Lagrange, qui me donne le livre bien trouvé, et je prends ma course.

Il était midi et demi. Le cœur, à chaque pas que je faisais, me palpitait d'une force étonnante ; et ce fut bien pis quand j'arrivai à la porte cochère. Je ne savais si je devais heurter ou non. Qu'avais-je à craindre, cependant ? Pourquoi ce nuage sur mes yeux ? Pourquoi ces battemens de

cœur? Pourquoi mes genoux fléchissaient-ils sous moi ? Ah ! pourquoi ? Hélas ! mes amis, c'est que j'aimais.

Je soulève cependant enfin ma timide paupière ; j'aperçois mon ange à la tonnelle, qui me dit en souriant : « Je vais vous faire ouvrir. » Oh ! pour cette fois, je ne sais ce que je devins. Un trouble si grand s'empara de tout mon être, que je ressemblais plutôt à une machine qu'à une créature animée. Le vieux portier vient alors m'ouvrir, et j'avais encore bien de la peine à reprendre mes sens, lorsqu'il me rappela à moi-même en me disant : « Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur. Ah ! ah ! monsieur ne m'avait pas dit qu'il était le fils d'un des juges de madame. » Je compris sur-le-champ l'intention de ma belle amie : je ne pus qu'applaudir tout bas à sa prudence ; et, s'il se peut, je l'en aimai davantage. Le bon portier me conduisait en parlant toujours, et moi répondant avec économie par monosyllabes, lorsque madame de K...lec vint me recevoir au bas de l'escalier. « Vous nous ferez dîner de bonne heure, Lebrun, entendez-vous? » — « Quand il plaira à madame. » — « Quelle heure est-il ? » —

« Midi trois-quarts, madame. » — « Eh bien? à une heure et demie, si ce n'est pas trop tard pour monsieur. » — « J'eus bien de la peine à trouver : « Mon heure sera absolument la vôtre, madame; » et Lebrun se retira.

Nous passâmes avec ma charmante veuve sous le berceau, dont l'ombrage impénétrable nous eût cachés à tous les yeux jaloux, si nous en avions eu à craindre. O grand Dieu! comment peindre ce qui se passa en moi à la vue immédiate de celle qui avait si justement conquis tous les sentimens de mon cœur! Quelle différence de la voir à une distance telle que celle qui nous avait séparés, ou de la contempler face à face, dans toute la plénitude de sa beauté! J'en fus tellement ébloui, que ne pouvant résister à mon enthousiasme, je me précipitai à ses pieds, et lui saisissant une main qu'elle abandonna à l'ardeur de mes baisers, je m'écriai : « O madame! que vous êtes belle! et si je suis aimé, que je suis heureux! » Assurément cela n'était pas spirituel, mais c'était l'élan du cœur, et mon ange fut satisfait. Cependant elle me releva, et me mettant sa belle main sur la bouche :

« Oh ! parlez bas, mon ami, dit-elle ; je tremble qu'on ne nous entende. » J'étais dans un désordre complet : elle s'en aperçut en le partageant ; et me prenant par la main : « Quittons le jardin et suivez-moi, » dit-elle. A ces mots, nous passâmes dans un charmant cabinet qui donnait dans la tonnelle, du côté de la maison. Ce voluptueux réduit était tellement arrangé, qu'il était aisé de voir que c'était le sanctuaire préparé pour les doux mystères qui, comme on s'y attend sans doute, devaient être célébrés dans cette mémorable journée. On sentait, en y entrant, l'odeur suave d'une grande quantité de belles fleurs, dont la présence dans des vases de cristal et de porcelaine faisait autant de plaisir aux yeux que leur parfum en causait à l'odorat. Le parquet même était couvert de roses effeuillées sur le tapis qui le couvrait. Au fond de ce cabinet, en face du jardin, était un large et magnifique sopha de pékin peint fond blanc, à gros bouquets d'une fraîcheur voisine de celle de la nature. Ce sopha, garni de ses coussins et de beaux carreaux avec leurs glands, était enfermé dans une profonde alcove que voilaient, quand

cela était nécessaire, deux immenses rideaux de fort taffetas rose, en ce moment rattachés et élégamment drapés. Une belle glace au fond, au-dessus du sopha, répétait le berceau dans toute sa longeur. Une cheminée à gauche, et un secrétaire en face à droite, avec de riches glaces dessus; un meuble pareil au sopha; deux encoignures de laque de la Chine avec des vases de fleurs dessus, ainsi que sur le secrétaire et sur la cheminée; enfin, la porte à grands carreaux qui s'ouvrait sur le jardin, et dont les rideaux étaient pareils à ceux de l'alcove, tout cela faisait de cette pièce le plus charmant boudoir que j'eusse encore vu, sans en excepter l'oratoire. J'oubliais de parler de quelques tableaux et de quelques estampes érotiques, à la vérité, mais dont les sujets n'étaient ni dévots, ni obscènes.

« Tu perds à nous faire cette belle description, me dira quelqu'un, un temps précieux qui pouvait être mieux employé avec ton ange, comme tu l'appelles. » — Vous avez raison; mais je n'aurai pas tort quand vous saurez que j'étais seul, et que mon ange m'avait quitté en me disant :

« Ne vous ennuyez pas, je suis à vous dans la minute. »

En effet elle revint, et me dit en fermant la porte du jardin : « Pardon si je vous ai laissé un moment seul : j'ai été dire à Lebrun que je sonnerais quand nous voudrions nous mettre à table. Comme il vous croit fils d'un de mes juges, il croit aussi sans peine que nous allons parler procès ; et quelle que soit notre conversation, ajouta-t-elle en baissant ses beaux yeux et en rougissant, nous sommes sûrs de n'être point interrompus. » A ces mots elle tire les rideaux de la porte qu'elle venait de fermer, en prétextant la chaleur et la clarté trop vive du soleil.

Comme j'étais agité pendant tous ces préparatifs dont je n'avais pas de peine à deviner le but ! Quand tout cela est fait, la tendre amie me prend les deux mains, me les serre tendrement, me fixe avec une ardeur pénétrante ; et, soit pour m'enhardir, soit qu'il lui fût impossible de tenir plus long-temps à sa situation, elle penche sa tête charmante sur mon épaule, et me dit avec un soupir qui de son âme s'élança dans la mienne : « Te voilà donc, mon aimable Lindor ! te voilà donc, toi

que je brûlais de voir, de serrer contre mon cœur, et d'accabler de toutes les preuves de l'amour incompréhensible que tu m'as inspiré ! Parle, mon jeune ami ; ah ! parle à celle qui t'adore ; dis-lui que ton cœur la paie bien tendrement des sentimens brûlans du sien. » — « O mon ange ! répondis-je en la serrant étroitement dans mes bras, âme de mon âme ! que veux-tu que ma bouche t'exprime, quand tout mon être est livré au bonheur de sentir ? »

Nous étions debout : un mouvement spontané nous entraîna vers le sopha ; je m'y précipitai avec ma brûlante veuve. Nos bouches, dévorées de la soif d'amour, s'unirent par ces baisers incendiaires, qu'inventa sans doute Vénus en proie à tous ses feux pour Adonis. Le charme était trop fort : ma belle le sentit ; et, tremblante de voir le plus doux moment, le plus vrai plaisir de la vie s'évaporer isolément en fumée, elle ne balança pas à guider elle-même mes mains tremblantes de volupté, et à faire des siennes un usage devenu absolument nécessaire. Étonnée de trouver dans une espèce d'enfant des proportions qu'elle n'eût jamais soupçonnées, son ar-

deur en prit de nouvelles forces; et, se composant elle-même une délicieuse attitude qui pût ménager sa coiffure et ses vêtemens, elle me permit l'adorable aspect de la terre promise, et ne dédaigna pas de diriger elle-même mes pas, qu'elle croyait encore absolument novices. Oh! qu'elle était délicieusement pénible, l'entrée de cette terre adorable! Ce ne fut pas sans arracher quelques gouttes d'un sang pur, et sans en répandre moi-même, que je parvins à en faire la conquête; mais ces douces plaies trouvèrent leur guérison dans le lieu même où elles avaient été reçues, et ne firent qu'irriter le courage de deux jeunes combattans disposés à mourir sous les coups l'un de l'autre.

Après une privation absolue et extrêmement longue; après avoir nourri pendant près de six semaines des désirs qui avaient incroyablement allumé mon sang et exalté mes facultés, je n'étais pas homme à désemparer sitôt la charmante forteresse où je venais de planter l'étendard. Ma compagne, ou, pour mieux dire, mon autre moi-même, conservant cette position qui mettait sa parure à l'abri du désordre, sentit

bientôt qu'une nouvelle existence me rendait à elle plus digne de mon bonheur que jamais. Pour cette fois je marchai d'un pas moins rapide au terme de la volupté. Je m'arrêtai de temps en temps pour observer le terrain où je voyageais. Grand dieu, grand dieu ! que de charmes ! quelles proportions ! quelle richesse de taille ! quelle éblouissante blancheur ! le satin le plus doux n'approchait pas du velouté de cette peau fine et délicate, dont le tissu gazait des formes d'une pureté, d'une élégance au-dessus de l'expression. Un sage embonpoint lui donnait cette fermeté, cette élasticité qui vont si bien à ces belles parties offertes sans voile à l'avidité de mes regards et à l'ardeur de mes désirs. Tandis que mes yeux dévoraient ces globes éclatans comme la neige, et de la plus excitante mobilité, mes mains se promenaient amoureusement sur deux autres globes d'albâtre que soulevait une respiration fréquente, et dont les boutons de rose avaient pris sous mes doigts caressans une consistance qui annonçait leur sensibilité. Enfin, tant d'objets enchanteurs vus, contemplés ou palpés; les plus doux baisers, qu'en détournant un peu la tête ma belle trouvait le charmant secret

de me prodiguer, tout ce concours de jouissances inexprimables nous conduisit au délire extatique de la dernière, et je crois fermement que jamais deux âmes ne se sont rencontrées si juste dans le moment de l'explosion amoureuse.

Revenus de ces fougueux transports qui enlèvent absolument l'homme à lui-même, nous ne pûmes résister au désir si naturel de consacrer par nos caresses tout ce qui venait de l'être par nos plaisirs; et celui-là n'est pas le moindre de tous.

Rien d'intéressant comme l'éloge de tous ces charmes si ravissans, assaisonné par un baiser à chaque exclamation qui échappe. Les seuls vrais amans connaissent cet art (qui n'en est point un) de prolonger et d'étendre la jouissance au-delà des bornes qu'un éclair de délire semble lui avoir assignées.

Cependant l'heure s'avançait sans que nous sussions seulement s'il y avait des heures au monde. Ma belle amie, jetant les yeux sur sa montre suspendue à la cheminée, aperçut une heure et demie. « Bon, dit-elle, il n'y a pas de temps de perdu; nous avons été bien sages. » Oh! comme elle avait raison! nous n'eûmes pas de peine à

réparer le petit désordre de notre ajustement. Quand cela fut fait, l'aimable veuve sonna. Nous rentrâmes au jardin. Lebrun ne tarda pas à venir dire que madame était servie. Je donnai le bras à madame : nous nous rendîmes dans la salle à manger, où nous attendait le plus joli petit couvert du monde, et nous nous mîmes à table en face l'un de l'autre.

CHAPITRE XVIII.

Dîner charmant. — Après-dînée plus charmante encore. — Suite de tableaux et de portraits. — Découverte importante.

« Ayez bien soin de ma bonne, Lebrun, entendez-vous? » — « Madame, la bonne de madame est déjà servie depuis longtemps : elle a pris la liberté de boire à la santé de madame, et m'a chargé de le lui dire. » — « Je suis sensible à son attention. » Ensuite m'adressant la parole : « C'est une digne femme qui m'a élevée avec une tendresse de mère, et qui veut absolument finir sa carrière auprès de sa fille : c'est ainsi qu'elle m'appelle. » Lebrun n'était plus là, et je pus répondre : « Ah! je conçois que l'être sensible qui a eu le bonheur de vous

connaître, n'a plus d'autre vœu à former que celui de ne vous quitter qu'à la mort. » On me tendit une main charmante sur laquelle j'imprimai un baiser accompagné d'une larme bien douce. La main fût retirée bien vite, et portée aux lèvres à l'endroit de la larme.

Je n'ai pas besoin de dire que l'amour lui-même avait présidé à l'ordonnance de ce joli festin. Le goût et la délicatesse se manifestaient dans le choix des mets : les plus succulens n'avaient pas été oubliés, et il y régnait une prodigalité bien pardonnable. Les vins surtout étaient exquis; et tout annonçait l'opulence et son emploi bien dirigé.

Les fréquentes allées et venues de Lebrun, jusqu'au dessert, gênaient considérablement notre conversation et jusqu'à nos regards. Je crois devoir profiter de cet instant de contrainte pour faire le portrait d'une des plus aimables femmes que j'aie jamais vues.

Madame de K...lec, ou plutôt Herminie (c'était une espèce de nom de baptême qu'elle avait adopté), Herminie donc, âgée de vingt ans, était, comme je l'ai supposé, de la riche taille des femmes. Droite comme

un jonc, souple comme un roseau, cette taille, supérieurement proportionnée, avait un jeu, une flexibilité qui donnait à ses moindres mouvemens une grâce et une aisance infinie. Son port était noble, et avait même quelque chose d'imposant et de majestueux. Ses mains et ses bras étaient moulés, et d'une blancheur dont le bleu de ses veines faisaient ressortir l'éclat. La gorge parfaitement bien placée, était juste de ce volume qui plaît tant aux artistes, lorsqu'ils ont besoin d'un modèle pour donner à cette partie si intéressante d'un beau corps le charme que lui accorde la nature, et qui s'évanouit en général si promptement. On ne peut rien ajouter à la perfection des objets dont l'amour m'avait confié la connaissance avant le dîner.

Je passe à la figure. Un ovale parfait en était la base; au-dessous d'un front ouvert, uni et blanc comme le front de Diane, s'ouvraient deux grands yeux noirs admirablement bien fendus et surmontés d'un sourcil arqué et très-fourni, sans trop d'épaisseur. Le partage de ces beaux yeux ornés de longs cils bien noirs et bien distribués, était l'esprit, l'âme, la dignité et la plus touchante expression. Un nez d'une

juste proportion et un peu aquilin, dominait une bouche d'une extrême petitesse, dont les lèvres vermeilles, en s'ouvrant au sourire, laissaient voir deux rangées de perles (puisqu'on n'a pu encore trouver d'autre comparaison pour donner une idée des belles dents). Un joli menton formé en petite pomme, que creusait une charmante fossette, terminait cette adorable figure qu'accompagnaient de superbes cheveux artistement arrangés, dont le noir d'ébène formait un contraste enchanteur avec la neige de la peau du visage et d'un cou parfaitement dessiné. Les joues, que j'avais vues un peu décolorées, avaient repris leur fraîcheur et leur incarnat. Telle était, au physique, la consolatrice que m'envoyait l'Amour; et de tous les dons que j'en ai reçus, j'affirme hautement que celui-ci fut un des plus précieux.

Quant au moral de cette belle Bretonne, le voici à peu près : Un esprit vif et juste, une douceur angélique, un penchant inné à la bienfaisance, un goût passionné pour les arts et pour les sciences même les plus sérieuses, une âme aimante, une sensibilité sans exemple et sans bornes, un caractère égal, mais un peu ami de la solitude

et tourné à la mélancolie, un dévouement absolu, mais plein de délicatesse à l'amour, qui était un besoin impérieux chez elle, en un mot une douce chaleur de sang qui lui en rendait les plaisirs extrêmement agréables; telles étaient les dispositions morales, intellectuelles et sentimentales de cette femme charmante, qu'une liaison assez suivie m'a mis à portée de bien connaître.

L'impatience qui éclatait dans nos yeux et dont la cause n'est pas dificile à pénétrer, abrégea un peu le repas, et nous quittâmes les plaisirs de la table, bien sûrs de ne pas perdre au change avec ceux qui nous rappelaient au boudoir.

Cependant, pour mettre à tout un vernis de décence et de bienséance, ma prudente veuve me conduisit au second étage de sa maison, séjour habité par sa vieille gouvernante, à laquelle elle me présenta comme fils d'un de ses juges qui prenait ainsi que son père un grand intérêt à son affaire, de laquelle j'étais venu lui parler. Après bien des complimens de la vieille que je reçus comme je le devais, ma belle amie la laissa avec Lebrun, auquel elle dit qu'ayant à parler avec moi de son procès,

elle n'y était pour personne, et qu'il ne vînt que quand elle sonnerait. La vieille, qui ne pouvait pas quitter son fauteuil ni se soutenir, voulut essayer de se soulever pour me faire honneur. Sa maîtresse la gronda doucement, l'engagea à se tenir tranquille, lui dit adieu et m'emmena. J'ai omis une petite particularité; mais il est encore temps d'y revenir. Elle concerne le soin réciproque que nous avions pris de notre toilette. Un mot terminera cette grande affaire : c'est que le désir de plaire y avait présidé, et qu'à coup sûr nous avions trouvé le secret de nous rendre dignes des regards l'un de l'autre.

Nous voilà rentrés dans le temple d'amour, où l'on se doute bien que la volupté est là à nous guetter. Elle a bien juré que nous ne lui échapperions pas. La divinité complaisante s'est promis en même temps de nous prodiguer tellement ses faveurs, que nous parvenions à tout oublier et à nous oublier nous-mêmes au sein de sa délicieuse ivresse. La chaleur naturelle de notre sang un peu stimulée par les alimens substantiels, et l'esprit ardent des vins et des liqueurs que nous avions pris, quoique modérément, ne tarda pas à faire re-

naître dans tous nos sens ce désir irrésistible qui dirige toutes les idées, toutes les facultés d'un être sensible vers le but de l'union la plus intime avec l'objet adoré. Un silence expressif, une respiration entrecoupée, des regards humides et fixement attachés sur cet objet divin, tels sont les avant-coureurs des doux combats qui vont se livrer : telle était notre situation. Mais un peu moins pressés par le temps, conséquemment un peu plus économes de nos plaisirs, nous crûmes devoir accorder quelques instans à des préliminaires dont bien des connaisseurs préfèrent le charme à celui de la jouissance complète. Sans décider la question, je me borne à dire que chaque chose a son prix, comme chaque chose a son temps, et que je trouvai très-bien employé celui que nous donnâmes à ces intéressans préludes.

L'extrême liberté dans laquelle nous étions, la douceur actuelle de la saison (c'était au commencement de mai), tout nous invita à ne rien refuser à nos attouchemens et à nos regards. L'heure de l'étiquette de la toilette était passée; et d'ailleurs, nos vêtemens déposés avec soin près de nous, ne couraient plus le risque d'être

victimes de nos transports. Qu'ils ont donc d'attraits, grand Dieu ! ces transports enivrans que nous fait éprouver la vue de tous ces trésors secrets qui font d'une belle femme l'ouvrage le plus digne de la puissance céleste ? Comment suffire à cet enthousiasme délirant qui double, triple, centuple les desirs et les facultés ? Oh ! qu'elle est heureuse, la bouche qui peut parcourir à son aise tous ces appas qui semblent se disputer la préférence des caresses, et qui sont tous dévorés sans distinction par les baisers incendiaires du frénétique amant qui les possède ! Non jamais, jamais les facultés de l'homme ne pourront être au niveau de cette incommensurable félicité ; jamais la force humaine n'égalera celle du désir : l'une se fatigue et se tarit ; l'autre est sans cesse renaissante, et toujours inépuisable.

O bel ange ! ô toi qui t'es plongée avec moi dans cet océan de délices incompréhensibles ! toi qui partageas si franchement, si ardemment les transports de ton jeune ami ! dis, ah ! dis, au nom de la vérité, si après trois heures entières d'abandon absolu, après les nombreuses preuves que je venais de te donner de mon insatiable amour, dis si tu n'as pas vu le désir in-

fatigable se soutenir encore, pour ainsi dire, dans sa majesté, et mes efforts devenir enfin tout-à fait impuissans pour le satisfaire? Ta bonté, ton indulgence vinrent à mon secours, et tu daignas croire, après tant d'épreuves courageusement soutenues, que le moment du repos était arrivé. Ta main généreuse daigna tresser sur mon front la couronne de myrte et de roses, et tu convins avec une candeur ravissante que ce jour avait été le seul de toute ta vie jusqu'alors, qui t'avait fait croire à ton existence, ou du moins au bonheur d'exister.

Nous avions quitté la table à trois heures; trois heures s'étaient écoulées depuis; mais, malgré le son grave et appuyé de l'horloge des Carmes, nos plus proches voisins, nous avions été transportés par l'amour à une telle distance de la terre, que rien de terrestre n'avait pu se frayer un passage jusqu'à nous. C'était par le délire même que devait cesser le délire; son excès en amena la fin, et nous fûmes assez rendus à nous pour pouvoir compter les coup pesans du marteau, qui tomba six fois de suite sur le métal retentissant.

De nouvelles et douces étreintes, de

nouveaux baisers accompagnèrent les secours mutuels que nous nous donnâmes pour sortir un peu décemment du jardin d'Éden, où nous avions représenté au naturel les tête-à-tête de nos premiers parens.

Tant de transports, tant d'abandon, tant d'intimité, tant de frénésie dans une première entrevue! cela paraît étrange, n'est-il pas vrai?

O vous qui connaissez le cœur humain, ce n'est pas de vous que j'attends cette froide et puérile réflexion! vous direz avec nous que cet abandon, ces transports, cette frénésie, tout fut involontaire, tout arriva spontanément; rien ne fut cherché, rien ne fut calculé. Il ne nous vint pas même à la pensée (ce qui eût été pourtant bien excusable) de nous dire : Jouissons complétement de cette première entrevue; hélas! elle sera peut-être la dernière. Au reste, j'ai été heureux, et très-heureux; tant pis pour ceux qui ne le sont pas, et qui ne veulent pas que les autres le soient; ce qui est encore pis.

Six heures venaient donc de sonner. J'avais encore une belle heure devant moi. Nos vêtemens frais, et garans irrécusables de notre conduite, nous redonnèrent bien-

tôt l'assurance de nous montrer au jardin. Mon ange sonna. Lebrun parut. Une collation un peu nécessaire fut apportée sous la tonnelle, et le bon Lebrun ne put s'empêcher de maudire les procès, qui avaient été cause que nous nous étions privés du plaisir de la promenade si agréable au mois de mai. Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de la naïve réflexion du bon homme; mais il fallut se contenir, et affecter une gravité dont son absence finit par nous débarrasser.

« Songe, mon amour, que je veux que cette nuit entière soit consacrée au repos, que je t'ai rendu nécessaire. » — « Songe, mon amour, que ne fût-ce que deux mots, je les attends de ta main, et que tu les recevras de la mienne, à onze heures. » — « Tu le veux? » — « Je l'exigerais, si j'osais. » — « O mon ami, exige, ordonne.... Je ne suis plus à moi.... je t'appartiens tout entière. »

Il est des situations dans la vie, dont l'influence est telle qu'elle se repand, bien long-temps encore après l'époque, sur toute l'existence et sur toutes les opérations ultérieures.

Vous avez souvent jeté une pierre au

milieu d'un large bassin; vous avez vu partir de l'endroit où la pierre est tombée des petits flots dont les ondulations s'agrandissant et s'affaiblissant de lame en lame, vont s'éteindre au bord du bassin, où elles éprouvent même encore une légère réaction. Telle est l'image, à peu près juste, des suites d'une forte impulsion donnée au moral ou au physique, ou à tous deux ensemble.

Il faut dire la vérité : je me sentais un peu affaibli; mais jamais je n'ai vu ma charmante veuve plus belle et plus rayonnante; ce qui me confirme la vérité de ce que j'ai dit, je crois, plus haut, dans l'histoire de ma dévote, que les bienfaits de l'amour sont au beau sexe ce que les pleurs de l'aurore sont à la rose.

Après avoir réparé par les alimens les plus restaurans le déficit bien peu regretté de nos forces, nous nous promenâmes hors des berceaux formés en terrasse dans le jardin, dont le sol était plus bas. Je grondai agréablement ma belle de la négligence de son jardinier, ou de la sienne; je lui dis qu'elle avait tort de craindre les fleurs, et qu'il n'y en avait pas une, sans exception, qui osât soutenir la comparai-

son avec elle. Je convins en souriant que ma galanterie était surannée, mais que son objet suffisait pour la rajeunir; enfin je me mis à faire de l'esprit ; et, comme de raison, je n'eus pas le sens commun : mais tout fut trouvé charmant, et j'en fus bien aise. Cependant j'eus la sagacité de sentir ma fadeur, et je me détournai vîte de cette mauvaise route.

Il fut bien plus naturel et bien plus aimable de songer aux moyens de renouveler des entrevues aussi délicieuses. Je ne lui avais pas caché celui dont je m'étais servi cette première fois. Elle avait frémi d'abord en apprenant qu'une de ses lettres avait été vue; mais je l'avais cette lettre : d'ailleurs elle ne contenait ni son nom ni son adresse; et puis Lagrange n'était pas un enfant, et, eût-il été notre confident, n'aurait offert aucun motif de crainte. Rassurée entièrement à cet égard, ma belle en revint à chercher des expédiens. Le même pouvait se renouveler à huitaine, mais il fallait pour cela que notre malade le fût encore, ce qui était fort incertain, et il n'était pas charitable de le désirer.

Tout en nous promenant et en causant je remarquai au bas de la terrasse qui sou-

tenait le berceau sur la rue, une porte moitié pleine, moitié à claire voie, qui était assez large, et semblait être celle d'une espèce de caveau. Je demandai à mon amie ce que c'était que ce souterrain; elle me répondit que c'était une serre. Je proposai d'y entrer. J'avais déjà mesuré de l'œil qu'elle était tout juste en face de la fenêtre de mon dortoir, et il me vint sur-le-champ des idées que je fus bien aise d'éclaircir. Herminie ne voulut pas d'abord me permettre d'y descendre, alléguant la fraîcheur du souterrain, et son danger pour ma santé. Quelques mots que je hasardai obtinrent son consentement. Elle fit venir Lebrun, et lui demanda une bougie, qu'il apporta sur-le-champ. Nous descendîmes tous trois. La serre était profonde, et était formée en arceau sous la rue des Carmes, qui, comme on sait, est une montagne assez haute. J'observai qu'au fond de cette serre il y avait une porte condamnée. Sous prétexte qu'il venait un vent terrible par le trou de la vieille serrure de cette porte, j'y enfonçai un morceau de bois qui devait dépasser et dépassait en effet beaucoup de l'autre côté. J'en fis autant à quelques trous que j'a-

perçus à cette porte, dont ma belle, ni Lebrun, installés depuis peu dans cette maison long-temps déserte, ne connaissaient l'usage ni la communication. Nous sortîmes de la serre. Sept heures vinrent à sonner. Je n'avais pas un instant à perdre. Lebrun alla se préparer à m'ouvrir la porte. Je rentre au boudoir prendre mon chapeau. Mille baisers scellèrent nos adieux. Il fallut qu'un verre de Malaga fût le vin de l'étrier. J'assurai mon Herminie qu'elle aurait cette nuit de mes nouvelles; mais bientôt après de plus intéressantes, et auxquelles elle était loin de s'attendre. L'ange me reconduisit jusqu'au perron, et se transporta vite à la tonnelle, où elle resta, me suivant des yeux et souvent saluée par les miens, jusqu'au détour de la rue des Noyers, où je m'arrêtai un instant encore. Elle disparut enfin, cette adorable amie; et je vis de loin mon cher Lagrange, qui revenait avec le double troupeau confié à ses soins. J'enfilai la rue Saint-Jean-de-Beauvais, que je redescendis après quelques pas, et j'allai au-devant de mon bon maître, qui me dit : « Ah! te voilà! C'est bien, mon ami. Comment se portent les papas et les mamans? » — « A merveille,

mille complimens. » — « Bien sensible... Le livre ? » — « A fait grand plaisir. » — « J'en suis enchanté. »

Tout en conversant ainsi, nous arrivâmes au collége, comme le souper sonnait. J'allai me mettre à table, et je fis semblant de manger.

Après le souper, nous remontâmes au quartier. Le bon Vautrot allait mieux. Il s'était levé dans l'après-midi ; mais il était recouché. Pour moi, ma récréation fut de me mettre à table et d'écrire à mon Herminie. Je joins ici les vers qu'elle m'inspira, bien sûr de l'indulgence pour un impromptu du cœur.

Soyez toujours ma vie et l'âme de mon âme,
Momens inespérés, plaisirs délicieux !
Votre souvenir seul m'électrise et m'enflamme :
Les biens que je vous dois étaient faits pour les dieux.
Je suis encor trop plein de mon brûlant délire,
Je suis trop tourmenté du trouble de mes sens,
Pour pouvoir commander aux accords de ma lyre :
Un désordre sublime est tout ce que je sens.
Par mille préjugés ma raison combattue,
Vit long-temps le bonheur comme un être idéal :
Je sentis que mon cœur était son piédestal :
Par toi le piédestal a trouvé la statue.
Quelle métamorphose ! et quel enchantement !
Que de biens prodigués à mon âme ravie !

Tu m'as mis dans ma sphère et dans mon élément ;
Tu viens de me lancer au centre de la vie,
Et le soleil de l'âme a lui pour ton amant.
Ce prodige imprévu ne serait-il qu'un songe
Enfanté par la nuit pour fuir devant le jour?
Douce erreur! que du moins ton charme se prolonge!
Que dis-je! Ah! s'il fallait que ce fût un mensonge,
Je perdrais mon bonheur, mais non pas mon amour.

Ces vers, que je retrouve à peu près tels que je les fis dans un des plis de ma mémoire, ne me coûtèrent pas grand'-chose, et sans compliment c'était bien un peu ce qu'ils valaient; mais l'œil indulgent de l'amour y trouva un mérite qui n'était que celui de l'à-propos. Je leur dus une réponse bien au-dessus d'eux, mais que je ne puis offrir à mes lecteurs. Je l'ai perdue avec une infinité d'autres que je me plaisais à garder, elle était trop étendue pour qu'il m'ait été possible d'en conserver un fidèle souvenir.

FIN DU TOME SECOND.



